



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



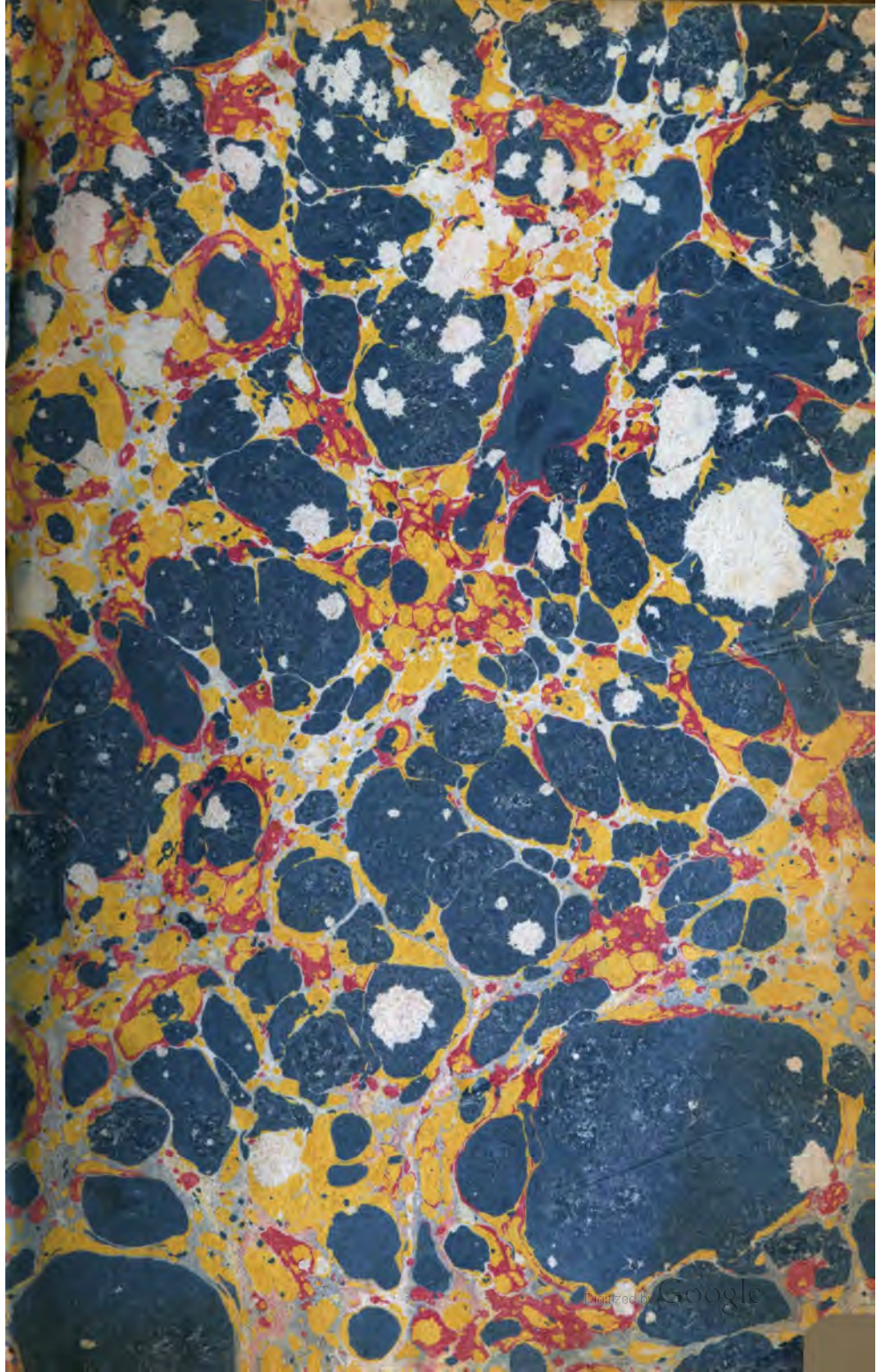
**TAYLOR  
INSTITUTION**

Bequeathed  
by Professor  
**VIVIENNE  
MYLNE**

MYLNE 857

**OXFORD  
1992**





Rel. 6.



10-11-18-51-4 per-5 success;

MMF 75.40





**NOUVELLES**  
**FRANÇAISES.**

**TOME II, N<sup>o</sup>. VI**



REVISION

REVISED

AT ALL TIMES

**SAINTE - AGNÈS**

*ET*

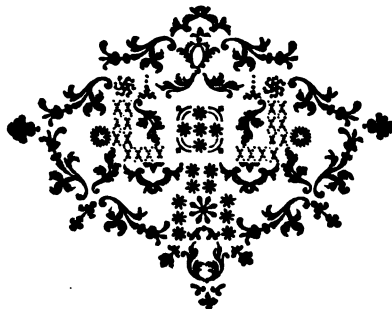
**CORNEVILLE;**

*OU*

**LES OIGNONS DE TULIPES.**

**NOUVELLE FRANÇAISE.**

**PAR M. D'USSIEUX.**

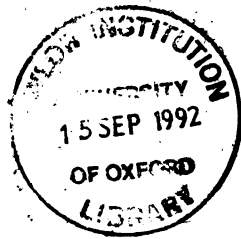


*A PARIS;*

**Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, Cloître  
S. Jacques de la Boucherie.**

---

**M. DCC. LXXVIII,**







*J. Martin inv.*

*C. Goussier inc. 1777.*









# SAINTE-AGNÈS

ET

# CORNEVILLE,

OU

# LES OIGNONS DE TULIPES.

---

**E**LISABETH DE SAINTE-AGNÈS ne  
comptoit parmi les ancêtres ni des militaires fa-  
meux par leurs exploits, ni des gens de robe par-

A iij

venu par leur mérite aux premières places de la magistrature ; elle étoit tout bonnement fille de M. Agnès ; lequel M. Agnès, après avoir assez bien fait ses affaires dans les vivres, & voulant être noble comme un autre, acquit, par une charge, le droit de ne payer ni taille, ni franc-fiefs, celui de placer un *de* devant son nom & d'y ajouter même cinq lettres pour l'ennoblir encore davantage, au cas qu'il le jugeât à propos. Voilà bien, si je ne me trompe, l'origine du nom & de la maison des SAINTE-AGNÈS ; maison qui, malheureusement, s'est éteinte dans la personne d'Elisabeth de Sainte-Agnès, première du nom, dont il n'est résulté *hoirs ne mâle ne femelle* ; mais bien qui a laissé après elle la réputation de la femme la plus singulière qu'on ait jamais vue d'une frontière à l'autre de la Brie.

Or pour en venir à l'histoire d'Elisabeth, il faut d'abord savoir qu'elle étoit encore au berceau lorsqu'elle eut le malheur de perdre madame sa mère. M. Agnès son père, qui l'aimoit beaucoup, n'ayant pas le loisir de veiller à son éducation, se débarrassa de ce soin sur une de ses sœurs, religieuse à la Saussaye, abbaye située près de

Ville-Juif, sur la route de Paris à Fontainebleau.

Tandis que M. Agnès travailloit à l'accroissement de sa fortune, Elisabeth puisoit dans sa retraite les principes les plus faux. Sa tante lui faisoit envisager le monde du côté le plus propre à l'en dégoûter : & elle auroit infailliblement réussi à faire une religieuse de sa nièce, si l'amour de l'indépendance ne l'eut emporté en mademoiselle Agnès sur toute autre considération. Son caractère naturellement opiniâtre & décidé prévalut, & sitôt qu'elle eut appris la mort de son père, elle profita de sa liberté pour aller prendre possession des biens qu'il lui avoit laissés.

Devenue maîtresse de son sort, elle fixa son séjour dans une terre fort agréable, peu éloignée de la capitale ; mais elle y vivoit comme si le destin l'eût reléguée au milieu d'une contrée déserte. Il ne faut pas conclurre de-là que la société gagnât au parti qu'avoit embrassé mademoiselle de Sainte-Agnès ; car ses préjugés à part, elle avoit tout ce qui peut plaire, taille déliée, figure agréable, œil bien fendu, paupières noires, jolie bouche, belles dents, de l'esprit, des graces & une santé robuste dont elle ne s'appercevoit



pourtant pas encore , quoiqu'elle eût près de vingt-quatre ans.

Elisabeth ne tarda pas à secouer le joug du jansenisme que lui avoit imposé sa tante la religieuse ; mais comme en ce bas monde une erreur succède toujours à une autre , elle prit un goût décidé pour les romans , & forma la résolution de vivre en sage & prudente héroïne. Si l'on excepte son domestique , ( qui n'étoit composé que de gros-Jean son jardinier , & de mademoiselle Cateau , sa femme de chambre ) Elisabeth ne voyoit qui que ce fût au monde , que M. le Curé chez lequel elle dînoit tous les dimanches. Elle se levoit dès l'aurore , descendoit dans ses jardins , munie d'un roman , faisoit quelques tours , admiroit ses tulipes qu'elle aimoit à la folie , lisoit , tiroit de ses lectures les plus singulières conséquences , rentroit pour dîner , lisoit encore & puis se couchoit ; tel à-peu-près étoit le plan de vie qu'elle observoit scrupuleusement ; & avec tout cela , personne ne croyoit mieux connoître le monde que cette jeune solitaire. Veut-on savoir quel profit elle tiroit de ses longues lectures & de ses médita-

## F R A N Ç A I S E S .

tions profondes ? Le voici , si toutefois c'en est un pour une femme jeune & jolie de prendre les hommes en aversion & de mépriser les femmes. Mademoiselle de Sainte-Agnès avoit lu tant d'histoires de jolis hommes qui avoient cherché à séduire l'innocence , de jolies femmes qui avoient trompé de bons maris , ravi à leurs meilleures amies des amans acquis à grands frais , qu'elle se croyoit seule d'honnête en ce bas monde. Envain le bon pasteur lui représentoit qu'elle avoit tort de penser si mal de son prochain , que c'étoit manquer à la charité , elle tenoit toujours à son opinion ; & si le curé n'avoit eu la prudence de se taire quelquefois & de paroître se ranger de son parti , elle n'auroit pas manqué de se brouiller avec lui & de l'accuser de trop aimer sa nièce.

Un certain dimanche qu'elle dînoit chez lui tête-à-tête , voilà qu'on annonce le baron de Corneville. Le baron de Corneville ! Personne ne le connoît. Le curé se levoit pour l'aller recevoir & épargner à sa convive le chagrin mortel de voir un homme de près , lorsqu'il parut , lui-même tenant une lettre à la main. M. le curé , dit-il , je

vais à Paris pour'y suivre un procès très-sérieux & M. votre frère qui est cornette dans ma compagnie, sachant que je passerois à votre porte, m'a chargé de vous remettre cette lettre. Tout en disant ces mots, il ne regardoit point le curé, mais bien mademoiselle de Sainte-Agnès qui paroïssoit fort embarrassée, tournoit la tête d'un côté & d'un autre, & faisoit son possible pour se dispenser de voir M. de Corneville & d'en être vue. Cependant celui-ci l'avoit assez remarquée pour desirer de lui parler & de l'examiner encore de plus près; il attendoit impatiemment que le curé lui proposât de prendre place.

Celui-ci qui n'auroit voulu ni déplaire à la dame de sa paroisse, ni manquer à cet officier de bonne mine qui lui apportoit des nouvelles de son frère, ne savoit trop à quoi se résoudre. Il lit la lettre & apprend que son neveu, Charles, a l'obligation au baron, de son brevet de cornette. Il n'en faut pas davantage pour le déterminer; & sur le champ il engage le voyageur à prendre place; car enfin, disoit-il en lui-même, il est évident que sans la protection de M. de Corneville, mon frère ne seroit point encore officier de fortune. Le ba-

ron s'affied , & mademoiselle de Sainte-Agnès se lève pour s'en aller. Le baron veut l'accompagner ; le curé voudroit contenter tout son monde , mais le moyen de réunir à la même table mademoiselle de Sainte-Agnès & un capitaine de cavalerie ! Cependant il insiste pour la retenir ; elle s'obstine à vouloir s'en aller ; & l'officier qui n'avoit garde de penser que c'étoit sa présence qui la forçoit à s'éloigner , redoubloit ses instances pour l'accompagner. Ne soupçonnant point qu'on dût se conduire autrement avec mademoiselle de Sainte-Agnès , qu'avec toute autre femme , il s'empresse à fermer les portes de peur qu'elle ne s'évade , & la contraint enfin de reprendre son siège. Plus il paroïssoit officieux & galant , plus il sembloit ennuyeux & maussade.

Tandis que le curé & le capitaine mangeoient du meilleur appétit, Elisabeth faisoit des réflexions qui leur étoient bien peu avantageuses. Que l'on vienne me répéter, après ce que j'éprouve ici , se disoit-elle à elle-même, que mes idées sont chimériques & mes opinions romanesques. Je ne voulois point venir ici , & le curé m'a forcée d'y venir ; je voulois m'en retourner , & le destin envoie un capitaine de cavalerie pour me contrarier encore.

Le baron n'étoit point assez peu clairvoyant pour ne pas s'appercevoir qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans le caractère d'Elisabeth; mais elle lui paroissoit encore plus belle que ridicule, & il se sentoit déjà un vif penchant pour elle; car tel est la bizarrerie des choses humaines que très-souvent on plaît en faisant précisément tout ce qu'il faut pour déplaire.

Cependant après le dîner mademoiselle de Sainte-Agnès se retira, & le baron & le curé restés seuls discoururent le reste de la journée sur les qualités d'Elisabeth. Je ne vous dissimulerai pas, disoit celui-ci, que je me ferois cent fois brouillé avec elle, si des considérations particulières ne m'avoient retenu; mais Elisabeth est fille de M. de Sainte-Agnès qui, après avoir bien fait ses affaires dans les vivres, est devenu seigneur de cette paroisse & m'a nommé à la cure. La reconnoissance me prescrit certains devoirs envers sa fille qui lui a succédé, & je m'en acquitte de mon mieux: ajoutez que cette cure n'est pas par elle-même un excellent bénéfice, & qu'Elisabeth vient souvent à l'offrande. Tout cela exige certaines considérations. — Mais



difoit le baron , mademoifelle de Sainte-Agnès n'est pas fans avoir quelque paffion , du moins quelque goût. — Je ne lui en connois point d'autre que celui des tulipes & des romans. — Curé , je fuis donc bien malheureux ! — Comment ! — Tout ce que vous me dites ne me guérit point ; au contraire. — Vous feriez amoureux ? — Je vous l'avoue. Je n'ai vu Elifabeth qu'un instant ; mais j'ai le plus preffant defir de la revoir.

Le curé fit fon poffible pour le faire renoncer à cet espoir chimérique , & n'y put réuffir. Des affaires importantes appelloient le baron à Paris ; on étoit fur le point d'y juger un procès qui tenoit à lui ravir fes titres de nobleffe ; mais n'importe , difoit-il , je m'estimerai toujours affez heureux , fi je puis parvenir à me faire aimer de la dame de votre paroiffe. — N'y comptez pas , lui répétoit le curé. Si vous n'étouffez ce penchant dès fa naiffance , je prévois qu'il vous coûtera cher ; & je ne voudrois pas que le bienfaiteur de mon frère , un capitaine de cavalerie , eut à fe plaindre d'avoir rencontré chez moi la fource de fes malheurs. — Tout ce qu'il vous

plaira, curé, mais il faut que je revoie mademoiselle Elifabeth. — Vous n'en viendrez pas à bout, vous dis-je. Le curé alloit recommencer ses représentations; mais le son des cloches l'appella à l'église. Tandis qu'il entonna les vêpres, voici ce qui se passa.

Le baron avoit fait plusieurs fois le tour du parc de mademoiselle Elifabeth, regardant d'un côté, d'un autre, prêtant l'oreille de toutes parts, sans avoir rien entendu que le ramage des oiseaux & rien vu que la pointe des arbres. Accablé par la chaleur & la fatigue, il s'affied vis-à-vis une petite porte; & en pouffant de longs soupirs, il attend que le hazard fasse naître quelque occasion dont il puisse profiter pour l'allègement de ses maux.

Après une heure écoulée dans l'impatience, il voit s'avancer un jeune payfan de bonne mine. Au portrait que lui a fait le curé de tout ce qui compose le domestique du château, il croit reconnoître gros-Jean: en effet c'étoit lui qui revenoit des vêpres & s'empressoit d'aller arroser les tulipes de sa maîtresse. Gros-Jean avoit cet air d'importance que donne au valet unique d'une dame de village l'entière confiance de sa maîtresse.

Le baron se lève & le salue. — Ne feriez-vous point, lui dit-il, M. Gros-Jean ? — Lui-même, pour vous obéir ; & Gros-Jean se prépare à ouvrir la petite porte. — Ce parc me semble bien beau ; vous en avez sans doute la direction ? — Vous l'avez dit, monsieur. — On m'a beaucoup parlé des tulipes que vous cultivez : on les dit superbes. Ne seroit-il pas possible de les voir ? — Comment, monsieur ! vous ne savez donc pas ? — Quoi ? — Que personne n'entré ici. En disant ces mots il franchit le seuil, & la porte se ferme sur lui.

Le pauvre baron n'étoit point accoutumé à de pareilles rencontres. Est-il possible, disoit-il, que moi, baron de Corneville, capitaine en pied d'une compagnie de cavalerie, je sois insulté par un drôle de cette espèce ? Sabre de ma vie ! si j'avois ici cinq maîtres, & M. Charles mon cornette, je ferois sauter Gros-Jean, Cateau, mademoiselle Elisabeth, le parc & toutes les tulipes qu'il enferme . . . Cependant, ajouta-t-il après un moment de réflexion, mademoiselle de Sainte-Agnès n'a point été témoin du procédé de son jardinier ; elle l'eut sûrement désapprouvé ;

aussi c'est une folie à moi que de m'en prendre à Elifabeth de l'impertinence de Gros-Jean, & une plus grande folie encore d'exiger des procédés de la part de ce valet.

Le baron réfléchit encore; sa mémoire parcourt tous les expédiens employés par de malheureux chevaliers dont la situation se trouvoit semblable à la sienne, & il imagine de tenter un nouveau moyen pour se procurer l'entrée du parc de la fée Elifabeth. S'il ne tire aucun avantage de celui-ci, il pourra prendre son parti & renoncer à ses projets. Il faut pourtant convenir, pour le repos de son cœur, qu'on ne l'employa presque jamais envain. Notre baron prend un ton doux, poli, même presque lamentable, & fait retentir les airs du nom de Gros-Jean. Il appelle plusieurs fois inutilement; mais il obtient à la fin une réponse, & Gros-Jean s'approche de la petite porte, toutefois sans l'ouvrir. —Eh bien, monsieur, dit-il au baron d'une voix presque menaçante, que demandez-vous? Je vous le répète, ce parc n'est pas plus accessible aux étrangers qu'aux gens du pays. —Ne t'emporte pas, Gros-Jean; je voulois te demander si tu connois  
les

Ils oignons de tulipes de *Lima* ? —Allons donc, il n'y a jamais eu d'oignons de tulipes de Lima. —Si tu le veux, je t'en ferai voir, moi. —Oh ! que non ; & puis quand même, je n'ouvrons pas la porte. —Eh bien, si tu crains, grimpe par dessus le mur, & je te les montrerai de loin. —A cela ne tienne. Soudain il grimpe & s'affied sur le mur ; & le baron étale dix louis d'or à ses yeux. —Ah ! je vous comprends ; & vous voulez que je prenions ces oignons de tulipes pour que je vous ouvrons la porte & vous montrions nos oignons de tulipes à nous. —Voilà précisément ce que je desire. Gros-Jean reçoit avec transport les oignons de tulipes de *Lima*, & introduit l'heureux baron de Corneville dans les jardins d'Elisabeth de Sainte-Agnès.

Le baron, en parcourant les bosquets, questionnoit Gros-Jean sur chacun des objets singuliers qui frappaient ses yeux, & il en voyoit beaucoup ; car mademoiselle Elisabeth n'avoit rien négligé pour donner à sa demeure toute l'apparence de l'habitation d'une fée. —A quoi sert cette niche délicieuse, demandoit le baron. —C'est-là, répondoit le jardinier, que vient se

reposer mademoiselle , après qu'elle a admiré & compté ses tulipes ; & le baron qui auroit voulu s'y reposer près d'elle , pouffoit un long soupir. — Quel usage fait-elle de ce pavillon verdoyant ? — C'est-là qu'elle fait ses lectures ; & le baron qui auroit voulu y *deviser* avec elle , pouffoit encore un soupir. — Où ce clair ruisseau prend-il sa source ? — Au milieu du labyrinthe que vous voyez là-bas. — Où se perd-il ? — Ses eaux vont se réunir dans un grand bassin placé au milieu des bosquets qui sont à votre droite ; & c'est-là que mademoiselle goûte en ce moment le plaisir du bain. — Ouf ! — Mais , vous vous trouvez mal , monsieur ; sortez vite ; je vous secourrai dehors : car si mademoiselle vous surprenoit ici , je serois perdu. — Mon ami , ce n'est rien ; mon étouffement se dissipe. — Monsieur , voici l'heure où ma maîtresse sort du bain. — N'importe , mon cher ; laisse-moi respirer encore l'air frais de ces jardins. Gros-Jean insistoit toujours ; mais il n'en coûta de plus au baron que quelques oignons de tulipes de *Lima* , pour acheter la permission de rester encore dans le parc.

Ils avoient parcouru quelques autres sentiers

lorsque se trouvant à l'un des détours du labyrinthe , ils furent rencontrés , ô ciel ! par mademoiselle de Sainte - Agnès , suivie de Cateau. Gros Jean n'attend pas les reproches de sa maîtresse ; il s'en fut ; mais l'amoureux & vaillant capitaine ne recule point ; il tombe aux genoux de sa divinité & la conjure de lui pardonner son audace. Mademoiselle de Sainte-Agnès qui sortoit du bain étoit presque parée à la manière des náyades ; & le peu d'habits qui la couvroient ajoutoit encore à ses charmes. Elle s'écrie ; elle voudroit l'éviter ; mais Corneville la saisissant par le pan de sa robe : —Je serois le plus coupable des barons , lui dit-il , si j'avois cherché à pénétrer dans cet azile céleste pour exécuter des projets qui pussent vous déplaire. —Non , laissez-moi. —Madame , j'ai su que vous aimiez les tulipes : j'en avois quelques oignons assez curieux , & je suis venu les offrir à votre jardinier , pour qu'il en ornât votre parterre ? A ce mot de tulipe , le courroux d'Elisabeth commence à se dissiper , effet de sa forte passion pour cette espèce de fleurs. Le baron s'apperçoit de cet heureux changement , & poursuit en ces mots : Je ne

fuis ici, divine Elisabeth, que pour très-peu de jours. Je vous demande, pour toute grâce, la permission de vous entretenir un instant, & vous jure, foi de chevalier, de me comporter vis-à-vis de vous avec tout le respect dû à la sagesse de vos principes, à la droiture de votre raison & au raffinement de vos goûts. — Je suis charmée, lui dit Angélique en lui faisant signe de se relever, que vous ayez du penchant pour les tulipes; elles font le plaisir de ma vie; mais je ne vous dissimulerai pas que je me suis imposée la loi de ne permettre à qui que ce soit, à aucun homme surtout, l'entrée de mon parc. Cependant, puisque vous y voilà & que vous aimez les tulipes, je n'aurai point la cruauté de vous laisser partir sans vous faire voir celles que je cultive.

On se peint sans doute tout le plaisir que dût faire au baron cet accueil obligeant & inattendu, Elisabeth est une créature divine, se disoit-il; on l'accuse de bizarrerie parce qu'elle aime les tulipes & qu'elle fuit les hommes; mais l'amour & la culture de ces fleurs n'entraînent après eux aucuns maux, & la société des hommes est souvent une source intarissable de malheurs.



Ils poursuivoient leur promenade, & le baron cherchoit de tems en tems à lui faire entendre qu'il éprouvoit pour elle un penchant au-dessus de celui qu'il avoit pour les tulipes; mais Elisabeth lui imposoit silence aussi-tôt, & lui insinuoit à son tour qu'elle ne changeroit jamais de manière de vivre. Cependant il ne se retira point sans avoir obtenu la permission de revenir le lendemain, veille de son départ.

Le curé, qui ne se doutait guère que le baron eut passé la soirée chez la dame de sa paroisse, étoit dans la plus grande inquiétude sur son absence, lorsque son retour le rassura. Il ne sera point inutile de faire observer que celui-ci se comporta en amant discret vis-à-vis de son hôte, & qu'il ne lui fit part ni du plaisir dont il avoit joui, ni de ses hautes prétentions, ni de l'espoir dont elles étoient soutenues.

Le lendemain Corneville n'eut rien de plus pressé que de mettre plusieurs volumes de romans dans chacune de ses poches, & de prendre le chemin de la petite porte du parc. Il appelle Gros-Jean. Celui-ci l'entend, mais refuse encore de le laisser entrer. C'est l'homme aux oignons de

tulipes, lui dit le baron ; ne le reconnois-tu pas ? il veut t'en donner encore. — De celles de *Lima* ? — Sans doute. Et le jardinier d'ouvrir aussitôt.

Peu avancé dans les jardins, il apperçoit déjà sa divinité & fait semblant de ne l'avoir point vue, de crainte de la gêner & de faire naître sur son compte des idées défavorables ; mais sans faire semblant de rien, & comme par mégarde, il laisse tomber de sa poche l'un des volumes qu'elle renferme, & poursuit sa promenade. Cette ruse eut tout le succès qu'il en pouvoit attendre. Elisabeth qui avoit vu tomber le livre, attend, pour n'être point apperçue, que le baron se soit éloigné, puis elle suit ses pas, ramasse le livre & en parcourt le titre : il portoit ces mots : *histoire du vaillant chevalier Tiran le Blanc*. Oh, dit-elle, dans le transport de sa joie, M. de Corneville ne doit point être confondu avec le reste des hommes : il aime les tulipes & les romans ; & loin de se faire chercher par le baron, elle-même court à sa rencontre, & lui adressant la parole : c'est vous, sans doute, monsieur, qui avez égaré ce livre que je viens de trouver ? Vous aimez donc les romans ? — La lecture de ces sortes de livres

& mon goût pour les tulipes font le bonheur de mes jours. Les plaisirs qu'ils procurent sont purs & innocens ; aussi je conserve une estime & une vénération toutes particulières pour les personnes qui, comme vous, mademoiselle . . . Ici le baron fut interrompu par Elisabeth qui vouloit éviter d'entendre une déclaration, bien qu'elle trouvât infiniment de rapports entre sa façon de penser & celle de Corneville, & qu'elle lui déplût beaucoup moins de la part de ce cavalier que de tout autre. Elle porta même le bon accueil qu'elle lui fit ce jour-là, jusqu'à l'inviter à dîner avec elle.

Après le repas il revinrent ensemble dans le parc ; & comme elle lui demandoit sa façon de penser sur les embellissemens particuliers qu'elle avoit faits à sa demeure, il crut ne pas devoir échapper cette occasion de lui dévoiler son ame toute entière. Cette retraite est charmante, mademoiselle, lui dit-il ; j'en préférerois la possession, si j'avois le bonheur de la partager avec vous, à tout ce que l'univers peut offrir de plus séduisant, de plus propre à satisfaire l'orgueil & l'ambition. — Que me dites-vous, monsieur ?

Bix

Vous connoissez mes principes , & vous osez me tenir un pareil langage ? Je ne vous dissimulerai point que de tous les hommes que j'ai vu au parloir de ma tante , il n'en est aucun qui m'ait paru plus digne que vous d'obtenir sur moi une sorte d'ascendant ; mais la liberté , je la préfère à tout ; & puis je ne fais ni d'où vous venez , ni qui vous êtes . . . . Qui je suis , madame ? Vous allez l'apprendre. Je descends des anciens barons , de ces barons de Corneville. — Baron ! vous , monsieur , interrompit-elle vivement ? C'en est assez , mon parti est pris ; n'insistez plus ; vos démarches , vos sollicitations deviennent infructueuses dès ce moment où j'apprends de votre bouche que vous êtes baron. Baron ! est-il possible ? — Oui , madame , je suis baron ; je ne vous en impose point ; mes titres sont à la cour des aides ; & il est prouvé par ces mêmes titres , cimentés bientôt par un nouvel arrêt , qu'il y avoit en Normandie des barons de Corneville long-tems avant le baptême de Clovis. — Mais , monsieur , de grace , cessez de m'entretenir de l'ancienneté de votre race : c'est précisément parce que vous êtes baron , que je ne puis vous écouter. Quoi !

j'irois , moi fille de M. Agnès , j'irois associer ma destinée à celle d'un homme de qualité , d'un baron , qui ne tarderoit pas à me faire sentir l'extrême distance qu'il y a entre lui & moi ? — Jugez autrement de ma façon de penser , belle Elifabeth ; content de devoir mon bonheur à la possession de vos charmes , j'oublierai l'illustration de mon origine , pour ne me rappeler que les obligations que je vous aurai. — Je vous l'ai dit , mon parti est pris : vous êtes baron ; je vous laisse. Et en disant ces mots , elle s'éloigne , abandonnant le capitaine de cavalerie à tout son désespoir.

Cependant , n'ayant plus rien à espérer de mademoiselle de Sainte-Agnès , le baron s'achemine vers le presbytère , prend congé du curé , monte à cheval & fuit la route de Paris. Il auroit fallu voir ce capitaine de cavalerie chemin faisant. Comme il se lamentoit ! comme il pleuroit ! comme il sanglotoit ! comme il faisoit de vains efforts pour détruire la funeste impression qu'avoient fait sur lui les charmes trop puissans de mademoiselle Elifabeth ! Arrivé dans la capitale , il cherche dans la poursuite de son procès une

distraction à ses peines : il se rend chez son procureur. Eh bien, monsieur, lui dit celui-ci, par quelle fatalité votre voyage a-t-il été si long tems retardé ? Comment avez-vous apporté tant de négligence dans une affaire de si grand intérêt ? — Je vous l'avoue, une créature céleste que le hasard m'a fait rencontrer . . . — Fi donc, monsieur ; l'appas d'une partie de débauche . . . . — Qu'appellez-vous, débauche, dit le baron, écumant de colère ? Sachez que mademoiselle Elisabeth qui a daigné me recevoir chez elle . . . — Mademoiselle Elisabeth fera tout ce que vous voudrez, mais votre procès a été jugé hier. — Eh bien ? — Eh bien, l'arrêt intervenu déclare *vilains* vos ancêtres, vous & vos hoirs, si vous en avez. — Moi, *vilain* ! mes ancêtres, des *vilains* ! Procureur, songez à ce que vous me dites ; avez-vous le front . . . Et en parlant ainsi, dans l'excès de sa rage il lance un soufflet au procureur : celui-ci crie au secours ; l'effaim de ses clerks arrive de toutes parts ; Corneville en est entouré ; il met l'épée à la main, blesse dange-reusement celui qui se trouve le plus à sa portée & s'enfuit.

Craignant les suites de cette tragique scène , il remonte à cheval & reprend la route du château de mademoiselle Elifabeth. Corneville eut bientôt oublié la perte de son procès , & , pour mieux dire , déjà il ne s'en ressouvenoit plus que pour s'en applaudir. C'est ce même arrêt , disoit-il , pour lequel je me suis si mal-à-propos emporté , qui va devenir la source de ma félicité. Mademoiselle de Sainte-Agnès refusoit de me donner sa main , parce qu'il y avoit trop de distance entre son état & le mien ; mais maintenant qu'un bon arrêt , que je n'ai point eu la foiblesse de solliciter , me déclare simple citoyen , elle n'aura plus d'objection à me faire , & sans doute notre union sera bientôt cimentée. O jour trois fois heureux ! Titres , blazons , généalogies , vous n'êtes plus à mes yeux que de vils instrumens de déraison & d'orgueil. Aimer mademoiselle Elifabeth , & en être aimé , passer ses jours sans craindre de la perdre ; voilà le vrai bien , le bien suprême , celui auquel la cour m'a condamné & pour lequel le ciel m'a fait naître. Tandis que Corneville s'applaudissoit ainsi d'un événement si funeste pour tout autre que pour lui , le procu-

reur, ses clerks & le commissaire du quartier verbalisoient de tout leur cœur & jettoient les fondemens d'un bon procès criminel.

Corneville parvenu à la petite porte du parc, appelle Gros-Jean, donne encore quelques oignons de tulipes de *Lima*, & se présente à mademoiselle ne Sainte-Agnès. Il lui raconte tout ce qui s'est passé depuis leur dernière entrevue, & comme quoi de baron qu'il étoit, il n'est plus enfin qu'un simple particulier digne de sa tendresse & de sa main. J'applaudis, monsieur, lui dit-elle, à votre générosité, à votre sagesse; vous en êtes au point d'envisager l'homme du côté de la vraie philosophie; mais vous me pressez inutilement sur le mariage. Je vois bien que votre état ne diffère plus du mien, même que c'est le mien qui l'emporte aujourd'hui sur le vôtre, puisque mon père s'est fait anoblir; mais est-ce là tout? Ne me faudroit-il pas des renseignemens sur bien des choses, sur votre fortune, par exemple. Oh, mademoiselle, interrompt soudain Corneville, la cour a bien pu, par son arrêt, me mettre au rang des vilains; mais elle ne m'a point privé de ma for-



tune , & je puis vous assurer , foi de Corneville , ou plutôt foi de simple bourgeois , que je jouis au moins de vingt-cinq mille livres de rente. — C'en est beaucoup trop , Monsieur ; vous ne pouvez me convenir de ce côté-là. Ma fortune répond tout au plus à la moitié de la vôtre : & je ne me résoudrai jamais à prendre un mari plus riche que moi ; bien loin de-là , je voudrais qu'il me dût tout , un état... — Maintenant je n'en puis tenir que de vous. — La fortune.... — Eh bien , écoutez-moi , j'ai un frère chargé d'une famille nombreuse ; je vais lui faire cession de tout ce que je possède.—Je ne puis consentir à cette proposition. Quelque jour vous ne manquerez pas de me faire le reproche de vous être dépouillé de vos biens pour me plaire. — Que faire donc , adorable Elifabeth ? — Vous guérir d'une folle passion. Elle n'en dit pas davantage & se retira.

Corneville , plus malheureux que jamais , se rend chez le Curé & y passe plusieurs jours dans le désespoir : il y seroit resté plus longtems encore , si une lettre de l'un de ses amis ne lui eut appris qu'il étoit poursuivi criminellement , & donné le sage conseil de passer en pays étranger ,

s'il ne vouloit s'exposer à perdre sa liberté ; mais que dans le cas où il se résoudroit à prendre ce parti, on espéroit pouvoir travailler fructueusement à accommoder le procès intenté par le Procureur.

Corneville réduit à la cruelle nécessité de s'enfuir, ne peut même obtenir la satisfaction de faire ses adieux à mademoiselle de Sainte-Agnès. Il prend la poste, part & arrive bientôt sur les frontières de Flandres.

Il se lamentoit un soir dans son auberge, quand le maître de l'hôtellerie, qui s'étoit aperçu des soucis dont il étoit dévoré, lui proposa de passer dans une salle où plusieurs voyageurs réunis s'amusoient à passer la soirée autour d'une table de *rente & quarante*. Corneville n'eut pas la force de se refuser à cette occasion de se distraire : il se rendit à l'assemblée. Comme il étoit honnête & loyal, il ne soupçonnoit pas qu'il y eut au monde des gens, qui sans être voleurs de grands chemins, ne sont pas moins criminels ; car c'est en flattant leurs victimes qu'ils les égorgent. Il s'avance donc de la table & débute par une somme considérable. La fortune le favorise, elle le favorise encore ; il perd ; le coup suivant le dédommage ; il joua toute la soi-

rée & gagna une somme très-considérable. Le lendemain il reparoit au jeu. Les commencemens lui font également favorables ; mais la fin devient terrible. Il s'échauffe & s'obstine , double sans cesse sa mise , perd tout l'argent qu'il a sur lui , joue sur sa parole , perd encore ; emprunte , perd toujours & se ruine de fond en comble : il a perdu jusqu'à sa compagnie de cavalerie.

Jamais , disoit-il , non jamais la fortune ne me fut plus favorable. J'ai trouvé le moyen de me débarrasser de tout ce que j'avois sans contrarier mademoiselle de Sainte-Agnès : elle vouloit que je lui dusse jusqu'à ma fortune. Mes vœux & les siens vont donc être satisfaits.

Je n'ai plus ni fortune , ni naissance , ni figure : O Amour ! en quel état tu réduis un homme amoureux.

Corneville se retira dans son appartement en faisant ces réflexions qui , pour un autre que lui n'auroient eu rien de fort gai. Mais Corneville se repaît de l'heureuse espérance de plaire à Mademoiselle de Sainte-Agnès , de la posséder : & ce trésor seul lui suffit ; il n'en veut point d'autre. S'il avoit toutes les couronnes de la terre , il en

feroit le sacrifice avec autant de générosité qu'il a fait celui de ses titres , & de sa fortune : pour un cœur bien épris , il n'est point de sacrifices trop chers. Ceux qui n'ont aimé que foiblement , taxeront de folie le généreux Corneville : ceux , au contraire , sur qui l'amour a exercé toute sa puissance , n'y verront rien de trop extraordinaire. Ils diront chacun en particulier : combien de fois n'aurois-je pas immolé ma fortune & mon nom à un objet moins digne que mademoiselle de Sainte-Agnès , d'un tel sacrifice ?

Quoi qu'il en soit , Corneville passa la nuit la plus paisible. Son sommeil ne fut interrompu que par les songes les plus agréables. Tantôt il se voyoit paisible possesseur de ces charmes , objet de son unique ambition ; tantôt il s'imaginoit avoir à en combattre la propriété contre le seul gros Jean ; mais alors il donnoit quelques Oignons de Tulipes de Lima , & sortoit victorieux du combat.

Il se réveilla le lendemain , bien frais , bien content , bien joyeux. Il n'eut pas besoin de beaucoup de tems pour enfermer dans son porte-manteau le peu d'effets échappés à la rapacité  
des

des fripons dont il avoit fait la partie. Il ne lui restoit plus que deux culottes, l'une de buffle & l'autre de tricot, une paire de bottes tortes & le surtout de son uniforme qu'il dégalonna pour payer à son hôte les frais du séjour qu'il avoit fait chez lui. Après avoir tiré quelqu'argent du reste, c'est-à-dire de la culotte de buffle & des bottes, il arma ses mains d'un bâton blanc, & reprit la route de France. Son procès criminel étoit le moindre objet qui occupoit sa pensée : son imagination ne lui représentoit que les charmes de mademoiselle de Sainte-Agnès ; ses yeux ne croyoient voir qu'elle ; & malgré les fatigues d'une route longue & pénible, faite à pied, à grandes journées, nul voyageur ne fut plus heureux que ne l'étoit alors le Baron de Corneville. D'un autre côté la fortune le favorisoit au-delà de nos espérances ; car ses amis étoient venus à bout, moyennant un petit dédommagement pécuniaire, de faire oublier au procureur de Paris & l'affront qu'il avoit reçu & la mort du plus habile de ses clercs.

Après avoir marché nuit & jour pendant deux semaines entières, Corneville aperçut enfin les

girouettes du château de mademoiselle de Sainte-Agnès. Du plus loin qu'il les voit, il se laisse tomber sur ses genoux, autant par lassitude que par respect ; & s'inclinant profondément : je te salue, s'écrie-t-il, ô temple qui recèles l'objet le plus rare, le plus respectable, le plus accompli qui soit sorti des mains du créateur ! Je te salue, ô palais, asyle de la plus belle, de la plus raisonnable des créatures ! Ne permets pas que tes portes se ferment à mon approche ; mais au contraire fais que partout les issues me soient ouvertes, & que je puisse pénétrer dans ton auguste enceinte, sans que gros-Jean exige de nouveaux Oignons de Tulipes de *Lima* ! Pour me conformer aux sages principes de ta maîtresse, je me suis mis dans l'état de la plus profonde misère ; trop heureux que le sort favorable à mes desirs m'ait réduit à l'heureuse nécessité de devoir à mademoiselle de Sainte-Agnès jusqu'aux alimens qui doivent soutenir ma frêle existence !

Ce mot de frêle existence convenoit à merveille à l'état où se trouvoit Corneville. Depuis deux jours il n'avoit rien pris & avoit fait beaucoup de chemin. Il avoit voulu s'arrêter à quel-

ques auberges pour se rafraîchir ; mais les modestes vêtemens ayant décelé le vuide de sa bourse , les maîtres des hôtelleries avoient voulu exiger d'avance le paiement de leurs fournitures , & le capitaine n'avoit pas pu les satisfaire. Cependant exténué de fatigue, de faim & d'amour , il arrive près du château d'Elisabeth : c'étoit vers la fin d'un beau jour d'été. Contre son habitude , Elisabeth étoit avec sa femme-de-chambre à la porte de son parc où elle prenoit le frais & s'entretenoit de choses bien étrangères à la passion de Corneville , qu'elle avoit entièrement oublié. A peine celui-ci l'aperçoit , que son cœur palpite de joie : il fait un dernier effort pour hâter ses pas , & tout en les allongeant avec peine , il se courboit pour saluer Elisabeth & faisoit des signes avec son chapeau : elle ne le voit point encore , & en disant ces mots il se met à courir , en s'écriant : mademoiselle Elisabeth ! c'est moi ! c'est moi ! c'est l'amoureux Corneville ! Les deux femmes entendent une voix sans en pouvoir distinguer les accens , regardent de toutes parts , aperçoivent enfin un malheureux , qui précipite sa marche vers elles , jettent un cri d'effroi &

C ij



rentrent soudain dans le parc dont elles ferment brusquement la porte. Navez donc pas peur, s'écrie vainement Corneville; se peut-il que vous ne me reconnoissiez pas? Je suis Corneville lui-même; c'est l'amour que j'ai pour vous qui m'a réduit dans le piteux état où vous me voyez. Mademoiselle! Mademoiselle! Plus il s'écrie, plus Elisabeth précipite sa fuite; & il s'écrioit encore, qu'elle étoit déjà rentrée dans l'intérieur de son château, qu'elle en avoit même déjà fermé portes & fenêtres, se croyant toujours poursuivie par le vagabond qu'elle avoit aperçu. Après ces précautions, toute hors d'haleine & transie de peur, elle tombe évanouie dans une bergere. Tandis que sa femme-de-chambre cherche à rappeler ses esprits, voyons qu'elle étoit la contenance de Gros-Jean. Gros-Jean étoit un honnête garçon, mais tout aussi peu valeureux que sa maîtresse. A peine il avoit entendu les cris de Corneville & avoit vu s'enfuir sa maîtresse, qu'abandonnant le carré de ses Tulipes, auxquelles il donnoit une légère façon, qu'il se mit à courir de toutes ses forces vers sa hutte où il se tapit sans oser respirer. Il en avoit soigneusement fermé la



porte ; & l'oseille appuyée sur le trou de la serrure , il écoutoit , en tremblotant , le voyageur qui tour-à-tour se lamentoit , juroit , menaçoit , se plaignoit : & gros-Jean ne pouvoit rien concevoir à tout cela. O rage ! ô désespoir ! s'écrioit Corneville ! Encore deux heures & il y en aura quarante-huit que je n'ai rien pris ! & je n'ai pas de quoi me procurer le plus léger aliment ! J'arrive ici porté sur l'aile de l'Amour , & je tombe exténué de fatigue sans savoir où reposer ma tête. Cruelle Elisabeth ! infernale créature ! est-ce-là la récompense que vous donnez pour tant de sacrifices ? Ah ! tête ! s'il me restoit encore assez de forces pour escalader ce mur , je mettrois tout à feu & à sang. Périrait la dame du château ! périrait Mlle. Cateau , sa femme-de-chambre ! périrait gros-Jean , son jardinier ! cette enceinte est un repaire de bêtes féroces , & je veux le saccager. En disant ces mots , il donne un grand coup de son bâton contre la porte , & gros-Jean se laisse tomber de frayeur dans sa hutte. Corneville , de son côté , n'ayant pu résister à la violence du contre-coup , se débattoit sur la poussière & pouffoit des hurlemens affreux. Ah ! disoit-il , si j'avois seulement

la force de me traîner jusqu'au presbytère , le curé me sustenteroit un peu : il dit, & tirant le même avantage de ses mains que de ses pieds, il se traîna vers le presbytère. Le curé étoit encore à table, lorsque Corneville arriva à sa porte. Le fumet des viandes ne faisoit qu'augmenter les besoins de Corneville. Il se dresse sur ses deux pieds, entr'ouvre la porte, & la servante qui l'apperçoit, jette un cri, la referme précipitamment & s'enfuit dans la chambre voisine en s'écriant c'est un spectre ! un fantôme ! je l'ai vu. Le pasteur prêt à exorciser sort de table, prend son livre & son étole, & sans oser ouvrir la porte, interroge d'une voix menaçante le diable, sur le sujet de sa visite. Monstre dénaturé, s'écrie Corneville, je ne suis point un diable ; je suis le Corneville que vous connoissez, l'ancien capitaine de cavalerie, & je me meurs de fatigue & de faim. A ce mot de Corneville, le curé entr'ouvre la porte, & à travers la pâleur hideuse du voyageur, découvre enfin les traits de Corneville. Après bien des excuses sur la méprise de sa servante, qui l'avoit pris pour le diable, il le fait entrer, lui présente un bon restaurant, & le

questionne sur l'aventure singulière qui a pu le séduire à ce triste état d'infortune. Corneville boit un coup, prend haleine & raconte naïvement comme quoi c'est à l'amour qu'il ressent pour mademoiselle de Sainte-Agnès, qu'il faut attribuer tous les désastres qu'il a essuyés & qui ne sont pas probablement encore finis. Il dit comment il a fait à cette ingrata le sacrifice de son titre de baron & de sa fortune, & discours sur l'affreuse réception qu'elle lui a faite à son arrivée. Malgré cela, ajouta Corneville, je sens que je l'aime encore par-dessus toutes choses, & que s'il me restoit quelques sacrifices à lui faire encore, je ne balancerois pas un instant à lui donner de nouvelles marques d'un amour qui n'aura jamais d'exemples. Après le dîner, le curé lui fit donner quelques-uns des habits qui étoient à son usage, & se rendit chez Elisabeth pour la disposer à recevoir son amant.

Le curé & Corneville prennent ensemble le chemin du château; mais le pasteur devoit de quelques pas l'ancien militaire, parce qu'il falloit que mademoiselle Elisabeth fût prévenue avant qu'il osât paroître devant elle. Dans son accou-

trement actuel il est moins effroyable, à la vérité, que ci-devant ; mais il est vêtu d'une manière encore plus ridicule. Le curé étant plus étendu en largeur qu'en longueur, & Corneville, étant plus long que large, il est clair que la soutanelle qu'il avoit endossée par-dessus sa veste bleue & sa culotte de tricot maron, ne produisoit à l'œil rien de fort élégant. Cependant le curé appelle gros-Jean ; celui-ci reconnoît la voix du pasteur, & sans se faire attendre, l'introduit dans l'appartement de mademoiselle de Sainte-Agnès, à peine revenue de son évanouissement. Le curé la badina beaucoup sur sa terreur panique, & se retira après l'avoir déterminée à accorder une entrevue à Corneville. Vous pouvez entrer, dit-il à l'ancien baron ; je lui ai fait verser des larmes en lui peignant votre malheureuse situation : maintenant c'est à vous d'achever la conquête de son cœur. Corneville, tout tremblant, se présente enfin aux yeux de sa maîtresse, & tombant à ses genoux : mille pardons, mademoiselle, lui dit-il ; mille fois pardon. J'ai juré, j'ai tempêté à votre porte ; mais je mourois de faim. Cette raison me servira d'excuse auprès de vous. Que je suis donc mal-

heureux! Si je vous ai appelée ingrate, infensible, extravagante même, c'est que j'étois dans un délire qui me privoit de mon bon sens. Mademoiselle de Sainte-Agnès, je vous maintiens pour la plus raisonnable, la plus honnête, la plus sensible dame de tout ce canton. — Relevez-vous, Corneville, lui répondit mademoiselle de Sainte-Agnès, & ne jugez jamais les dames que vous ne les connoissiez mieux. — Oui, je suis un coupable, un criminel; mais pour expier ma faute, laissez-moi mourir à vos pieds: & en disant ces mots, il inondoit le parquet, de ses larmes. Il fallut que mademoiselle de Sainte-Agnès se fâchât encore pour le forcer à se relever; mais enfin il obéit & partagea le sofa sur lequel elle étoit assise. Mademoiselle, lui dit alors Corneville, qui avoit l'air d'être dans l'ivresse de l'amour & qui déraisonnoit comme au moment de son arrivée, mademoiselle voudroit-elle me permettre d'avoir un petit entretien avec elle.—Hé bien, parlez; qui vous en empêche? — Ah! c'est que ma hardiesse pourroit bien encore vous outrager. — Parlez, vous dis-je; mais gardez-vous de manquer au respect que vous devez à mes

principes. — Divine Elifabeth, feroit-ce y manquer que de vous dire que j'ai fait pour vous le sacrifice de mon titre de baron & de ma fortune, que vous n'avez plus d'objections à me faire sur mon état, que je ne puis plus tenir ma fortune que de vos bienfaits, puisque je n'ai plus rien, que j'espère, en conséquence, que dès ce jour, vous me permettrez de vous conduire à l'autel & de cimenter des nœuds qui doivent faire le bonheur de ma vie; allons, belle Elifabeth, n'apportez pas de plus longs retardemens à couronner les vœux de l'amant le plus ardent, le plus soumis, de l'époux le plus fidele; & en disant ces mots, M. de Corneville voulut s'émanciper & prendre un à compte sur ce qui n'étoit point encore échu. — Que faites-vous, monsieur? Cateau! gros-Jean! à mon secours, vite au secours. — Pardon, je suis le plus mal élevé des hommes; mademoiselle, cessez d'appeller, & je saurai me contenir dans les bornes du respect qui vous est dû. — Infame! vous venez ici pour me séduire; craignez d'allumer toute ma colère; fuyez & jamais ne reparaissez à mes yeux. Voilà que Corneville se met de nouveau à sanglotter,

à solliciter son pardon & avec tant d'instances , que mademoiselle Elisabeth eut néanmoins l'apparence d'oublier ses torts. Quand il en voulut revenir au mariage : Que vous êtes peu raisonnable , Corneville , lui dit-elle ; & que vous me connoissez peu. Avez-vous donc oublié la confiance que je vous ai faite , en parlant des qualités que je desirois dans un homme que j'aurois la foiblesse d'épouser ? — Hé-bien , mademoiselle , ces qualités , je les ai toutes. Vous sembliez desirer qu'il n'eût point de naissance , & je n'en ai point ; qu'il fût sans fortune , & je n'ai plus rien. — Oui , mais la figure ? me croyez-vous assez aveugle pour ne pas appercevoir une superbe figure sous ce chapeau rabattu , une taille élégante à travers les plis de cette soutanelle , & une cuisse faite à peindre bien que couverte de cette culotte de tricot maron ? Je n'aurois qu'à vous épouser : vous épouser ! vous , un tel homme : ah ! je ne tarderois pas à voir toutes les coquettes de mon voisinage , c'est-à-dire toutes les femmes de ce canton , me disputer & me ravir bientôt le cœur de mon mari : & c'est ce que je veux éviter. — Charmante princesse , pourriez-vous

concevoir de moi des soupçons pareils ? Ah ! croyez que ma fidélité égalera mon amour & mes soins ; que je n'aurai rien au monde que vous , que.... Ici Corneville fut interrompu par Elifabeth , qui persista opiniâtrement dans son premier refus. — Mais enfin , mademoiselle , s'il ne me restoit pas le tort affreux d'avoir reçu de la nature une figure passable , une taille assez belle , pourrais-je me flatter du moins qu'aucun autre motif ne retarderoit plus un bien , l'objet de toute mon ambition ? — N'en doutez point , Corneville , vous me plairiez infiniment.

Corneville ne lui en laissa pas dire davantage , & dans les accès de son désespoir , il partit pour Paris , où dénué de tout secours & ne sachant plus que faire , il s'engagea dans un régiment d'infanterie. Ainsi dans le court espace de trois mois , d'homme de qualité il étoit devenu citoyen ordinaire , de riche réduit à la plus affreuse misère , & de capitaine de cavalerie , simple fantassin.

Cependant on faisoit partir des troupes pour l'Allemagne , qui étoit alors le théâtre de la guerre , & le régiment où servoit Corneville , ou plutôt la Tulipe ( car c'étoit le nom qu'il avoit



choisi en mémoire de la passion de Mademoiselle de Sainte-Agnès pour cette espece de fleurs ) fut du nombre de ceux qui passerent dans ce pays-là. Si , au faite de la fortune & du bonheur , la Tulipe n'avoit jamais craint la mort , à plus forte raison maintenant qu'il n'a plus rien à perdre. Arrivé au camp , à peine eut-il le loisir de goûter deux heures de repos , qu'il fallut aller à l'ennemi. Le brave la Tulipe étoit au premier rang des grenadiers ; il animoit ses camarades par ses paroles & ses actions : à le voir on l'auroit pris pour le dieu des combats ; mais hélas ! le plus vaillant soldat n'est pas à l'abri d'un boulet ; & le premier qu'envoyèrent les ennemis , emporta dans son vol rapide la jambe droite de notre soldat amoureux. Il m'en reste encore une , s'écria-t-il , & j'en veux faire le sacrifice à mon roi. Il parloit encore , qu'une balle frappe son œil gauche ; il y veut porter la main , & un coup de sabre détache son bras de son épaule. La Tulipe n'étoit presque plus qu'un tronc & vouloit combattre encore ; mais les officiers le firent transporter , malgré lui , au dépôt des blessés. Aucune de ses blessures ne fut jugée mortelle , & il ne falloit

que du tems pour le guérir. A un œil, un bras & une jambe de moins près, la Tulipe étoit encore très-bien fait ; mais comme il ne pouvoit plus être d'aucune utilité à l'armée, on le renvoya muni du congé le plus flatteur, le plus honorable ; enfin avec toutes les marques de distinction qu'on accorde en pareil cas. Au moment où il sortit de l'hôpital, pour prendre la route de France, il se présenta devant une glace, & se trouvant bien différent de ce qu'il étoit autrefois, il en versa des larmes de joie. Je vous rends graces, ô ciel ! s'écria-t-il ; dieu des armées, foyez béni cent fois pour les biens que j'ai reçus de votre bonté. Me voilà maintenant tel, qu'il est impossible que mademoiselle de Sainte-Agnès me refuse sa main, & sans votre puissant secours, je ne serois pas dans l'état où me voilà. Il prend une béquille, & déjà il est en route. Ce n'est plus ce beau Corneville qui, au retour de Flandres, faisoit quinze ou vingt lieues par jour. Malgré son empressement & son desir de revoir les girouettes du château de mademoiselle de Sainte-Agnès, malgré le secours qu'il tire de sa béquille & le poids d'un œil & d'un bras dont

Il est allégé, il ne peut cheminer qu'à très-petites journées : ce ne fut qu'au bout de trois mois qu'il parvint à la porte du château de mademoiselle de Sainte-Agnès.

Le lecteur jugera de l'effroi que causa encore à la belle Elifabeth la vue de Corneville. Cependant elle eut plus de force qu'à la dernière visite qu'il lui avoit faite ; & le sentiment de la pitié l'emporta sur la peur. En quel état je vous revois encore, Monsieur Corneville ! En vérité votre vie ressemble au plus étonnant, au plus extravagant des romans. Dans la foule de ceux que j'ai lus, il n'est pas un seul chevalier qui ait couru autant d'aventures que vous ; il n'en est point qui ait été autant maltraité de la fortune : enfin puisque vous voilà & que vous êtes en bonne santé, tâchez de vous consoler. — Me consoler, mademoiselle ? je ne puis l'être que par vous ; & j'espère qu'enfin vous ne m'alléguerez plus de raisons pour vous dispenser de me donner une main que j'ai achetée par la perte de mon rang, de ma fortune, d'un bras, d'une jambe & d'un œil. — Mon amitié, mon admiration, mon estime vous sont bien dues sans doute, &

je vous l'accorde avec le plus grand plaisir. Mais quant à ma main, je vous conseille.... — Je ne consentirai à rien, Madame ; elle me coûte assez cher ; & puisqu'il faut le dire.... — Halte là, Monsieur ; je crois que vous voulez m'injurier ; mais si vous saviez quel motif me détermine à un si généreux effort ; car... je vous aime, Corneville. — Vous m'aimez, adorable princesse ! que viens-je d'entendre ? seroit-il possible ? quoi ! vous m'aimez. Ah ! je suis au comble de la joie ; mon cœur ne peut résister au sentiment d'amour, de reconnoissance dont il est rempli. Ah ! mademoiselle de Sainte-Agnès ! Ah ! divine Elizabeth ! je me meurs : & il tombe sur le parquet. Elizabeth fait un cri, lui prête le secours de son bras, & ne le relève qu'avec peine. Corneville, vous n'êtes pas raisonnable. Je suis très-reconnoissante sans doute de tout l'amour que vous me témoignez ; mais une fois époux, cet amour sera bientôt détruit ; & quelqu'autre objet.... — Quelqu'autre objet ? quoi ! dans l'état où je suis ? — Hé oui ; vos blessures, le bras qui vous manque, cette jambe de bois sont autant de monumens de votre valeur, qui vous rendront l'objet de l'ambition de

de

de toutes les femmes. — Mais, mademoiselle , à quels excès voulez-vous donc porter mon désespoir ! Comment j'aurois tant fait pour vous plaire , & ce seroit envain ! Non, non, je ne le puis croire. Mon adorable princesse , ma chere maîtresse , mademoiselle de Sainte-Agnès , je vous en conjure au nom de votre passion pour les tulipes , de votre amour pour les romans , de la rare & précieuse conformité qui regne dans nos goûts ; laissez-vous attendrir. Si ce n'est assez de ces puissans motifs , contemplez votre ouvrage : ici il me manque un œil , là un bras , plus bas une jambe ; que faut-il donc plus pour vous plaire ! ma douce amie. . . .

En effet la commisération se mit de la partie ; & dès le même soir , le curé fut prié de se préparer à donner la bénédiction nuptiale à ces deux singuliers amans.

Nous ne dirons point , quoique nous eussions bien des choses plaisantes à raconter , tout ce qui se passa la première nuit de ces noces ; mais un fait certain , c'est que mademoiselle de Sainte-Agnès , devenue madame Corneville , cessa bientôt d'être rangée au nombre de ces prudes ridicu-

50 NOUVELLES FRANÇAISES.  
les, qui l'avoient prise elle-même pour modele ;  
on dit même qu'elle fut la premiere à faire de  
tendres agaceries à gros-Jean , & que M. Corne-  
ville fut témoin , dès le lendemain de son maria-  
ge , d'une scene qui lui fit regretter toute sa vie les  
sacrifices étonnans qu'il avoit faits pour mademô-  
selle Elifabeth de Sainte-Agnès.



# NOUVELLES

*FRANÇAISES.*

TOME II, No. VII.

# DECLARATION

I, \_\_\_\_\_

do hereby declare



CHARLOTTE

DE

SAVOIE,

REINE DE FRANCE.

NOUVELLE FRANÇAISE.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, Cloître  
S. Jacques de la Boucherie.

---

M. DCC. LXXVIII.

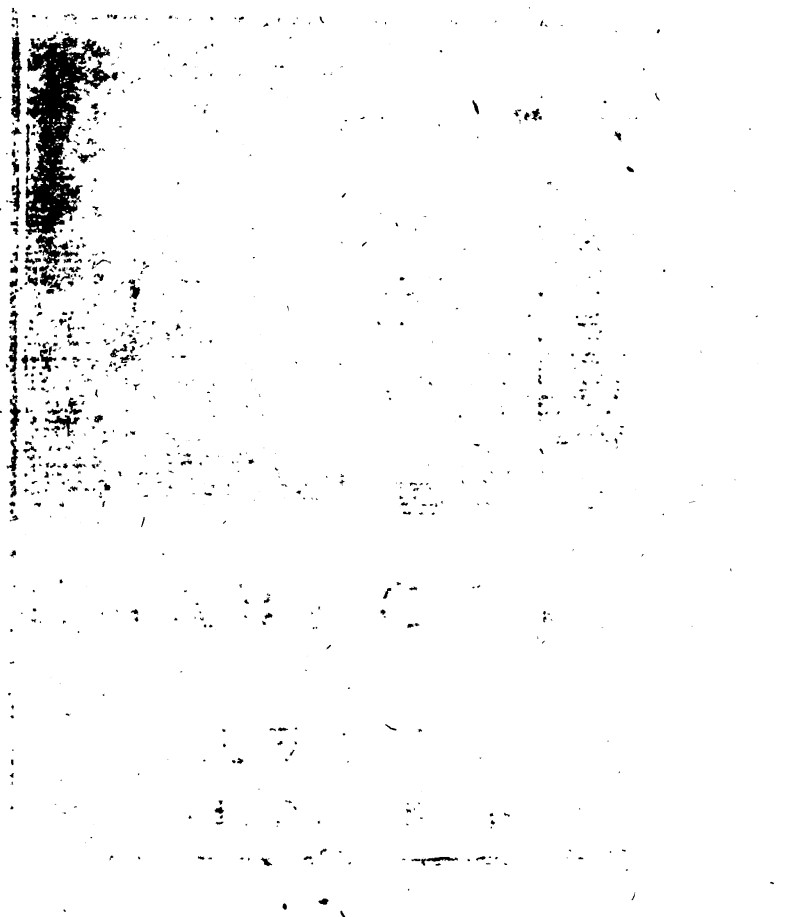






C. L. Beccati del.

A. Hemery sc.



ENCLOSURE





# CHARLOTTE

DE

SAVOIE,

REINE DE FRANCE.

---

**C**HARLOTTE n'avoit pas encore six ans, quand on la promit à Frédéric de Saxe. A mesure qu'elle avançoit en âge, elle témoignoit de la répugnance pour cet engagement, & racontoit dans ses petites confidences à une jeune

Aij

personne qui lui étoit attachée, & qu'elle aimoit tendrement, nommée Victoire, tout ce qu'elle pensoit sur cette alliance : Eh ! pourquoi, disoit-elle, si on avoit à songer de si bonne heure à ma destinée, pourquoi ne l'unit-on pas avec celle du Duc de Calabre ? Il me semble que lui seul dans l'univers m'est destiné pour époux ; que son sort doit être enchaîné au mien ; que je ne puis tenir mon bonheur que de cette alliance.

Tout ce qu'on m'en dit me charme & me ravit, & m'a persuadé que je ne puis être heureuse avec le Prince de Saxe.

Charlotte n'avoit que onze ans lorsqu'elle tenoit ces discours ; mais il est vrai que plus elle avançoit en âge, & plus elle sentoit ces sentimens s'accroître & se fortifier dans son ame. C'étoit l'effet d'une aveugle simpatie ; car ce Duc de Calabre qu'elle aimoit avec tant de violence, elle ne l'avoit jamais vu.

Un des Ministres de son père, qui connoissoit ses sentimens, & qui savoit combien elle avoit d'aversion pour Frédéric, entra un soir dans sa chambre, au moment qu'elle s'alloit mettre au lit. Courage, Madame, lui dit-il, on



vous affranchit enfin d'un joug importun ; vous ne serez point à Frédéric ; on vient de rompre votre hymen. — Ah ! Victoire , s'écria la jeune Princesse , en se jettant au col de son amie ; Victoire , ma chère Victoire , je ne ferai point à Frédéric. Conçois-tu bien ma joie ? tu connois ma façon de penser : je ne ferai point à Frédéric. Elle étoit si transportée , qu'elle ne faisoit seulement pas attention au porteur de cette grande nouvelle. Mais , Princesse , lui dit-il , vous ne me dites rien ? Est-ce ainsi que vous récompensez le serviteur fidèle qui s'est empressé de venir répandre dans votre ame l'espoir d'un bonheur dont vous êtes si digne ? Et si je vous apprenois une autre nouvelle à laquelle vous n'osez vous attendre sans doute , de quel bienfait payeriez-vous mon zèle & mon impatience ? La Princesse rougit & parut émue. — Que me voulez-vous dire , lui répondit-elle ? Il est un genre de bonheur que vous pourriez m'annoncer , & dont je m'étudierois le reste de mes jours à vous récompenser. Ah ! Victoire , ajouta-t-elle , que veut-il dire ? Je veux , lui répliqua le Ministre , je veux vous faire la plus grande Dame de l'univers : en

un mot , vous êtes Dauphine ; votre mariage vient d'être conclu avec le fils de Charles , Roi de France.

Je suis Dauphine , s'écria tristement la Princesse , en laissant aller sa tête sur l'épaule de Victoire , je suis Dauphine , & voilà ce rare bonheur que vous venez m'annoncer avec tant d'empressement ? Le Ministre du Duc de Savoie , surpris du peu de joie que paroissoit éprouver la Princesse , attribue cette insensibilité à sa jeunesse ; car elle n'avoit pas alors quatorze ans : ou bien il crut que l'humeur fiere du Dauphin , dont elle favoit les démêlés avec le Roi son pere , lui causoit de l'inquiétude sur le sort qui lui étoit peut-être préparé. Cependant elle passa la nuit sans dormir , & faisant demeurer Victoire auprès d'elle , tandis que toutes ses femmes faisoient retentir son appartement des cris de leur joie. Quelle folie , dit-elle , quelle allégresse mal fondée ! Ah ! Victoire , que ces nouvelles se ressemblent peu ! L'une m'affranchit & me rend la liberté ; il me reste un instant d'espoir ; frivole espoir ! me voilà plus infortunée que jamais. J'épouse le Dauphin , & je me vois séparée pour toujours de l'aimable Duc de Calabre.

Victoire lui représentoit vainement qu'elle épousoit le premier Prince du monde ; rien ne la consolait ; elle souhaitoit que le Duc qu'elle aimoit, fût en sa place ; mais comme sa sagesse l'emportoit encore sur sa passion, elle rougissoit de ses souhaits si-tôt qu'elle les avoit formés ; elle en éprouvoit même le sentiment du désespoir.

On ne songeoit cependant qu'aux préparatifs de son mariage ; & comme ses chagrins l'avoient un peu abattue, & que le Duc de Savoie, son père, ne vouloit pas qu'elle parût ainsi aux yeux des Ambassadeurs du Dauphin, il l'envoya pour quelques jours à une de ses maisons de plaisance, aux environs de Turin. La Princesse s'y remit en effet, & ce peu de liberté rendit tout leur éclat à ses charmes.

Un matin qu'elle étoit à la messe, & que là foule n'étoit pas nombreuse, elle aperçut à un coin de l'église un homme enveloppé d'un manteau écarlate. Sans trop favoir pourquoi, elle jette les yeux sur lui à différentes reprises ; mais comme ce manteau cachoit le visage de l'étranger, elle ne pouvoit observer ses traits. Le lendemain, elle l'aperçut encore à la même place, dans la

même attitude & couvert du même habit ; elle défapprouvoit sa propre curiosité , mais sans pouvoir la dompter. Un troisième jour enfin , cet homme s'étoit approché un peu davantage ; il étoit appuyé contre le mur , & la Princesse aperçut ses yeux ; ils étoient beaux , & toujours arrêtés sur elle : son manteau ne permettoit pas qu'on en vît davantage. La Princesse rougit en s'apercevant que l'inconnu la considéroit attentivement ; elle le regarda aussi , mais sa rougeur ne fit qu'augmenter : Enfin elle attacha ses yeux sur lui avec un tel oubli de toute autre chose , & avec une si grande attention , qu'elle vit tout d'un coup , & au moment qu'elle s'y attendoit le moins , tomber le manteau de l'inconnu , & laisser à découvert la plus belle tête que l'on puisse voir. Elle est convenue depuis , qu'elle pensa jeter un cri à cette vue : elle tressaillit ; & souriant ensuite , elle baissa les yeux sur le livre qu'elle tenoit en ses mains.

L'inconnu , qui n'avoit pu soutenir la force de ses regards , s'étoit oublié à son tour , & ne songeant qu'aux charmes de la jeune Princesse , il n'avoit pas eu la précaution de se recouvrir de son

manteau , dont la chute laissa voir l'homme du monde le mieux fait. Il ne prit plus le soin de se cacher, il osa même regarder la Princesse avec une attention qui déceloit déjà beaucoup d'amour ; mais celle-ci, devenue plus timide , & interprétant les regards de l'inconnu, n'osa l'envifager que fort peu, & c'étoit encore de la manière la plus embarrassée.

Dès qu'elle eut dîné, elle passa dans son cabinet , où elle voulut être seule. Elle resta plus de six heures dans cette solitude , le cœur & l'esprit dans la plus grande agitation ; enfin , ne pouvant se suffire à elle-même , elle fit appeller sa chère Victoire. Elle lui raconta l'aventure qui s'étoit passée ; & s'appuyant sur le bras de cette confidente, elle la mena dans les lieux les plus reculés des jardins. Vous ferai-je l'aveu de ma foiblesse , lui dit la Princesse , en versant un torrent de larmes. Cet inconnu a fait une terrible impression sur mon cœur ; peut-être croyez-vous déjà qu'il le partage ce foible cœur avec le Duc de Calabre. En effet, je l'aime autant que le Duc lui-même ; & j'aime le Duc autant que cet inconnu. J'en

suis convaincue, Victoire, sa naissance n'est pas moins illustre que celle du Prince dont je t'entretiens si souvent ; & le Duc n'auroit pas à se plaindre des effets du hasard s'il réunissoit en sa personne toutes les perfections dont celui-ci paroît doué. Mais que dis-je ? Victoire, peut-être penseras-tu que j'ai tout-à-fait perdu la raison, quand je te dirai, sur la foi de mon cœur, sur celle de tous les sentimens que j'éprouve, que cet inconnu est précisément le Duc de Calabre lui-même. Oui, c'est lui, Victoire, c'est lui-même : un instinct qui parle incessamment à mon ame, tous les mouvemens que j'éprouve me l'annoncent. Eh ! quel autre que lui joindroit à tant de mérite, à une réputation aussi brillante, & si justement méritée, des dehors si séduisans ? Mes sens ne m'ont point séduite, & mon cœur trop grièvement blessé par le Duc de Calabre, ne sauroit être jamais ému que par lui. Mais, Madame, lui disoit Victoire, par quelle cause extraordinaire voulez-vous que ce soit ce Prince ? — L'inclination que j'ai pour lui, reprenoit la Princesse, est trop extraordinaire ; elle ne peut jamais être partagée ; & le Ciel, pour rendre

ma peine éternelle, a voulu conduire à mes yeux l'objet d'un amour si fatal.

Charlotte s'entretenoit de cette manière ; & , après bien des discours qui exprimoient le trouble de son ame, comme elle tournoit dans une grande allée, elle apperçut à quarante pas deux hommes qui s'avançoient vers elle : ses sens furent agités d'une extrême & secrete émotion, & reconnoissant l'un de ces hommes pour être l'inconnu dont elle venoit de s'entretenir, elle le dit à Victoire ; en lui faisant remarquer la beauté de sa taille & les agrémens de sa personne, à mesure qu'il approchoit. Victoire s'apperçut qu'il avoit toujours les yeux sur la Princesse. Quand ils ne furent qu'à peu d'éloignement les uns des autres, ils s'arrêtèrent pour se considérer mutuellement, comme de concert, & se regardèrent avec une espèce d'admiration. La Princesse fâchée contre elle-même, rougit de se surprendre avec cet air d'attention, & poursuit sa promenade. L'inconnu s'ôte de son passage, & prenant le bas de l'allée d'une manière respectueuse, il la salua avec cet air de dignité & de modestie que donne l'éducation, & qu'inspirent le respect & l'amour. A

peine la Princesse fut à une certaine distance, qu'elle tourna la tête pour considérer encore l'inconnu, & elle le vit arrêté, occupé à la considérer elle-même avec la plus grande attention.

Eh bien, Victoire, dit-elle à son amie, tu l'as vu ; que pense-tu de ma destinée ? Victoire ne savoit que répondre, car elle ne convenoit pas que cet inconnu fût le Duc de Calabre ; & elle déplorait l'état où elle voyoit la Princesse, par l'incroyable bizarrerie qu'elle trouvoit à ses sentimens.

Elles continuèrent leur conversation qui dura long-tems encore. Victoire se trouva au souper, où elles ne furent pas peu surprises de voir encore le fameux inconnu ; & le soir la Princesse, selon sa coutume, voulut entrer dans son cabinet avec Victoire : elle apperçut une lettre cachetée sur sa table : on peut juger de sa surprise ; elle l'ouvre avec précipitation, & Victoire, à qui elle en fait la lecture, ne peut l'entendre sans l'étonnement que devoit produire cette rencontre extraordinaire. Elle contenoit ces mots :

« Je vous ai aimée, Madame, dès l'instant où la réputation de vos charmes est parvenue jusqu'à



» moi, j'ai toujours désiré de vous consacrer avec  
 » mon cœur, une vie que je ne voulois dévouer  
 » qu'à vous seule. C'est en vain que j'ai travaillé  
 » avec tant d'adresse à rompre votre mariage  
 » avec Frédéric ; un génie plus puissant que le  
 » mien vous livre au Dauphin ; j'arrive trop tard :  
 » je vous vois , & votre présence divine achève  
 » ce que mon idée avoit commencé. Je me livre  
 » à vous sans aucune réserve. Plaignez mon mal-  
 » heur, Madame ; & quand je suis sans la moindre  
 » espérance, pardonnez-moi la triste satisfaction  
 » que je me donne, de vous apprendre que  
 » je vous adore, & que cet infortuné, dont  
 » le destin & l'amour sont si extraordinaires, est  
 » le malheureux Duc de Calabre ».

La Princesse ne dit pas un mot après la lecture  
 de cette lettre ; elle tomba sur un siège, & la  
 présenta à Victoire. De quel saisissement elle fut  
 atteinte ! Elle s'appuya sur une de ses mains, &  
 bientôt tout son visage fut tout couvert de ses  
 larmes. Victoire gardoit comme sa maîtresse un  
 profond silence ; mais le rompant enfin tout-à-  
 coup : J'admire votre cœur, Madame, lui dit-  
 elle, qui vous a si bien instruit que cet inconnu

offert à votre vue étoit en effet le Duc de Calabre lui-même ; mais j'admire autant cette rencontre surprenante , ce puissant & merveilleux effet de la simpatie qui , sans que vous vous connussiez , vous a donné réciproquement une si forte tendresse l'un pour l'autre. Non , ajouta-t-elle , tout ce qu'on raconte de l'amour & de ses merveilleux effets , n'approche point de ce que je vois ici. — Tristes effets , répondit douloureusement la Princesse , tristes effets , qui ne servent qu'à me rendre plus infortunée. Victoire , ô mon amie , pourquoi le Duc ne me hait-il pas autant que je l'aime ? Sa froideur , son indifférence eussent guéri la blessure de mon ame. S'il ne m'avoit point aimée , j'aurois sans doute cessé de nourrir en moi une folle & cruelle passion qui fait mon malheur depuis quelques années , & qui me rendra infortunée le reste de mes jours : ou bien si le fort fatal vouloit faire brûler son cœur du même feu dont le mien est consumé , pourquoi a-t-il amené sous mes yeux l'objet qui ne pouvoit qu'en augmenter l'ardeur dévorante ?

Cependant la jeune Princesse , dont la sagesse commençoit à lui dicter ses grandes leçons qu'elle

a depuis si généreusement pratiquées , résolut de cacher toute sa vie la foiblesse de son penchant ; elle souhaita même que son mariage avec le Dauphin , qui devoit se faire dans peu , s'accomplît plus promptement encore , croyant que l'idée qu'elle auroit de devoirs réels à remplir , la rendroit plus forte , & lui aideroit infailliblement à vaincre une passion qu'elle-même désapprouvoit si fort , & jugeoit déjà si condamnable.

Craignant que le Duc de Calabre ne la vît encore dans les jardins , & qu'il n'eût l'audace de lui parler , puisqu'il avoit eu celle de lui écrire , elle résolut de renoncer à la promenade tout le tems qu'elle ne seroit pas assuré de son éloignement. Elle passa la nuit dans la plus cruelle agitation. Un jeune cœur attaqué de tant d'affauts différens , pouvoit-il exister dans le calme ? Mais ce qui mit le comble à son trouble , on peut dire même à son effroi , ce fut la vue du Duc de Calabre. Ce Prince ne manqua pas de se rendre au dîner de Charlotte. Jamais on ne fut dans un état plus cruel que le fut la Princesse à l'instant où elle le revit. Elle regarde Victoire en soupirant , & s'étudie sans cesse à éviter les regards

du Duc. Victoire vit bien qu'il remarqua cette affectation : il la regardoit, il considéroit la Princesse, & paroïssoit agité de la plus violente passion.

Il parut constamment à tous ses repas, durant quatre ou cinq jours ; & une fois qu'elle en témoignoit son chagrin à Victoire, elle aperçut encore une lettre sur la table de son cabinet. D'abord elle la voulut déchirer sans la lire ; mais Victoire ayant remarqué que ce n'étoit pas la même écriture que celle qui avoit causé tant de troubles, elle l'ouvrit & lut avec la même surprise ces paroles.

« Pourquoi vous contraindre, Madame, laissez  
 » aller votre cœur à son penchant naturel ; songez que le Ciel ne fait rien au hasard. C'est  
 » avec dessein qu'il vous a donné une si tendre  
 » inclination pour le Duc de Calabre, & qu'il  
 » a mis dans son ame un amour si passionné pour  
 » vous ; suivez ses ordres. Le Duc, si vous le  
 » voulez, peut vous ravir au Dauphin ; un rang  
 » plus ou moins élevé ne fait pas le bonheur  
 » de la vie ; songez à ce que je vous dis, & si  
 » vous ne réglez pas avec le Duc, sur la plus

» belle Monarchie de l'univers ; peut-être aussi ne  
» compterez-vous pas pour peu de chose de don-  
» ner des loix au cœur le plus fidèle ».

La Princesse donna ses premiers mouvemens à l'étonnement , puis elle réfléchit à la témérité que l'on avoit eue d'oser lui écrire en ces termes. Mais ce qu'il y eut de plus sensible & de plus douloureux pour elle , ce fut d'être convaincue par cette lettre fatale qu'il existât quelque autre au monde que Victoire , qui connût les secrets sentimens de son cœur , & elle n'hésita pas un moment à croire que le Duc de Calabre lui-même n'eût cette connoissance cruelle. Cette pensée faillit à lui faire dévoiler à ses parens tout ce qui se passoit à leur insçu dans son ame , dans celle du Duc ; & sur-tout à faire connoître l'imprudente témérité du Prince. N'ayant jamais fait part de sa pensée qu'à la seule Victoire , elle fut sur le point de la soupçonner ; mais celle-ci cruellement offensée d'une telle accusation , n'eut guère de peine à se justifier. Il est impossible de rendre tout ce que dit & pensa la Princesse : les jours & les nuits se passaient à s'entretenir avec son aimable confidente ; elle n'alloit plus dans les

jardins ; elle se promenoit uniquement dans les bains du château , auxquels aboutissoit une longue & magnifique galerie , portée sur des colonnes de porphyre : c'étoit-là qu'en liberté elle épanchoit son ame dans le sein de son amie. Une nuit que les rayons de la lune éclairaient cette superbe galerie , la Princesse , après y avoir fait plusieurs tours , alla s'asseoir à l'une des extrémités sur des marches de jaspe , & continuant sa conversation : Je ne reviendrai jamais , disoit-elle , de la surprise où m'a jetté cette lettre singulière , & qui ne me permet pas de douter que le Duc de Calabre ne connoisse les sentimens que , malgré moi-même , je nourris pour lui. Si jamais quelque chose pouvoit m'offrir à sa vue , ou m'exposer à avoir un entretien avec lui , j'en mourrois de douleur & de confusion. Tandis que la Princesse parloit ainsi , elle vit sortir de derrière une de ces colonnes un homme qui vint précipitamment se jeter à ses pieds , & lui embrassa les genoux avec une telle violence que , quand elle l'auroit voulu , il ne lui auroit pas été possible de s'enfuir. Elle frémit de peur , & l'instant d'après , elle aperçoit un autre homme à vingt pas d'elle. Victoire n'est pas plus

raffurée que sa maîtresse ; mais ayant reconnu celui qui étoit prosterné aux pieds de la Princesse pour être le Duc de Calabre , elle se remit & le dit à la Princesse , qui le voyoit tout aussi bien qu'elle. Pourquoi vous effrayez-vous , lui dit le Duc ? c'est un Amant discret qui veut vous dire qu'il vous adore , & qui ne veut avoir d'autre loi que celle que vous lui imposerez ; cessez de craindre & de vous alarmer. Si je fais les bontés dont vous m'honorez , ne vous en faites aucun reproche : c'est ce lieu , Madame , qui m'a révélé le secret de mon bonheur. Vous ne descendiez plus dans les jardins , je me suis introduit dans cette galerie , & si le respect que je vous dois en est blessé , l'amour le plus violent , le plus indomptable amour fait mon excuse. Mon Écuyer , poursuivit-il , que vous voyez là-bas , & qu'une amitié sincère attache à mes intérêts , n'a pu connoître le bonheur dont votre ame me favorise malgré vous , sans le voir parfait ; il a pris la liberté de vous écrire sans m'en prévenir : je ne l'ai su qu'après coup. Enfin , Madame , si vous étiez convaincue de la violence de ma passion , si j'osois vous conjurer d'écouter des mouvemens qui ne

me font pas contraires, je trouverois bien les moyens de vous arracher au Dauphin, sans que votre gloire en fût bleffée. Croyez un fils de Roi qui vous parle, Madame; croyez-en son amour, ou plutôt croyez-en cette heureuse inclination que le Ciel a placée au fond de votre cœur.

A la peur qu'avoit eue la Princesse, avoit succédé l'embarras & une douce confusion de se trouver ainsi dans ce lieu à pareille heure avec un homme qui l'aimoit, & qu'elle ne haïffoit pas; ensuite elle avoit éprouvé un mortel dépit de ce qu'il osoit lui parler des sentimens qu'elle avoit pour lui. Sa sollicitude fut d'abord extrême; mais prenant tout-à-coup une résolution digne de sa vertu & de l'élevation de son ame, en considérant l'écueil dans lequel elle se trouvoit, & voulant éviter à l'avenir les approches de semblables abîmes, elle regarda le Prince avec une modestie tranquille: Seigneur, lui dit-elle, je ne chercherai point à vous cacher ce que mon indiscretion vous a appris, & ce que votre hardiesse vous a fait entendre; mais je suis singulièrement étonnée qu'un homme raisonnable puisse fonder quelque



espérance sur les paroles d'une personne de mon âge; regardez-les comme frivoles, & croyez que je vais désormais ne me plus occuper qu'à mériter les affections & la tendresse du Dauphin. Qu'il soit vrai ou faux que je vous aie inspiré quelque sentiment de bienveillance, je vous prie de ne m'en instruire jamais : je vous supplie encore de me quitter à ce moment même, de ne jamais penser à moi, & de ne plus vous offrir à mes yeux. En achevant ces mots elle se leva, & quoi que fit le Prince pour la retenir, elle passa dans l'un des appartemens des bains, & le laissa tellement surpris qu'une si jeune personne se fût rendue si maîtresse d'elle même, qu'elle eût témoigné tant de modération & de sagesse, qu'il ne savoit si ce qu'il venoit d'entendre, étoit l'effet d'un rêve ou bien une réalité.

L'Écuyer du Duc le surprit dans son étonnement, & comme il s'étoit flatté d'un succès tout différent, il ne fut pas moins étonné que le Prince, de voir ainsi leurs espérance trompées. Il fit cependant sentir au Duc qu'il trouvoit étonnant qu'il n'eût pas apporté plus de résistance à l'éloignement de la Princesse. Que veux-tu, lui

disoit le Duc ? je n'ai jamais rien entendu de si raisonnable que ce qu'elle m'a dit ; c'est en vain que je l'aime , ajouta-t-il , elle est entièrement dévouée à ses devoirs... & cependant elle m'aime , reprenoit-il. Mais hélas ! n'ai-je pas entendu , dans la longue conversation qu'elle a eue avec sa confidente , qu'elle combat incessamment ce malheureux penchant , & qu'avec la force & le courage que je lui ai connus ce soir , il est évident sans doute qu'elle l'aura bientôt surmonté. Après s'être encore pendant long-temps communiqués leur façon de penser , ils se retirèrent , & le Duc ne parut plus en effet aux yeux de la Princesse. Quelle nuit succéda à cette journée ! quel trouble ! quelle agitation ! De son côté la Princesse n'étoit pas plus tranquille ; elle répétoit sans cesse à Victoire , combien une rencontre si surprenante , si inattendue , portoit avec elle un exemple de la bizarrerie de sa destinée. Il m'en a beaucoup coûté , Victoire , disoit-elle , pour le quitter ; mais enfin je me suis éloignée en conservant tous mes avantages. Les efforts que j'ai faits ont été bien pénibles ; mais je conserve au fond de mon ame la douce satisfaction d'avoir

conservé mon innocence dans une occasion si périlleuse pour moi.

Enfin arriva le moment où la Princesse fut tirée de sa solitude. Les Ambassadeurs du Dauphin arrivèrent , & son mariage se conclut. Il se fit avec la magnificence d'une maison où elle a toujours régné , & où elle semble héréditaire. Il y eut des courses , des tournois & des combats de gladiateurs. Un inconnu couvert d'armes simples , mais dont la bonne mine & l'adresse le firent admirer , remporta tous les prix , & les reçut de la main de Madame la Dauphine. Ce qu'il y eut de rare , c'est que l'un de ces prix étoit une boîte portant d'un côté le portrait de la Princesse , & de l'autre celui du Dauphin. Elle présenta au vainqueur cette boîte ouverte , & il y vit ces deux objets si différens pour lui. Il la reçut en se courbant , comme par respect ; mais , s'avançant à l'oreille de la Princesse , pour n'être entendu que d'elle seule : je jure , lui dit-il , que l'un sera toujours l'objet de mon aversion , & que j'adorerai l'autre tant que je conserverai un souffle de vie ; & en disant ces mots , il brisa avec la pointe du javelot qu'il tenoit , le portrait du Dauphin ,

qui étoit d'émail ; & il eut la secrète joie de le laisser voir ainsi défiguré à l'auguste épouse du Dauphin.

Cet inconnu avoit un peu levé la visière de son casque, & se mettant aux genoux de la Princesse, elle l'avoit reconnu pour être le Duc de Calabre, & son visage s'étoit couvert du rouge de la pudeur, en songeant que le prix destiné au Duc portoit son image. Voyant un amant, & un amant qui avoit tant d'avantages sur son cœur, elle se sentit atteinte d'une douleur profonde, d'être obligée de lui donner elle-même une telle faveur. Son trouble fut si grand, qu'au moment où elle lui eut livré son portrait, elle tendit la main pour le reprendre. Puis elle sentit vivement l'injure que faisoit le Duc au Dauphin, en traitant son portrait avec tant de mépris.

Elle se mit enfin en route pour aller trouver son époux, qui la reçut avec la dignité du plus grand Prince du monde. Le Dauphin un peu jaloux de son naturel, la trouva trop belle, & ce fut avec une joie extrême qu'il découvrit son goût pour la solitude, & qu'elle ne lui parut avoir aucun empressement pour les plaisirs.

Quand le Roi Charles fut mort, le Dauphin se hâta d'aller recueillir ce précieux héritage. Il fit couronner la Reine avec pompe ; son esprit & sa beauté charmèrent ses sujets, & portèrent l'admiration dans l'ame de tous les Ministres étrangers qui devoient en cette rencontre leurs complimens au nouveau Roi. Elle ne servit pas peu aux ornemens de tant de magnificence qu'il fallut qu'il établit, & jamais personne ne fut plus propre que cette Princesse à soutenir avec majesté le rang qu'elle occupoit.

Pendant tout ce tems-là, le Duc de Calabre tenta tous les moyens possibles pour continuer à donner à Charlotte des marques de sa passion ; mais tous ses efforts n'eurent aucun succès, & la vertueuse Princesse y apporta une continuelle résistance. Les lettres qui tombèrent entre ses mains ne furent jamais ouvertes ; elle les donnoit à Victoire pour les garder jusqu'au tems où elle trouveroit une sûre occasion de les faire rendre au Duc, refusant de les brûler, de peur qu'il ne pût s'imaginer qu'elle les avoit lues. Le Roi fut très-occupé pendant quelque tems à calmer des mouvemens qui s'étoient élevés dans

quelques Provinces de son Royaume ; la Reine qui, pour cette raison en étoit toujours séparée, obtint dès-lors la permission d'aller établir son séjour à Loches. Elle embellit sa solitude de tous les agrémens que put imaginer son esprit fécond ; elle avoit l'air d'y vivre en paix avec elle-même ; & si le souvenir de l'aimable Duc de Calabre venoit quelquefois troubler son repos, elle le repouffoit avec une fermeté étonnante pour un cœur qui avoit pris de si fortes impressions.

Ce Prince se servant de la liberté que sembloit lui laisser la solitude de la Reine, essaya bien des fois de la voir & de lui parler ; il la vit en effet, mais il ne put parvenir à avoir un entretien avec elle. Elle le reconnut plusieurs fois déguisé dans des manières différentes ; & si ce fut souvent avec émotion, ce ne fut jamais sans colère. Elle se fit même amener l'Ecuyer du Duc, & lui parla d'un ton à vouloir être obéie, le priant de dire de sa part à son maître, de ne plus tenter des efforts qui pourroient être si préjudiciables à sa gloire. Elle lui fit rendre cachetées toutes les lettres que ce Prince lui avoit écrites, & il connut bien par cette démarche,

que la passion la plus vraie, la plus forte devoit exister désormais sans la plus foible espérance pour lui. Il vécut trois ou quatre ans toujours persécuté d'un amour si malheureux; & ne pouvant plus résister à sa violence, il partit *incognito*, & se rendit encore à Loches, résolu de mourir ou de parler à la Reine. Il y réussit; il la trouva dans une solitude charmante, peu éloignée du château, où la nature plutôt que l'art sembloit avoir épuisé le trésor de ses agrémens. Ce fut-là que le malheureux Prince se présenta aux regards de la Reine étonnée. Je ne viens point, lui dit-il, en tombant à ses genoux, je ne viens point ici, Madame, pour contrevenir aux ordres que vous m'avez donnés; je viens vous offrir le spectacle d'un infortuné qui n'ambitionne plus d'autre bien que celui de mourir à vos yeux. La Reine tâchant de maîtriser sa première surprise: vous me témoignez mal, Seigneur, lui répondit-elle, les sentimens que vous dites avoir pour moi, en m'exposant, comme vous le faites, à une aventure dont l'issue seroit terrible, si jamais elle venoit à la connoissance du Roi. — Madame, lui répartit le Prince, j'ai si bien pris mes pré-

cautions, que je n'ai rien à craindre que vos propres rigueurs ; le Roi ne peut savoir & ne saura jamais mes secrètes infortunes. — Ne parlons donc plus du Roi, repliqua la Reine, parlons de moi seule qui me trouve grièvement offensée de votre audace ; il me suffit de savoir, quoique tout le monde l'ignore, que vous êtes ici, que je vous vois & que vous me parlez. Ah ! Seigneur que ne m'épargnez-vous ? Pourquoi penser toujours que vous pouvez abuser d'une foiblesse née dans l'enfance, & qui a passé aussi promptement que l'enfance elle-même ? — Je le vois trop, s'écria le Prince, qu'elle a passé cette foiblesse qui devoit combler de bonheur vos jours & les miens. Il n'y a donc plus rien, Madame, au fond de votre cœur ; & puisque l'indifférence a pris la place de sentimens qui furent plus doux, vous consentez donc que je meure ? — Seigneur, lui dit-elle, ces discours outrés ne me conviennent point. Vous ne mourrez pas . . . & je ne souhaite pas votre mort, poursuivit-elle en rougissant. Vivez, mais loin de moi ; & vivez heureux, si vous le pouvez : pour moi, vous savez que je suis indispensablement attachée



à mes devoirs. Du reste, & je ne puis m'empêcher de vous l'avouer, la vie que je mène n'est pas une vie trop heureuse. Je vis ici éloignée de tous les plaisirs, d'une manière plus convenable à la femme d'un particulier qu'à celle d'un grand Roi. Après cela, je vous dirai pourtant que j'y vis contente, & que j'ai su accommoder mon humeur à la nécessité de plaire au Roi. Mais, Seigneur, ne vous étudiez pas à troubler un repos que je cherche à me procurer depuis si long-tems. Faites que je ne perde jamais les derniers sentimens que je puis avoir pour vous : ils seront ceux de l'estime la plus parfaite, si vous voulez bien ne me voir jamais. Le Prince la sollicita long-tems encore ; mais elle lui parla avec tant de sagesse, & avec une douceur si pleine cependant d'autorité, qu'elle obligea ce Prince à lui promettre de ne la plus revoir ; & comme emporté par son amour, & devenu plus hardi, puisque c'étoit la dernière fois qu'il devoit l'entretenir, il prit la liberté de lui demander, si un jour de certaines choses arrivoient, il ne lui seroit pas permis d'espérer. La Reine qui entendit ce qu'il vouloit dire, se récria avec surprise, &

d'une façon très-naturelle. Non, Seigneur, lui dit-elle, non, j'ai appris de l'admirable Blanche de Navarre que les Reines de France ne se remarquoient jamais. Que vous dirois-je encore ? Le Prince fit voir plus d'amour que je ne vous le faurois dire, & la Reine demeura inébranlable dans ses sages desseins. Il lui dit les choses du monde les plus touchantes, & ayant surpris la main de la Reine, il l'arrosa d'un torrent de larmes. Elle parut toujours ferme dans ses principes ; mais l'ayant enfin quitté, qu'elle paya chèrement sa barbare constance ! Elle gémit à son tour, & ce malheureux Prince fit verser bien des larmes aux plus beaux yeux de la terre.

Elle a vécu depuis dans une égale solitude, soit à Amboise, soit à Loches, & rarement à la Cour. Elle s'étoit fait les occupations les plus agréables, soit en lisant les livres les plus instructifs de son tems, soit en réfléchissant sur la fatalité des choses les plus brillantes de la vie. Lorsqu'elle s'y attendoit le moins, elle apprit dans une lettre que le Roi lui écrivoit la mort de l'infortuné Duc de Calabre. Ce coup l'abattit ; son cœur sensible ne prit nul avis de sa raison, & sa douleur fut excessive.

excessive. Mais enfin sa vertu reprit assez de force pour lui faire cacher sa douleur aux yeux de toute la terre. A sa dernière entrevue avec le Duc, elle fut si touchée, que s'imaginant que les entretiens fréquens qu'elle avoit de ce Prince avec sa chère Victoire, contribuoient à nourrir des sentimens qu'elle vouloit surmonter, elle défendit à sa confidente de lui en parler & de lui prononcer jamais son nom. En effet, elle eut un si grand pouvoir sur elle-même, que depuis ce moment elle ne parla plus de ce Prince; tellement qu'à la nouvelle de sa mort, Victoire fut tout étonnée de lui retrouver encore des sentimens si tendres. Ce fut alors qu'elle lui ordonna de lui en parler constamment: il est mort, disoit-elle! il est mort! je puis errer autour de son tombeau sans offenser le Roi ni moi-même. Je le vois toutes les nuits, ajoutoit-elle; il semble qu'il vienne me demander raison de mon ingratitude, & me reprocher toute la tendresse que j'ai eue pour lui, puisqu'il n'en a pas ressenti les effets. Pardonne, cher Prince, reprenoit-elle, en répandant des pleurs, pardonne, j'en ai été assez punie; les rigueurs dont je t'affligeois

ont assez servi mon tourment. Hélas ! Madame, interrompoit Victoire, vous affligerez-vous toujours ? Si les morts savoient ce qui se passe chez les vivans, que le Duc de Calabre seroit satisfait de toutes les larmes que vous donnez à son trépas ! Est-il possible que votre vertu ait toujours rendu sa vie malheureuse, & qu'une affliction si parfaite rende sa mort si glorieuse ! Hélas ! dit la Reine, n'appellez point vertu ce qui étoit l'effet de la nécessité. Je rejettois sa passion, & je demeurais fidèle au Roi. Une femme honnête, dit-on, fuit ses devoirs sans aucune contrainte ; cependant, qu'il m'en a coûté pour les remplir ces tristes devoirs ! Hélas, si j'étois un jour maîtresse du fort de mes enfans, quelle satisfaction pour moi d'unir ma famille à celle de ce Prince infortuné, & de rendre nos enfans plus heureux que nous ne l'avons été !

La douteur de la Reine fut telle, que toute la Cour ne tarda pas à s'en appercevoir. Et comme il est rare qu'il ne se trouve dans les Cours quelques-uns de ces courtisans officieux qui, ne rougissant plus de rien, établissent l'espoir de se maintenir sur les plus affreuses délations, il ne

s'écoula pas un long tems fans que le Roi fût instruit du motif de la tristesse & de la maladie de langueur dans laquelle tomba la Reine. Un jour qu'en secret elle adreffoit fes plaintes & fes vœux au Ciel, son époux l'écoutoit fans qu'elle en eût aucun soupçon : ô Dieu, s'écrioit-elle, puisqu'il t'a plu de m'enlever le feul bien qui m'attachât à la vie, que tardes-tu de rompre le fil odieux qui foutient encore ma frêle existence? Que tardes-tu de m'unir à lui par la mort? Elle fera désormais l'objet de tous mes defirs. Et toi, cher Prince, hélas! toi, que la nature pourvut abondamment des plus rares qualités, toi qu'elle créa pour me plaire, & que le fort amena en ces tristes contrées pour le malheur de mes jours, oui tu vivras à jamais dans mon esprit & dans mon cœur. Toute mon ame se porte encore vers ton ombre chérie, & je n'ai d'autre fouhait à former que celui-ci : puissent mes cendres être à jamais réunies aux tiennes!

A ces mots la porte s'ouvrit & le Roi parut. Il avoit tout entendu; il étoit prêt à se livrer aux transports de la plus furieuse jalousie; mais les

pleurs de la Reine , son état défaillant triomphèrent de son courroux , & à lui-même il ne reste plus de forces que pour la plaindre. La santé de la Princesse ne put tenir long-tems contre le coup redoutable qu'elle avoit essuyé. Elle tomba dangereusement malade ; & à l'article de la mort , elle fit à son époux l'aveu des sentimens qu'elle avoit éprouvés pour le Duc de Calabre. Je m'en repentirois sans doute , si j'avois pu les dompter , lui dit-elle ; mais ce n'étoit point en mon pouvoir. Seigneur , poursuivit-elle , depuis l'instant fatal où , pour la première fois , j'ai vu le Duc de Calabre , j'ai été plus à plaindre qu'à blâmer. Je n'ai point forfait à la foi que l'on m'a forcée de vous jurer aux pieds des autels. Je meurs infortunée, mais non pas criminelle. En achevant ces mots , ses yeux se fermèrent pour jamais.





## E U D O X I E.

*Conte Gaulois.*

AVANT l'établissement de la Monarchie Française, les Gaulois passèrent en Asie, ravagèrent l'Ionie & pillèrent plusieurs villes. Celle de Milet, par les soins & par la vigilance de ses habitans, s'étoit long-tems garantie de leur fureur; mais un jour qu'on y célébroit la fête de Cérés, le peuple étant assemblé dans un temple peu éloigné de la ville, les Gaulois en furent avertis, les surprirent & tombèrent sur eux à main armée. Ils en tuèrent plusieurs, & firent prisonnières nombre de filles & de femmes. Les unes furent rachetées sur l'heure par les pères & les maris; les autres restèrent dans l'esclavage. Parmi celles-ci étoit une jeune Dame, d'une beauté frappante. Elle resta au pouvoir d'un Capitaine Gaulois, homme recommandable par ses vertus, & qui se nommoit Cavara. La prisonnière lui fit entendre qu'elle étoit femme

C iij

d'un guerrier de distinction nommé Xanthe , dont elle avoit un fils âgé feulement de deux ans ; qu'elle se nommoit Eudoxie , & que puisque dans cette fâcheuse rencontre elle n'avoit aucune nouvelle de son époux dont elle étoit tendrement aimée , elle devoit conclure qu'il avoit été tué dans le massacre.

Le Capitaine étant arrivé chez lui dans la Gaule Celtique , épris de la beauté d'Eudoxie , dont on parloit dans presque toute l'Asie , résolut de l'épouser s'il pouvoit venir à bout de s'affurer de la mort de Xanthe. En attendant , il promit de vivre auprès d'Eudoxie avec toute la retenue , la modestie & le respect dus à son sexe , à ses charmes & à sa naissance. Il ne cherchoit qu'à se rendre digne de l'estime de son esclave , & à adoucir les chagrins que pouvoit lui causer l'esclavage.

Xanthe avoit été dangereusement blessé , il étoit même resté dans la foule des morts. Ses amis l'en ayant retiré pour lui rendre les derniers devoirs , s'apperçurent qu'il donnoit encore quelques signes de vie ; ils en prirent soin , & en peu de jours il se trouva hors de danger. A peine



il avoit recouvré ses esprits, qu'il s'informa de sa chère Eudoxie. On ne put long-tems lui celer sa destinée ; il fallut lui avouer que les Gaulois l'avoient faite prisonnière. On peut juger de la douleur que lui causa cette nouvelle. Il fit des efforts extraordinaires, & s'occupa à ramasser une somme assez considérable pour former sa rançon, & l'aller chercher dans les Gaules. Il vendit ses biens, épuisa la bourse de ses amis & se mit en route. En passant par l'Italie où il étoit connu, il apprit des nouvelles de l'objet qu'il cherchoit ; il fut que Cavara avoit emmené chez lui une femme jeune & belle ; & par le portrait qu'on lui en fit, il ne douta plus que ce ne fût la sienne ; à Marseille il en fut pour ainsi dire convaincu, & là il prit un guide qui le conduisit dans la Gaule Celtique, à la maison de Cavara.

A peine entré chez ce Capitaine, il aperçut Eudoxie sortant d'un jardin, & accompagnée de quelques femmes. Elle ne l'eut pas plutôt reconnu, qu'elle s'élança à son col, & lui prodigua toutes les marques de sa joie & de sa tendresse. Elle fait avertir son hôte de l'arrivée de Xanthe,

qui l'alla recevoir avec la plus grande courtoisie. Après les premiers complimens, Xanthe le mit sur le chapitre de la rançon de sa femme. Cavara lui demanda quel argent il apportoit. Il répondit que par le crédit de ses amis, il avoit réuni mille séquins d'or. Il faut, lui dit Cavara, diviser cette somme en quatre parties égales. La première fera pour vous ; la seconde appartiendra à votre femme ; la troisième à votre enfant ; la quatrième suffira pour la rançon d'Eudoxie. Cette générosité sans doute étonna Xanthe, qui crut ne pas trouver d'assez fortes expressions pour remercier Cavara. Celui-ci rassembla ses amis pour donner un magnifique souper à son nouvel hôte qu'il reçut de son mieux, bien qu'il ressentît une extrême douleur de perdre la belle Eudoxie qu'il aimoit avec une ardeur incroyable ; mais en même tems sa probité étoit telle, que la vertu chez lui triomphoit toujours des plus vives passions.

La nuit étant arrivée, toute la compagnie se dispersa. Xanthe & Eudoxie se retirèrent dans un appartement qu'on leur avoit préparé, & là se trouvant en liberté, Eudoxie témoigna à son époux combien elle étoit surprise qu'en si peu de

tems il eût pu ramasser une somme aussi considérable. Mais Xanthe, pour lui faire connoître que son amour étoit capable de plus grands efforts encore, & que ne croyant pas être quitte, pour un aussi grand marché de la rançon d'une épouse aussi belle, aussi aimable, il n'avoit accusé que la moitié de la somme dont il s'étoit muni. Qui croiroit jamais que ces témoignages d'un amour extrême n'imprimât au cœur d'Eudoxie les sentimens de la plus vive reconnoissance ? Eh bien ! cette Eudoxie, oubliant tout ce qu'elle devoit à la tendresse, aux peines & aux fatigues incroyables de Xanthe, préoccupée d'une passion que les soins & les complaisances de Cavara avoient fait naître, & de l'espérance qu'elle avoit conçue d'être sa femme, sitôt qu'elle seroit assurée de la mort de son époux, chercha tous les moyens de s'en défaire, pour se donner toute entière à ce nouveau vainqueur. Dès qu'elle fut levée, elle l'alla trouver, lui découvrit le secret de son mari, l'argent qu'il avoit caché, & tâcha de lui persuader qu'il devoit se tenir offensé du peu de confiance d'un homme qui lui avoit tant d'obligation, ajoutant que s'il vouloit répondre

à l'amitié qu'elle avoit pour lui , & que lui avoient inspirée tous les biens qu'elle en avoit reçus , il se feroit de tout l'argent qu'avoit son mari , après lui avoir donné la mort ; qu'elle contribueroit volontiers à sa perte , & à n'entendre jamais parler du fils qu'elle avoit de lui , pour passer tout le reste de sa vie dans les bras d'un homme qui l'avoit subjuguée par tant de brillantes qualités.

Cette perfidie donna une telle horreur au généreux Cavara , qu'il eut de la peine à diffimuler toute son indignation ; mais faisant un effort sur lui-même , il répondit qu'il prenoit sur lui le soin d'accomplir un si grand projet ; & qu'il l'exécuteroit dans le tems & au lieu qui lui paroïtroient les plus convenables.

Le lendemain , Xanthe pressa son retour , & Cavara y consentit ; il lui dit même qu'il vouloit le conduire jusqu'au port , & être témoin de son embarquement. Ils partirent ensemble : le jour qui devoit être celui de leur séparation , Cavara proposa de faire un sacrifice , pour inviter les dieux à veiller pendant le voyage , sur les jours des deux époux , & pour resserrer entre

eux , par la foi du serment, les liens d'une éternelle amitié. On fit aussi-tôt élever un autel, & préparer pour le sacrifice, une jeune brebis. Cavara pria Eudoxie de la tenir elle-même, pendant que l'un de ses gens lui porteroit le coup fatal. Mais celui qui étoit chargé de l'exécution, tirant son coutelas, déchargea le coup sur Eudoxie, & lui sépara la tête des épaules. Xanthe près de qui tombe cette malheureuse victime, s'attend au même traitement, ne doutant pas que l'excès d'une telle barbarie ne dût s'étendre jusqu'à lui. Mais Cavara lui raconta tous les détails de la trahison d'Eudoxie, & lui dit qu'il avoit jugé plus convenable d'en faire faire justice, que de la remettre en ses mains; puisqu'étant son époux, il n'auroit pu accomplir un tel sacrifice, sans s'exposer à la poursuite des loix, & que s'il n'eût prévenu les funestes intentions de cette épouse abominable, il l'eût laissé à la merci de toutes ses fureurs. Il ajouta à ces raisons, celles encore qu'il jugea propres à le consoler de la perte d'une telle compagne; il lui rendit l'argent qu'il avoit reçu pour sa rançon, lui offrit tout ce qui étoit en son pou-

44 NOUVELLES FRANÇAISES.  
voir ; & après avoir fait rendre à la coupable  
& infortunée Eudoxie , les devoirs de la fépul-  
ture , il vit embarquer Xanthe pour retourner  
à Milet , & reprit le chemin de son pays.



# NOUVELLES

*FRANÇAISES.*

TOME II, N<sup>o</sup>. VIII.





M A R I E  
*D E*  
B O U R G O G N E ,  
NOUVELLE FRANÇAISE.



*A P A R I S,*  
Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, Cloître  
S. Jacques de la Boucherie.

---

M. DCC. LXXIX.



Q

—

•



la France  
A iij





M A R I E  
*D E*  
B O U R G O G N E .

---

**A**U tems où nous avons choisi le sujet de cette anecdote , presque tous les États de l'Europe étoient , ou en proie aux fureurs des guerres intestines , ou victimes des querelles des Souverains. Louis XI gouvernoit sa famille & la France

A iij

avec un sceptre de fer. Le barbare Astolphe, Duc de Gueldres, traînoit dans les prisons de la Flandres les fers dont l'avoit chargé la haine de ses sujets, séduits par les subtilités des Ducs de Bourgogne, avides de ses possessions ; & les Princes de Lorraine luttoient depuis trop long-tems contre les armes de la France, pour ne pas succomber bientôt sous des efforts aussi puissans.

Tandis que ces Princes s'occupaient à envahir des Royaumes, ou à défendre les leurs, les Princesses de leurs maisons, livrées aux charmes de la galanterie, ne s'occupaient guere que d'affaires de cœur. Elles vivoient dans une sorte de familiarité avec les femmes de leur suite, auxquelles elles faisoient part de leurs sentimens les plus secrets, & dont elles daignoient souvent elles-mêmes devenir les confidentes.

Le Duc de Berri passoit la plus grande partie de sa vie à la Cour de France ; mais il s'en éloignoit quelquefois, pour aller rendre hommage aux charmes de la Princesse de Bourgogne, dont il étoit passionnément épris. Celle-ci ( Marie de Bourgogne ) étoit issue du premier mariage de Charles le Guerrier, qui avoit épousé en secondes



noces une Princesse de l'auguste Maison de Savoie. Marie & la Duchesse sa belle-mère vivoient ensemble dans la plus étroite amitié. Le Duc n'attendoit que la fin des guerres de la Lorraine pour unir sa fille au Duc de Berri ; & ces deux amans étoient entraînés l'un vers l'autre par des penchans égaux : ils s'aimoient de l'amour le plus tendre & le plus passionné.

Le Duc de Berri réunissoit tous les agrémens de l'esprit & du cœur , & les qualités de sa personne ne le cédoient en rien à l'éclat de sa naissance. Avec de tels avantages il ne manqua pas de faire des conquêtes. Indépendamment de la Princesse de Bourgogne , il avoit inspiré le plus violent amour à deux femmes ( Adelaïde d'Epéron & François de Beauville ) l'une & l'autre étoient attachées à la Cour de France. Bien qu'elles fussent instruites des engagemens du Duc avec la Princesse de Bourgogne , & qu'elles fussent combien peu il leur restoit d'espérance de pouvoir traverser jamais une union de cette importance , elles ne laissoient pas de combattre vainement leur inclination. Quand le Duc partit de France pour aller faire sa cour à Marie , l'une

d'elles ( Adelaïde ) partit aussi , le suivit déguisée en homme , & fut présentée à la Cour de Bourgogne sous le nom de Forli.

La figure de Forli , ses graces , son esprit , son intéressante timidité , tout lui mérita bientôt l'attachement de ceux qui le connurent. Les Princesses , elles-mêmes , ne pouvoient se passer de Forli ; & les courtisans , en le comblant de civilités , croyoient avoir trouvé un nouveau moyen de plaire à leurs maîtres.

L'un d'eux cependant , celui qu'on aimoit le moins & qu'on ménageoit le plus , parce qu'il s'étoit fait donner le commandement de l'armée , prêt à se mettre en campagne , soupçonna le sexe de Forli & en devint éperdument amoureux. Forli fut instruit de ce nouveau malheur & en frémit : ce fut le Comte de la Riviere , frère de la Reine d'Angleterre , qui jouissoit de la réputation de l'un des plus aimables & des plus honnêtes hommes de la Cour de Bourgogne qui l'en avertit. Un jour qu'il rencontra Forli dans l'un des jardins du palais de Loches , il l'aborda & lui dit : il n'y a pas plus de deux heures que je me promenois dans ce petit bois , & j'allois

entrer dans un cabinet de verdure quand j'ai vu le Marquis de Ruere y porter ses pas par une autre allée. Je me détournois pour ne point rencontrer cet homme, dont l'esprit & les manières me déplaisent, lorsque j'ai jetté les yeux sur la personne qui l'accompagnoit. De quel étonnement n'ai-je pas été frappé en reconnoissant la fille qui vous sert ! J'ai d'abord formé des soupçons sur cette promenade secrète ; j'avoue que la curiosité m'a porté à écouter leur entretien, & j'ai enterdu cette infidèle confidente lui dire : on ne vous résiste point, Seigneur ; il n'est aucun secret qu'on puisse vous scéler. Ces paroles m'ont fait trembler pour vous, Madame ; je prenois la résolution d'aller interrompre ce tête à tête, & d'amener cette fille à vos yeux avant qu'elle eût rien déclaré, lorsque le Marquis de Ruere m'en a empêché, en lui parlant de cette sorte : j'avoue que je ne puis assez m'étonner de n'avoir pas reconnu sans votre secours que Forli est une fille. Sa beauté ravissante devoit m'ouvrir les yeux, & je suis également surpris que toute la Cour se refuse à une vérité qui me paroît maintenant si frappante. Mais, êtes-vous sûre, poursuivit-il,

que le Duc ne fache rien de son sexe? — Non, Seigneur, il n'en fait rien; & les Princesses l'ignorent aussi. — Mais dites-moi toute l'aventure d'Adélaïde : par quel hazard est-elle à la Cour de Bourgogne? — Tout ce que j'ai pu savoir, c'est que ma maîtresse, après la mort d'une personne qu'elle aimoit, n'écoula plus que son désespoir; elle voulut quitter la Reine. Nous partîmes; nous suivîmes la route de Bourgogne, où elle prit d'abord une maison peu éloignée d'ici. Après y avoir passé quelque tems, elle disparut avec ma sœur qu'elle aime beaucoup, & elles furent environ six semaines ou deux mois, je ne fais où; ensuite elle se fit faire des habits d'homme, & elle nous en fit faire aussi à ma sœur & à moi. Depuis, nous sommes toujours demeurées auprès des Princesses, moi sans être plus instruite de la destinée de ma maîtresse. Vous m'en dites assez pour assurer votre fortune; j'en prendrai soin; foyez-moi fidèle; avertissez-moi de tout ce que vous saurez; Adélaïde m'inspire déjà le plus grand intérêt. Eh! qu'il est différent, s'écria-t-il, de celui qu'elle m'inspiroit auparavant. Comment se peut-il qu'en deux jours tant d'a-

mour ait succédé à tant de haine ! Ai-je pu haïr, s'écrioit-il encore, ai-je pu haïr cet objet adorable ? Hélas ! je voulois perdre cet innocent objet de ma tendresse, quelle fureur barbare m'animoit donc alors ! Ah ! je ne suis pas moins misérable, ni moins agité en aimant. Un amour furieux me domine ; il faut, à quelque prix que ce soit, que je la possède cette divine Adelaïde. Je suis toujours dans le dessein de maintenir le Duc dans le desir qu'il a de l'emmener avec lui, de s'en jamais séparer. -- C'est tout ce que craint ma maîtresse, a répliqué la suivante : elle craint de suivre le Duc, & dans son déplaisir, j'ai cru lui entendre dire qu'il n'est point de parti qu'elle ne préfère à celui-là. -- Il ne dépendra pas d'elle, reprit le Comte de Ruere ; il faut qu'elle suive le Duc. -- Mais à quoi cela vous servira-t-il ? Le Comte, après avoir rêvé quelque tems : -- Tu as raison, & je puis l'enlever ici auprès des Princesses, encore plus aisément que dans l'embarras & la marche des armées.

J'ai cru en avoir assez, dit le Comte de la Riviere ; je me suis éloigné, frappé d'épouvante &

de la trahison de cette femme, & de l'horrible dessein de la Ruere. D'abord je voulois leur aller percer le sein à l'un & à l'autre ; mais un mouvement plus modéré & plus prudent m'a retenu. Je suis venu vous chercher pour vous avertir du malheur qu'on vous prépare , & que nous tâcherons de détourner. Faites-moi part , avant tout, du plan que vous tracerez , je suis prêt à l'exécuter quel qu'il puisse être ; & je fais que le Duc de Berri vous servira avec autant de zèle que moi-même. Tandis que le Comte de la Riviere parloit, le Duc de Berri se sentit atteint de la plus grande douleur par le péril où Adelaïde alloit être exposée , & par les chagrins qu'elle alloit éprouver de cette dernière aventure : mais Adelaïde se trouva frappée d'une crainte bien plus étonnante par tout ce que lui occasionneroit l'amour affreux de Ruere , & par les résolutions qu'il avoit prises. Ne pouvant résister à la tristesse dont elle étoit accablée , son visage se couvrit de larmes , & son corps succomba sous le poids de cet abattement. Puis s'appuyant sur le Comte de la Riviere , & frappant de la main sur l'épaule du Duc de Berri : voilà , dit-elle , où me conduit

mon égarement funeste. Ciel ! vous connoissez pourtant mon innocence. Le Duc de Berri presqu'autant accablé par le chagrin , vouloit la consoler , & s'y prenoit mal. Le Comte de la Riviere , éclairé de toute sa raison : Madame , dit-il , il faut prendre un parti , & le prendre promptement. Le Duc part dans trois jours , vous n'avez pas à hésiter , il faut vous résoudre à vous abandonner à la conduite du Prince & à la mienne ; car je n'ose seul m'offrir , & nous vous ramenerons en France ; ou si vous voulez un moyen plus aisé & plus prompt , il en feroit un , continua-t-il , en baissant la voix , il en feroit un qui feroit votre sûreté , & qui me rendroit le plus glorieux de tous les hommes. Le Prince qui pressentit l'intention du Comte de la Riviere , l'appuya de tout ce qu'il put imaginer qui pourroit toucher Adelaïde ; mais celle-ci les regardant avec langueur : eh que me proposez-vous l'un & l'autre ? Je voudrois pouvoir être au Comte de la Riviere , je voudrois lui donner tout mon cœur ; je ne suis plus digne de lui ; il a pour moi des sentimens trop parfaits ; mais j'y réponds en quelque manière , en refusant l'hon-

neur qu'il m'offre. Non, dit-elle, Seigneur, en s'adressant à lui, je ne l'accepte point ; je n'irai pas augmenter le malheur d'une maison déjà trop infortunée : il vous faut des alliances qui rétablissent ce que la perte du Connétable vous fait perdre. N'y songeons plus : il faut me résoudre à me découvrir, en avouant mon déguisement à toute cette Cour. On le regardera comme une folie ; mais qu'y faire ? Cet expédient, tout affreux qu'il me paroisse, m'est encore plus facile que celui de m'en retourner dans mon pays avec vous ; & si mes extravagances, dit-elle, en regardant le Duc de Berri, ne me font pas perdre l'amitié de la Princesse, je ne l'employerai qu'en votre faveur ; je ne souhaite de la conserver que pour vous.

Adelaïde raisonna encore quelque tems avec les deux Princes ; & s'étant absolument résolue, comme il étoit déjà tard, elle se retira dans son appartement où elle passa la plus cruelle des nuits, & où elle se confirma dans la résolution qu'elle avoit prise. Elle ne témoigne rien de ses sentimens à la perfide qui l'avoit trahie ; & dès qu'il fut jour, elle se leva. A peine soupçonna-



t-elle qu'on fût éveillé dans le château, qu'elle se rendit à la demeure des filles de la Duchesse, & à la chambre de Lalain & de Charni, qui logeoient ensemble. Leurs femmes firent quelques difficultés de les éveiller, & de laisser entrer Forli; mais s'étant appuyé d'un ordre de la Duchesse dont il se disoit le porteur, on lui ouvrit les portes. Il étonna ces deux belles de le voir si matin; il s'assit entre les deux lits: je vais vous causer une grande surprise, leur dit-il de l'air de la plus profonde mélancolie; & je ne sais comment vous allez recevoir l'aveu que je vais vous faire. Apprenez que je suis, non pas Forli, mais la plus infortunée de toutes les femmes. A ces mots elle rougit, & leur fit voir un sein dont la beauté peut-être n'avoit point de pareille au monde. Charni & Lalain s'écrièrent à la fois, & en même tems l'une & l'autre se jettèrent à son col avec une égale impétuosité, mais plus de retenue, & peut-être plus de tendresse du côté de Lalain que de celui de Charni. Elles lui firent cent questions, & lui demandèrent mille fois comment il se pouvoit faire qu'elle ne fût plus garçon. Adelaïde les satisfit en peu de mots, &

dit-tout ce qu'elle pouvoit leur dire de sa fortune. Ensuite elle les pria de l'habiller , & de la mettre comme elle devoit être. Lalain lui donna un habit & une coëffure ; & ce ne fut pas fans le plus grand étonnement que chacune de ces deux filles remarquoit & voyoit naître , pour ainsi dire , de nouvelles beautés , à mesure qu'elles lui mettoient des ornemens différens. Quand elle fut prête , Charni descendit chez la Duchesse , pour les faire avertir quand elle seroit éveillée , & quand la Princesse , selon sa coutume , se seroit rendue auprès d'elle. Elles n'attendirent pas long-tems , & Lalain prenant Adelaïde sous le bras , la conduisit à cet appartement. Adelaïde se cacha le visage jusqu'à la porte de la chambre de la Duchesse ; là elle se découvrit & entra avec Lalain. La Princesse étoit assise sur le lit de la Duchesse , & dès qu'elles jettèrent les yeux sur Adélaïde , elles se mirent à rire toutes les deux ; elles crurent que Forli s'étoit ainsi déguisé pour les amuser ; mais elles virent si peu d'enjouement dans les yeux de Lalain & tant de sérieux dans ceux de Forli , qu'elles ne savoient que penser , quand cette jeune per-  
sonne

sonne se jeta tout-à-coup sur ses genoux, & pressant les mains des deux Princesses, elles les baisoit tour-à-tour & les baignoit de larmes. Au même instant Charni & Lalain firent retirer tous les témoins & se retirèrent elles-mêmes. Rien au monde ne peut être comparé à l'étonnement des Princesses pour les libertés de Forli ; elles n'avoient pas même la force de retirer leurs mains d'entre celles de Forli ; & elles se regardoient l'une & l'autre avec une espèce de stupidité, lorsque Forli levant la tête, leur laissa voir un visage tout baigné de larmes. Je ne suis plus Forli, s'écria-t-elle, cet heureux Forli dont le service vous a été si fidèle ; je suis une infortunée, vil rebut de la fortune, que les cieus en courroux ne voient plus qu'avec rigueur. Là ses sanglots étouffèrent sa voix. Eh ! comment, dit la Duchesse en se levant à demi, eh ! comment, vous n'êtes plus Forli ? Eh ! qui pouvez-vous donc être ? Vous êtes fille, bon Dieu ! & d'où sortez-vous ? & qui vous a obligée à vous déguiser ainsi ? Je vous dirai la vérité, Madame, je vous la dirai, reprit Forli en pouffant de pénibles sanglots : je suis cette infortunée Adélaïde, dont

*Tome II.*

B



vous avez tant oui parler , élevée auprès de la plus grande & de la plus vertueuse Reine du monde , dont j'avois mérité l'affection , & qui dans mes disgraces , ai eu le bonheur de passer quelques momens de ma vie , auprès des plus grandes & des plus belles Princesses de la terre. Là elle se tut encore , & parut si affligée , que la Princesse sur la main de laquelle elle étoit encore prosternée , se penchoit sur elle & s'attendrissoit de sa douleur : achevez de parler , ma chère , lui dit-elle , contez-nous vos douleurs , & espérez tout encore de notre amitié.

Adélaïde se remit un peu à cette assurance ; & elle leur fit un fidèle récit de sa vie , de ses amours avec le Duc de Berri , du changement qu'elle remarqua en lui , après son voyage de Bourgogne , de la confiance qu'elle en fit à François de Beauville , de l'aveu que le Prince lui fit à elle-même , & du désespoir qu'elle en sentit. Elle leur parla de l'attachement que le Comte de la Rivière avoit eu toute sa vie pour elle , & comme aux adieux qu'il lui fit lors de la disgrâce du Connétable , il lui apprit la passion du Duc de Berri pour la Princesse de Bour-

gogne. Elle n'oublia pas de peindre la douleur mortelle dont elle avoit été accablée à cette nouvelle fatale, qui lui fit succomber à l'étrange résolution qu'elle avoit prise avec tant de fermeté & de bonne foi tout ensemble. Adélaïde mit tant de naïveté dans cet aveu, que les Princesses ne purent que l'admirer, la plaindre & l'aimer plus mille fois comme Adélaïde, qu'elles ne l'avoient aimée comme Forli. Elles l'embrassèrent l'une & l'autre avec beaucoup de tendresse; & après toutes les questions que suppose une circonstance de cette nature, Adélaïde leur demanda la permission d'achever ce qu'il lui restoit encore à dire. Elle leur conta l'embarras où l'avoit mise la faveur du Duc & la peur qu'elle avoit eue qu'on ne la menât à la guerre. Elle leur dit cela d'une manière si agréable, malgré sa douleur, que les Princesses ne purent s'empêcher d'en rire.

Elle vint ensuite à la passion qu'avoit conçue d'elle la Riviere, à la manière dont il avoit séduit une de ses femmes & à tout ce que le Comte de la Ruere lui avoit appris dans le jardin. Puis continuant ses sanglots : voici le

B ij

comble de mes malheurs, grandes Princeffes, pourfuivit-t-elle : ce monstre m'aime ; il a conclu ma honte par fes lâches deffeins ; il me force à quitter mon déguifement, à paroître femme aux yeux du Duc. Ce n'est pas que je craigne rien de fa puiffance , quand il faudra que je fuis un femme malheureufe : fa vertu me raffure ; mais que dira de moi toute la Cour ? & de quelle manière ne va-t-on pas me traiter ? il faut lui fermer la bouche à cette Cour , & que ma dernière action juftifie les autres , qu'elle efface ce que mon déguifement peut avoir de moins féant pour les ames fcrupuleufes. Je vous fupplie , Princeffes , de me permettre d'aller enfévelir, dans un couvent , ma honte & mes mifères , & de fouffrir que j'y paffe le refte de ma vie fous votre puiffante protection. La douleur ne permet pas à Adélaïde de parler davantage.

Non , dirent à la fois les Princeffes , non , vous n'irez point dans un cloître , nous ne nous féparerons point , dit la Princeffe de Bourgogne ; qui bien loin d'éprouver contre elle ou contre le Duc de Berri le moindre mouvement de jalousie , fe fentoit pénétrée de reconnoiffance &

de sensibilité pour Adélaïde. Elles concertèrent ensemble ce qu'elles diroient au Duc, & convinrent, pour colorer le déguisement d'Adélaïde, qu'il falloit lui avouer qu'elle avoit perdu en France un amant qu'elle chériffoit ; que n'écoulant qu'un aveugle désespoir, elle s'étoit ainsi travestie, dans l'intention d'aller se cacher au bout du monde ; & que le hasard l'ayant conduite en Bourgogne, elle s'y étoit arrêtée comme tout le monde l'avoit fû ; qu'à mesure que sa raison lui étoit revenue, une honnête pudeur lui avoit empêché de se découvrir, & qu'elle ne s'y seroit point du tout résolue sans les pernicious desseins du Comte de Ruere, qu'elle avoit découverts le jour d'auparavant, ne doutant point du tout que le Duc ne fût touché de sa fortune, & qu'il n'excusât aisément ce qu'une passion désespérée faisoit faire dans une si grande jeunesse. Le pis que je puisse trouver à tout ceci, poursuivit la Duchesse en riant, c'est que le Duc ne vienne à vous aimer plus que de raison, quand au lieu d'une espèce de Favori que vous étiez, il vous trouvera une fort belle fille. Eh ! Madame ! s'écria Adélaïde,

comme on ne fait ce qui peut arriver ; ne m'allez pas haïr ! quoique possesseur de la plus belle personne de la terre , il se pourroit bien que le Duc s'occupât un moment d'une infortunée qui ne redouteroit rien tant au monde qu'un tel malheur ; & je sens que cela me paroîtroit plus terrible que les injustes desseins du Comte de Ruere ; car du moins je le hais de toute ma haine. Ne craignez rien de l'affection du Duc , repliqua la Duchesse ; quand il en auroit pour vous , il n'est jamais injuste ni violent ; il est toujours galant & respectueux ; & quoi qu'il arrive , les sentimens qu'il aura pour vous , ne nous brouilleront point vous & moi , je vous le promets , dit-elle , en l'embrassant. Quelques momens après , la Duchesse fit prier le Duc de passer seul dans son appartement. Il étoit déjà tard , il lui fit la guerre de la trouver à cette heure-là au lit ; & comme Adélaïde étoit encore à genoux , il crut que c'étoit quelque une de leurs filles ; mais se sentant presser les genoux & la Duchesse priant pour cette malheureuse victime , la Princesse lui expliqua ce que signifioit cette scène d'un nouveau genre. Tandis que le Duc



étoit dans l'admiration des nouveaux charmes que donnoient à Adélaïde son habillement & sa coëffure, les rires, les sanglots & l'admiration se confondoient pour ainsi dire ensemble. Que vois-je, s'écria le Duc? expliquez-moi cette nouvelle apparition! Alors la Duchesse, après avoir laissé quelque tems à l'admiration de son époux, lui raconta ce qu'elle étoit convenue de lui dire des aventures d'Adélaïde. Il étoit si surpris, qu'à tout moment il interrompoit la Duchesse, & ce ne fut que long-tems après qu'elle en vint à l'article du Comte de Ruere. Il a donc changé son envie & sa haine, continua la Duchesse, en un amour, en une violence qui ont forcé Adélaïde à se découvrir à nous, & à vous demander, Seigneur, votre protection. Elle l'aura toute entière, reprit galamment le Duc, & puisque le plus beau garçon du monde ne veut plus me suivre à la guerre, je vous confie, Madame, en s'adressant à la Duchesse, la plus charmante fille que j'ai jamais vue. Gardez-la auprès de votre personne: ce fera pour elle un port assuré contre les desseins de Ruere: au reste, s'il le faut, je saurai bien les arrêter.

Ah ! Seigneur , reprit la Duchesse , j'ai pris la liberté de vous le dire plusieurs fois , & je vous le redis encore , je ne puis souffrir que vous vous livriez entièrement à cet homme méchant. Vous savez quels avis on vous a donnés ; je frémis quand je pense qu'il commande votre armée & qu'il a un pouvoir presque absolu. — Je ne puis renverser mes projets , si près de leur exécution , Madame ! il faut bien faire encore cette campagne. Aussi-bien , il fait trop de peur à cette belle personne , ajouta-t-il en riant , pour le laisser dans ce pays-ci.

Toute la Cour étoit cependant bien étonnée d'un entretien si long & si particulier ; on croyoit qu'il rouloit sur quelque grand mouvement qui agitoit toute l'Europe. Combien ne fut-on pas surpris d'apprendre qu'il n'avoit eu lieu qu'à l'occasion du déguisement de Forli , auquel , selon la coutume , chacun donna des interprétations à sa mode ? Toutes les femmes louèrent & admirèrent sa beauté sans envie. Le Comte de Rivière dans sa première surprise , lui fit les plus jolis compliments , & le Comte de Ruere ne put s'empêcher de faire appercevoir

ses sentimens, auxquels Adélaïde se contenta de répondre avec beaucoup de froideur.

Le Duc partit enfin, après avoir découvert ses desseins à Adélaïde. Il prit sa route vers Nancy ; il ordonna à la Duchesse de partir aussi dans peu pour la Flandres, & de l'aller attendre à Gand. En disant adieu au Duc de Berri, il lui renouvela ses promesses & lui jura qu'après la conquête de la Lorraine, il lui donneroit sa fille sans aucun délai ; mais il le pria de retourner auprès du Roi, & de ne pas faire un plus long séjour avec les Princesses.

Le Duc de Berri flatté de ces espérances, obéit & s'éloigna de la Princesse de Bourgogne. Leur séparation fut plus touchante qu'à l'ordinaire ; ils se dirent tout ce que deux cœurs bien épris peuvent exprimer de plus tendre.

Quelques jours après que le Prince fut parti, un soir que la Princesse étoit fort triste, une de ses femmes pour la distraire, lui raconta à son coucher une aventure assez bizarre. C'étoit une rencontre qu'avoit faite l'un de ses frères. Le soir, revenant seul de la chasse, il avoit rencontré dans la forêt une très-belle personne,

accompagnée de deux autres femmes ; que l'ayant apperçu , elle s'étoit caché le visage & avoit pris un autre chemin pour éviter sa rencontre ; qu'il l'avoit suivie de loin & l'avoit vu entrer dans une petite maison de payfan qui est au pied de la forêt.

La Princesse trouva cette aventure singulière , elle la raconta le lendemain à la Duchesse , & il lui prit envie de pénétrer ce mystère. Elles partirent pour la promenade avec une suite peu nombreuse , & s'arrêtèrent à deux cens pas de l'endroit où on leur dit qu'étoit la maison ; elles y allèrent suivies d'Adélaïde , de Lalain & de Charni. Quand elles furent à la porte, on resta long-tems sans la leur ouvrir ; enfin une petite payfanne qu'elles gagnèrent avec quelques présens , leur laissa parcourir toute la maison où elle étoit seule alors. Elles trouvèrent d'abord trois petites pièces tapissées simplement , mais élégamment ornées. De-là elles passèrent dans une chambre assez grande & d'un riche ameublement. Les Princeses parcoururent tout , & comme la Duchesse repassa avec Adélaïde dans la piece la plus riche ,

ayant regardé par hafard près du chevet, elle apperçut un ruban qui se déroboit fous l'oreiller; elle le tire; & voit qu'il tient à une boëte d'or enrichie de magnifiques pierreries. Elle l'ouvre brusquement; mais quelle n'est pas fa surprife & celle d'Adélaïde! cette boëte renfermoit le portrait du Duc de Berri. Heureufement la Princeffe étoit encore dans la pièce voisine. La Duchefse s'empara du portrait & recommanda à Adélaïde de garder le plus profond fecret fur un événement auffi inconcevable.

Cependant toute la Cour de Bourgogne fe rendit à Gand, ainfi qu'elle en avoit reçu l'ordre. Pendant ce voyage Nancy fe rendit au Duc de Lorraine; & le perfide Comte de Ruere trahit fon Maître, en fe jettant dans le parti de fon ennemi; il fit plus; il le fit égorger par une troupe d'affaffins qu'il avoit achetés à prix d'argent. Le Comte de Roucy & le Comte de la Rivière recueillirent les triftes refte de l'armée, & fe rendirent à Gand. Quel fpectacle pour les Princeffes! Celle de Bourgogne fut déclarée Souveraine des riches Etats de fon père; mais bientôt fes voifins profitant de la

jeunesse de son règne, lui enlevèrent la Bourgogne : & les Gantois ravirent la liberté à cette jeune Princesse pour lui faire épouser l'abominable Duc de Clèves, qu'ils tenoient emprisonné & qui, par une fatalité inconcevable, venoit de regagner leur confiance. Cependant le feu de la guerre civile est allumé au milieu de Gand. Le Duc de Berri vole au secours de son Amante ; il arrive & la trouve dans les fers : il se livre un combat, & le Duc donne des preuves d'une valeur inouïe. Comme il s'étoit étudié à rester inconnu, on se contenta de dire à la Princesse qu'on avoit remarqué dans la mêlée un soldat étranger qui avoit donné des preuves de la plus haute vaillance. Il ne tarda pas de se montrer à la Princesse qui le vit avec une joie qu'on ne peut exprimer. Elle pensa dès lors à suivre les dernières volontés de son père, en donnant la main au Duc & à s'affranchir par cette alliance, de l'insolence de ses sujets ; mais une défaite qui arriva le lendemain à leur petite armée, retarda ce moment. Le jour suivant le Duc de Berri sortant du cabinet de la Princesse, vit un homme s'avancer vers lui

& lui présenter une lettre. Le Duc rougit en le voyant, & s'étant mis à l'écart, il lut la lettre & la mit dans sa poche; ensuite il parla bas à cet homme. En s'éloignant il la laissa tomber; un domestique de la Princesse l'ayant trouvée, la remit à sa maîtresse qui ne put s'empêcher de la lire: elle étoit conçue en ces termes.

« Mon amour vous fuit par-tout, & je vous  
» rencontre aux lieux mêmes où je ne devois  
» pas penser que vous dussiez être. Que venez-  
» vous chercher ici, Prince fatal à mon repos ?  
» votre amour me désespère. N'êtes-vous ici-  
» bas que pour me persécuter ? sera-ce en vain  
» que je résiste à l'inclination que j'ai pour  
» vous ? j'ai beau courir par tout le monde ;  
» un démon ennemi me mène par-tout où vous  
» êtes. Je songe sans cesse aux obstacles qui  
» doivent nous séparer pour jamais. Suivez  
» votre destin ; donnez-vous à la Princesse de  
» Bourgogne, j'y consens ; mais comme votre  
» bonheur peut encore dépendre de ma volonté,  
» venez où cet homme vous conduira : il est  
» nécessaire que votre tendresse m'affermisse dans  
» mes dernières résolutions ».

La Princesse ne lut pas de fuite toute cette lettre ; elle s'arrêtoit à chaque ligne , à chaque mot. Quoi ! s'écria-t-elle , le Comte est infidèle ! le Comte a une autre passion ! O Dieu ! ajouta-t-elle , en se penchant vers la Duchesse , que de malheurs ! La Duchesse demanda à Adélaïde si elle connoissoit l'écriture de cette lettre. Celle-ci répondit qu'elle ressembloit beaucoup à celle de François de Beauville ; mais que le peu de vraisemblance que ce fût elle en effet , l'obligeoit d'en douter.

Tandis que la Princesse déplorait son infortune , on vint l'avertir que le Duc de Berri demandoit à la voir. Un moment après le Comte de la Rivière étant entré , elle le pria d'aller dire de sa part au Duc de partir de Gand & de Flandrès , de renoncer à toutes les prétentions que le feu Duc de Bourgogne lui avoit données , & de se garder dorénavant de se présenter devant Elle. Le Comte de Rivière surpris refusa cette commission ; il prit la liberté d'en demander la cause ; mais sans répondre à cela , la Duchesse lui repartit que la Princesse étoit juste , & que s'il la vouloit obliger , il falloit



qu'il portât cet ordre au Prince. Le Comte de Rivière s'obstina à ne pas obéir, & le Comte de Roucy qui entra & à qui on dit la même chose, fit comme Rivière, & parut encore plus surpris. Il regardoit dans son étonnement les Princesses & Adélaïde; mais il voyoit de tous côtés tant d'indignation & de colère, qu'il ne savoit que penser. Le Duc de Berri inquiet d'avoir été refusé, vint encore à la porte; il fut que ses amis étoient dans le cabinet: il fit demander la même grace: mais la Princesse impatiente commanda à Charni d'aller remplir son ordre. Elle y alla malgré elle, & les larmes aux yeux. Le Prince, frappé à ces paroles comme d'un coup de foudre, fut long-tems sans parler; mais enfin reprenant ses esprits: Vous dites, aimable Charni, lui dit-il, que la Princesse me bannit & ne veut plus me voir? Allez! ajouta-t-il en se jettant à ses pieds, allez lui dire que je mourrai à cette place, que je n'en partirai point, si elle ne m'apprend le sujet de mon malheur. Charni étoit si touchée, que si elle eût osé, elle le lui eût bien appris; mais s'arrachant d'entre

les bras du Prince, elle alla rendre compte aux Princesses de l'état où il étoit, & ce qu'il leur demandoit. La Princesse loin de s'en attendre, sentit redoubler sa colère, & le Comte de Rivière prévoyant quelque violence, sortit & emmena le Prince.

Ce malheureux Prince fut donc obligé de partir sans savoir le sujet de sa disgrâce, emportant avec lui tout son amour & tous ses regrets. Le bruit de son départ ne se fut pas plutôt répandu, que le Duc de Clèves se sentant fort de n'avoir plus un pareil adversaire à craindre, se rendit chez les Princesses, suivi de quelques soldats. Je viens, dit-il, s'adressant à la Duchesse, vous faire sentir l'effet du généreux secours que vous aviez dans la personne du Berrigeois; maintenant qu'on n'a plus un tel adversaire à craindre, on peut donner ici des loix & les faire observer. Rendez-vous, Madame, dans votre appartement, d'où vous ne sortirez que lorsque cette Princesse sera ma femme, & qu'elle voudra vous en retirer. La Princesse leva les mains au Ciel avec désespoir, & regardant autour d'elle & n'y voyant qu'une troupe de  
de

de femmes toutes consternées, elle ne savoit à qui avoir recours. Ses larmes parurent pour la secourir, foible ressource pour toucher un barbare ! Aussi ce Prince, sans les considérer seulement, fit signe à un Officier d'emmener la Duchesse. Il s'avança donc pour lui présenter la main, quand l'infortunée Princesse courut se jeter au col de la Duchesse sa belle-mère, & la ferrant entre ses bras : nous séparer ! s'écria-t-elle, nous séparer ! non, je mourrai mille fois plutôt. — Madame, y consentirez-vous ? — Donnez-moi la mort s'écrioit-elle encore. Monstre sorti des cachots pour me persécuter ; fais venir des bourreaux, ou s'ils font à ta fuite, ordonne qu'on commence par m'ôter la vie avant que de vouloir me séparer de cette Princesse. Hélas ! lui disoit la Duchesse, en l'embrassant tendrement, hélas ! je vais donc vous quitter ! ma chère fille, on nous sépare ; que ne puis-je quitter la vie entre vos bras ! Elle lui couvroit le visage de ses larmes, déjà noyé de celles de la Princesse elle-même. Il n'y avoit que le Duc de Gueldre au monde qui pût voir une pareille scène sans émotion. L'air

retentissoit des cris de leurs suivantes , tout le Palais étoit dans les larmes & dans la plus profonde douleur. Le cruel regardoit ce spectacle de sens froid. Quoi ! dit-il à ceux qui l'accompagnoient , des femmes vous arrêtent ! Approchez , séparez ces Princesses ; & menez celle-là au lieu qui lui est destiné. Barbare , s'écria la Princesse , qu'oses-tu commander ? Va , prends mes Etats , & laisse-moi ma mère , le seul bien qui me reste , le seul bien que j'aime : oui je te donne tout ce que je possède , mais ne nous sépare pas. Le cruel qui ne l'écoutoit seulement pas , ordonna qu'elles fussent séparées , & ses ordres furent suivis.

La triste Princesse se vit ainsi seule , réduite à la merci du plus méchant des hommes ; mais elle avoit incessamment dans l'esprit les dernières paroles de la Duchesse , qui lui avoit conseillé d'envoyer proposer sa main à l'Archiduc fils de l'Empereur , qui la lui avoit fait demander il y avoit quelques années , & à qui elle l'avoit refusée pour la conserver au Duc de Berri. Les circonstances ne lui permettant plus d'ajouter foi aux sentimens qu'elle avoit cru remarquer

jadis dans ce Prince , elle chercha & trouva les moyens d'envoyer un de ses domestiques vers l'Archiduc Maximilien , avec la plus grande partie de ses pierreries , afin que ce Prince pût sur le champ se mettre en route avec un cortège digne de sa naissance & de la cérémonie qui devoit être célébrée ; car elle connoissoit l'avarice de l'Empereur qui , par des retardemens affectés , pourroit éloigner la fortune de son fils : ainsi la prévoyance de la Princesse pourvut à tout.

Pendant le souvenir de l'ingrat Duc de Berri , tourmentoit toujours sa pensée ; & sa perfidie faisoit toujours le plus grand des malheurs de la Princesse.

Elle goûta un peu plus de repos quand le Duc de Gueldres , s'étant mis à la tête de ses troupes , marcha vers Tournai. Les armes d'un si méchant homme pouvoient-elles prospérer ! il attaqua les Français ; & ceux-ci taillèrent son armée en pièces & le tuèrent. Jamais vainqueur n'éprouva plus de joie de sa victoire , que la Princesse n'en ressentit à la nouvelle de la défaite de ses sujets. Elle rendit grâces au

Ciel de la mort de son persécuteur. Les acclamations du plaisir retentissoient dans tout son appartement & dans celui de la Duchesse. Elles demandèrent à se voir , & les Habitans de Gand le leur refusèrent , sous le prétexte qu'ils vouloient déterminer , avant tout, le sort de la Princeffe: ils en vouloient disposer à leur gré , & craignoient que la Duchesse qui avoit beaucoup d'ascendant sur l'esprit de Marie de Bourgogne , ne vînt à lui inspirer une résolution opposée à leurs desseins. Tandis qu'ils étoient assemblés pour se résoudre , on vint leur annoncer l'arrivée de l'Archiduc Maximilien. A ce nom, la multitude s'écria que c'étoit l'époux que le Ciel envoyoit à leur digne Princeffe ; & , sans en dire davantage , ils coururent en foule & sans ordre au devant de ce Prince, le complimentèrent à la hâte , & le conduisirent devant leur Princeffe.

Elle le reçut avec toute la douceur & l'honnêteté qui lui étoient naturelles. Le Prince se jeta à ses pieds , & lui fit connoître en peu de mots toute la vivacité de son amour. La Princeffe profita de ce moment de l'en-

toufiafme du Peuple , pour affurer fon engagement avec l'Archiduc ; & fe tournant enfuite vers ce Prince : Seigneur , lui dit-elle , puis-je vous regarde comme celui qui m'est destiné pour époux , & que ce Peuple voit en vous fon Souverain , ordonnez fur le champ , je vous en fupplie , qu'on me réuniffe à la Ducheffe ma belle-mère , & que je jouiffe , fans plus différer , du plaifir de la voir. Alors préfentant la main à la Princeffe , il la conduifit , fuivi du concours du Peuple , à l'appartement de la Ducheffe. Qui pourroit dépeindre l'allégreffe qu'elles éprouverent l'une & l'autre à ce moment de leur réunion ? Elles ne pouvoient parler ; & fe ferrant entre leurs bras , elles fe prodiguoient les plus tendres careffes. Maximilien étoit ravi d'avoir mis un terme à leurs peines.

Cependant tout follicitoit la prompte célébration du mariage ; & elle fe fit avec plus de promptitude qu'on n'en met d'ordinaire dans un engagement de cette importance. La Princeffe fe présenta à l'autel après avoir paffé toute la nuit dans les larmes , tant étoit accablant pour elle le fouvenir du Duc de Berri.

Deux jours après ce grand mariage , Adélaïde repassant dans un petit appartement qu'elle occupoit près de celui de l'Archiduchesse , se sentit tirer par le bras , par un homme vêtu en soldat qui étoit au bas de l'escalier ; elle l'interrogea & crut d'abord que c'étoit le Comte de Riviere qui s'étoit ainsi déguisé pour s'amuser. Non , dit cet inconnu , non : c'est le plus malheureux des hommes. Ne reconnoissez-vous plus le Duc de Berri ! c'est lui , Madame , qui veut mourir & qui demande avant tout la connoissance de son crime. J'arrive trop tard d'un jour : un peu plutôt j'aurois ensanglanté ces fatales nœces ; mais il est encore tems de me faire connoître la cause d'un malheur si peu mérité. — Infidèle ! s'écria Adélaïde ! infidèle à moi , à la Princesse , & toujours coupable ; n'attendez nul éclaircissement de ma part ; je suis liée par la foi des sermens. Et en disant ces mots elle s'éloigna , le laissant en proie à la douleur la plus profonde. Vous voulez sans doute que je parte , s'écria-t-il en sanglotant , & que je laisse l'Archiduc paisible possesseur de mon bien. Non cruelle , je ne m'éloignerai point : portez-en la



nouvelle à ces ames paisibles qui s'accoutument de tout, la mienne est d'une trempe toute différente. Je veux me présenter à cette volage Princeſſe ; je veux lui reprocher ſa lâche inconfiance. Peut-être que les charmes de l'Empire ont pu la toucher ; ſans doute que mon Rival lui paroît plus aimable que moi ; mais elle ne jouira jamais de l'Empire , & mon Rival ne jouira plus de la vie ; j'irai le poignarder juſque dans les bras de ſa femme. La voilà donc cette Princeſſe ſi vertueuſe ! ſans doute , me dit-on , elle a eu de grandes raiſons pour ſe conduire avec cette inconſéquence : eh bien , qu'on me les diſe ces raiſons ! mais tout ſe tait. Adélaïde elle-même qui a tant fait pour moi , m'abandonne à l'inſtant le plus cruel de ma vie. Ne ſauriez-vous imaginer , lui dit le Comte de Riviere qui l'avoit entendu , ne ſauriez vous imaginer ce qui peut vous avoir nui ? Vous pouvez m'en croire , reprit le Prince ; plus je m'examine & moins je puis ſouſçonner le motif qui a pu conduire la Princeſſe à un changement ſi étrange. Hé ! la cauſe n'en eſt point dans mon cœur ; c'eſt dans le ſien qu'elle

réfide. Elle est perfide, s'écrioit-il encore ; & c'est moi qu'elle accuse de perfidie ! . . . Pardon, Princeſſe adorable, pardon ! hélas ! je ſuis perdu : je m'égare, je vous offense. Adieu, Comte, ajouta-t-il, adieu : je vais paſſer une triſte vie, j'aimerai, j'adorerai toujours la Princeſſe. Hélas ! ſi ſes yeux s'ouvrent jamais ; ſi elle connoît la vérité, ſi ſon cœur eſt encore capable de conſerver le ſouvenir de mon amour, quelle douleur pour elle ! Non, elle ſeroit trop malheureuſe ; j'aime mieux qu'elle oublie tout, & que toutes les horreurs de la vie ſoient pour moi ſeul.

C'eſt avec des ſentimens ſi paſſionnés & ſi douloureux que ce miſérable Prince ſe ſépara de ſon ami & s'en retourna en France.

Adélaïde héſita ſi elle feroit part à la Princeſſe de la rencontre qu'elle avoit faite ; elle en parla à la Duchefſe qui ne jugea pas à propos d'ajouter à ſon trouble par le chagrin que lui cauſeroit cette nouvelle. Marie vécut adorée de ſes Sujets & de ſon Epoux : la même année elle mit au monde un Prince qui fut le pere

du fameux Charles V, devenu si célèbre par ses exploits & sa profonde politique. Trois ou quatre ans s'écoulèrent assez paisiblement. Marie étoit adorée de son Epoux ; elle s'occupoit du soin d'élever sa famille ; & quand le souvenir du Duc de Berri venoit troubler son repos , elle travailloit à le repousser ; mais il ne lui causoit pas moins de douleur.

Un jour qu'elle parcouroit les Villes de Flandres , & qu'étant à Bruges , elle alla dans un Couvent entendre un célèbre Prédicateur , Adélaïde apperçut , à la dernière place , une Religieuse qui versa des larmes durant tout le Sermon. Adélaïde étoit placée derrière la Duchesse. Grand Dieu , Madame , dit-elle à voix basse , voici une Religieuse qui n'a pas cessé , depuis que nous sommes ici de pousser des sanglots qui me percent l'ame. Après l'Office , la Duchesse s'approcha de cette même Religieuse & la pria de lui permettre de la voir. Celle-ci ayant un peu élevé son voile , laissa la Duchesse dans l'admiration de ses charmes , & crut reconnoître dans cette personne la beauté fatale qui avoit causé

tant de malheurs par l'infidélité du Duc de Berri. Adélaïde s'avança à son tour & poussa un grand cri d'étonnement en la reconnoissant : c'est François de Beauville , Madame , s'écria-t-elle , c'est François , c'est elle-même. La Princesse eut besoin de toute sa vertu pour ne pas succomber à une rencontre si peu attendue ; elle demeura sans mouvement , & seroit tombée dans un embarras toujours plus grand , si la Duchesse ne se fût étudiée à cacher son trouble. Elles parlèrent bas quelque tems ; ensuite l'Archiduchesse faisant approcher la Supérieure , elle lui dit qu'elle laissoit Adélaïde dans sa maison , qu'elle en eût soin & qu'elle lui procurât l'occasion de fournir quelques entretiens entre elle & la Religieuse qui les occupoit dans ce moment ; puis elle prit Adélaïde à part & lui recommanda de s'informer à fond des aventures de François de Beauville & du Duc de Berri.

Le lendemain Adélaïde se rendit au Palais. Elle étoit plongée dans une morne tristesse , on eût dit qu'elle n'avoit à raconter que les

malheurs les plus grands : en effet elle portoit la certitude de la fidélité de ce Duc de Berri que la Princesse avoit tant aimé, & dont elle regretta la perte jusqu'à la fin de ses jours.





# NOUVELLES

*FRANÇAISES.*

TOME II, No. IX.





FRANÇOISE  
*DE*  
BEAUVILLE,  
NOUVELLE FRANÇAISE.



*A PARIS,*  
Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, Cloître  
S. Jacques de la Boucherie.

---

M. DCC. LXXIX.













**FRANÇOISE**  
*DE*  
**BEAUVILLE.**



**L**A Cour étoit à Amboise , lorsque les parens de Françoisé de Beauville l'amenerent & la présenterent à la Reine. Sa beauté étoit si frappante , que tous ceux qui se trouverent dans  
A iij

l'appartement de la Princesse, se tenoient autour d'elle dans une muette admiration, & regardoient Beauville, comme une fille descendue du ciel. Il y avoit, par hafard, beaucoup de jeunes gens de la fuite du Roi, qui furent éblouis des charmes de cette jeune demoiselle; & lorsqu'ils retournerent auprès de leur maître, ils ne parlerent que d'elle; enforte que le Roi avoit coutume de demander à ceux qui revenoient de voir la Reine, s'ils avoient laissé leur liberté aux pieds de la divine Beauville. Ce qu'il y avoit de plus rare en cette fille, c'est qu'elle étoit aussi raisonnable qu'elle étoit belle, quoiqu'elle n'eût jamais vu que le château de son pere. Le Comte de Dunois qui étoit venu rendre ses respects à la Reine, étoit auprès d'elle, lorsqu'on lui présenta Beauville; il fut d'abord frappé de sa beauté, & ce fameux guerrier ne put s'empêcher d'y paroître sensible, mais ce fut en grand homme, ce fut sans foiblesse, si toutefois on peut être amoureux sans être foible.

Dunois avoit la politesse du plus galant des courtisans; l'esprit agréable, les manières nobles. Il étoit déjà très-avancé en âge, sans avoir nulle des



incommodités de la vieilleffe ; & ce qui charmoit en lui , c'étoit une propreté que les gens de cet âge n'ont presque jamais. Il ne fit d'abord aucun mystere des sentimens qu'il conçut pour Beauville , soit qu'il ne prévît pas qu'ils duffent devenir si forts , soit que naturellement il ne fût pas diffimuler. La Reine lui fit la guerre de toutes les galanteries qu'il fit durant quelques jours , & elle lui disoit plaisamment que si la pucelle eût eu les charmes de Beauville , il l'auroit associée à sa destinée , comme il l'avoit fait à sa valeur.

Ce fut donc l'illustre esclave que la belle Beauville eut la gloire de mettre dans ses fers. Gloire préférable , à ce que disoit la Reine , à celle même dont ce grand Capitaine étoit couvert. Le Comte de Sancerre ne lui fit pas plus de résistance. C'étoit l'homme du monde le mieux fait , à qui mille affaires d'amour avoient passé par les mains , & dont la réputation , en ce genre , lui avoit valu les succès les plus agréables. Il connut d'abord qu'il ne trouveroit pas la même facilité avec elle , & qu'il lui falloit changer ses routes ordinaires. Il usa donc de grandes pré-

A iv

cautions pour cacher son amour. Il ne voulut pas même se hasarder auprès de Beauville, de crainte que si elle ne le recevoit pas bien, les manieres plus retenues de cette fille avec lui, ne le donnassent à connoître au public; de sorte qu'il n'en fit confidence qu'à Mademoiselle Dudos, qui étoit sa parente & qu'il aimoit fort.

Le jeune Comte de Bigorre fut le troisieme amant de Beauville, il étoit de même âge qu'elle, beau, bien fait, gai & brillant. Il divertissoit souvent la Reine par les saillies de son esprit, Elle lui permettoit mille petites libertés, parce qu'il étoit jeune; mais il faut avouer que tout ce qu'il faisoit avoit une grace si naturelle, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'y prendre plaisir. Une autre raison aussi forte, c'est que la Reine aimoit passionnément sa mere, qui avoit beaucoup d'esprit, & qui ne parloit presque point d'auprès d'elle.

Ce jeune homme ne se trouva point à Amboise, quand Beauville y arriva, & lorsqu'il revint de ses terres, il n'avoit seulement pas eu parler encore de cette charmante personne. Il revint à Amboise, un soir que l'on repré-

faisoit une pastorale pour amuser la Reine, & parut, sur le théâtre, dans le tems que la piece étoit assez avancée.

Beauville, vêtue en berger, s'occupoit avec quelqu'une de ses compagnes; il s'écria que c'étoit le plus beau garçon du monde. Sancerre lui persuada en effet que c'en étoit un. Il empêcha qu'on ne le défabulât, & tout le soir ce fut le divertissement de la Reine & de la Comtesse de Bigorre qui aidoient à le tromper. Il fut toujours dans l'enthousiasme en louant ce beau garçon. Il le comparoit au Bathille d'Anacréon, & les Historiens & les Poètes furent cités pour exprimer son admiration. Le jour suivant, il en eut bien une autre, quand il la vit sous des habits de fille, & qu'il fut qu'elle l'étoit. Il fallut pour lors qu'elle entendît parler d'amour, malgré qu'elle en eût, & il établit si bien cette maniere en coutume, qu'il a toujours continué depuis. Il ne haït point le Comte de Dunois, quoiqu'il connût bien que, quand il voudroit, ses prétentions seroient plus assurées que celles du Comte, & qu'il ne pouvoit guère avoir de rival plus redoutable, malgré la différence de leur âge & de leurs espérances.

Le Comte de Dunois aimoit auffi ce jeune Comte : il connut bien qu'il n'avoit fait nulle impreffion fur le cœur de Mademoifelle de Beauville, & qu'elle ne faifoit que s'en divertir comme des autres. Mais il n'en fut pas de même, de Sancerre, il craignit fa galanterie, & Bigorre, avec fa gaieté, démêla finement les fentimens du Comte de Sancerre pour Mademoifelle de Beauville. Il avoit coutume de lui dire, depuis la tromperie qu'il lui avoit faite le jour de la pastorale, qu'il fe vengeroit ; & à la vérité Sancerre s'y attendoit bien par quelque trait agréable de fon esprit, mais non pas de la maniere dont il le fit.

Une après-dinée que la Reine étoit avec toutes fes Dames & fes filles, dans une grande falle, & qu'on parloit, à l'ordinaire, avec beaucoup de liberté, de mille chofes agréables, on entendit un petit bruit s'élever vers la porte de la falle, & peu après on vit entrer deux hommes vénérables, couverts d'habits extraordinaires & à l'antique, avec des barbes blanches, jufqu'à la ceinture : ils conduifoient une dame, vêtue d'une façon étrange, mais magnifique, dont le vifage

étoit caché. Ces deux Chevaliers anciens s'approchèrent fort près de la Reine, sans lui faire aucun salut, & l'inconnue s'étant mise à ses genoux, lui demanda premièrement ses belles mains à baiser. La Reine toute étonnée ne favoit que faire; elle la pressa néanmoins de se relever. Jamais je ne partirai d'ici, dit la dame prof-ternée, que n'ayez oui mon déconfort. Je suis retenue captive par deux beaux tyrans : on ne sauroit dire lequel des deux est le plus aimable. Ils sont pourtant grands & noirs; ils lancent des feux continuels; & c'est merveille que ne fois mise en poussière, depuis le tems qu'ils m'ardent si démesurément. Or, Madame, il y a dans le même cachot où je suis, un félon Chevalier qui pourchasse ma mort, il veut se rendre maître de la forteresse, prétend corrompre mon beau geolier, & plein d'astuce, on le diroit coi, tandis qu'il embesogne tous ses engins, pour mettre à parfin ses entreprises. Las, moi pauvre chétive, désolée Jourvencelle, ne sçais à qui recourir; & guidée par ces deux que voilà, bonne-foi & loyauté, j'ai délaissé ma prison pour cejour-d'hui, aux conditions de m'y remettre, si ne

trouve un qui me venge de ce simulé ravisseur. S'il y a donc quelque preux & hardi Chevalier dans cette noble Cour, qu'il paroisse & qu'il maintienne mon bon droit. La Reine qui rioit aussi bien que les autres, de la plaifanterie, se tournant, d'un air gracieux, vers la déconfortée : Damoiselle mamie, lui dit-elle, vous trouverez ici prou de Chevaliers, qui prompts à vous requiere, vous feront volontiers office. Et lors le Comte de Dunois s'approcha de la Demoiselle, & lui dit qu'il s'offroit pour la réparation du tort, & la pria de lui dire le fort qu'il falloit aller conquérir. Je ne me leverai jamais, Seigneur Chevalier, lui dit-elle, que vous ne m'accordiez un don ; mais dites-moi premièrement qui vous êtes, car besoin m'est d'un prude homme, & comme me semblez tel, dites-moi comme tel Chevalier s'appelle ? Autrefois, reprit-il, on me nommoit celui de la pucelle, maintenant suis celui de la beauté ! Ah, ah, Chevalier, repliqua la Demoiselle, pour Dieu pouvais-je faire meilleure rencontre ; avisez-donc à m'accorder le don requis. Le Comte de Dunois le lui promit le plus sérieusement qu'il put,

Et la pria de lever son voile. Si ferai dà, répartit-elle. Or le don que m'avez octroyé est de faisir au corps ce madré cauteleux. Et lors, donnant la main au Comte de Dunois, elle le menà vers Sancerre, & levant son voile, fit voir l'agréable visage de Bigorre, qui sans s'étonner des éclats de rire qui s'éleverent, continua de parler ainsi : Le voilà ce rusé qui prétend cautelement se rendre maître du fort. Voilà ce beau fort où je suis serf, poursuivit-il, montrant Beauville : voilà le beau geolier de mon esclavage qu'il veut gagner, & ses beaux yeux sont les tyrans adorables qui me consomment & me font mourir. Le Comte de Sancerre, avec tout son esprit, ne put se sauver de l'embarras où le piege du jeune Bigorre le réduisoit. On vit clairement, sur son visage, l'amour qu'il avoit pour Beauville, & qu'il avoit tenu si secret. Tout le monde s'étonna d'avoir eu besoin de la morterie du Comte de Bigorre pour le remarquer. Beauville s'en troubla à son tour, & parlant sérieusement, pour la première fois de sa vie, à Bigorre, elle lui dit qu'elle ne trouvoit nullement bon qu'il la prit pour le but de ses rail-

leries. Le Comte de Dunois fut le premier à l'appaiser, quoiqu'il eût quelque inquiétude de ce nouveau rival ; & Sancerre, après avoir été un moment déconcerté, fut bien aisé que Beauville pût croire qu'il l'aimoit, & qu'il l'aimoit avec une retenue, si difficile à accorder avec une grande passion.

Tous les amans ne faisoient pas de longs séjours à Loches, où la Cour s'étoit transportée. Ils alloient & venoient. Le Comte de Bigorre faisoit plus aisément ce qu'il vouloit, par la liberté que son humeur lui donnoit, & parce que sa mere étoit presque toujours avec la Reine.

Le Comte de Dunois observa, avec assez de soin, si Sancerre ne faisoit pas quelques progrès sur l'esprit de Beauville ; mais il vit, avec plaisir, que tous ses soins étoient perdus auprès d'elle. Quoi que l'on fasse, lui disoit un jour le Comte de Sancerre, on ne peut apprivoiser votre cœur & l'accoutumer à souffrir seulement qu'on vous aime. J'ai pris une route toute différente de celle du Comte de Dunois & du jeune Bigorre ; ma discrétion ne m'a pas plus avancé auprès de vous, que les marques de passion qu'ils vous



ont données, les y ont établis eux-mêmes. Je vous ai étudiée avec soin; j'ai cru qu'un caractère retenu vous toucheroit, & je m'aperçois, avec douleur, que mon respect & mon amour vous ont fait aussi peu d'impression l'un que l'autre. Beauville lui répondit, avec sa froideur accoutumée; & quand le Comte de Dunois s'en retourna, je vous laisse, Madame, lui dit-il, en garde à vous-même. Je n'ai pas une peine excessive de laisser mes rivaux auprès de vous, quoique plus jeunes que moi. Jusqu'ici je ne crains rien encore. Veuille le Ciel qu'un plus heureux que nous ne paroisse jamais: quoi qu'il arrive, on ne vous aimera point plus véritablement que je fais. Regardez-moi comme votre amant, ou comme votre ami, il ne tiendra qu'à vous que je ne puisse devenir encore quel qu'autre chose.

Cependant le Comte d'Angoulême avoit été exilé de la Cour, & le lieu de sa retraite avoit été fixé aux environs de Loches. Ce fut dans une tribune que Mademoiselle de Beauville le vit pour la première fois, à la messe de la Reine. Là, elle fut frappée, & frappée mortellement de la

vue de ce Prince. Elle eut bientôt l'occasion de le voir chez la Reine. Le Prince ne fut pas insensible aux agrémens, au caractère & à l'esprit de Mademoiselle de Beauville; il lui parloit plus qu'aux autres Dames; il se plaisoit avec elle, & par des soins innocens & des complaisances naturelles, il l'obligea de se flatter que, ne lui étant pas indifférente, elle avançoit insensiblement dans son inclination, & peu après elle crut en être aimée.

Le Comte de Bigorre, toujours intéressé auprès de Mademoiselle de Beauville, & dont la pénétration étoit infinie, démêla bientôt ce qu'elle cachoit si bien à tout le monde, & qu'elle eût souhaité de se cacher à elle-même. Il examina le Comte d'Angoulême, il s'aperçut qu'il étoit prévenu ailleurs, & qu'il n'étoit point pour Beauville ce qu'elle étoit pour lui. Comme il eut un dépit extrême de l'erreur de cette fille, & qu'il connoissoit son amour propre, il résolut de lui faire des plaisanteries, croyant que ce seroit un moyen de la guérir de son égarement. Mais ce ne fut point en lui parlant en particulier, & en amant pénétré de son injustice, ce fut à sa manière ordinaire

ordinaire, avec une raillerie fine & hardie, qu'elle seule pût entendre; si bien qu'étant dans la chambre de la Reine, où le Comte d'Angoulême étoit & le Comte de Dunois, après quelques traits de sa gaieté accoutumée, & dont on lui fit la guette: moi, dit-il, je ne suis plus gai, & le moyen que je le sois! Mes beaux tyrans sont en tristesse: ils n'ont plus que des regards confus, interdits, & leur langueur extrême semble menacer le cœur de quelque maladie. Mademoiselle de Beauville rougit, s'embarrassa, & n'entendit que trop bien la malice de Bigorre: les autres en rirent; mais la Reine, par un coup-d'œil qu'elle lança sur Beauville, lui fit entendre qu'elle partageoit son secret avec elle & avec le Comte de Bigorre; & dès le jour même, la faisant appeler dans son cabinet, elle lui parla avec une bonté touchante. Belle Beauville, lui dit-elle, je vous aime, ne craignez pas que je fache vos pensées! Plût à Dieu que le jeune Bigorre ne les eût pas pénétrées! c'est ce qui m'oblige à avancer votre confusion & à vous en parler. Je suis fâchée, puisque votre cœur devoit être atteint, qu'il n'ait pas été sensible à

*Tome II.*

B.

la passion de Sancerre, ou à l'ambition d'épouser le plus grand de tous les hommes. Car si vous eussiez été femme du Comte de Dunois, votre fageffe m'auroit répondu de vous. Vous êtes à plaindre d'aimer le Comte d'Angoulême. Il est sûr que son cœur est engagé à une autre personne. Vous me paroissez, Madame, reprit Beauville, un juge plus sévère que ma propre vertu. Tout ce que j'ai à vous protester, c'est que si quelques malheureux regards ont donné quelque soupçon de ma folie au Comte de Bigorre, je suis assurée que le Comte d'Angoulême est bien éloigné de s'en flatter. Pas un mot, pas une action ne m'a trahie, & j'espère qu'il ne fera jamais mon malheur. Vous ferez bien, reprit la Reine, de travailler peu-à-peu à vous consoler. Ce n'est pas, continua-t-elle en soupirant, que je n'aie quelquefois oui dire que ces sortes de penchans sont souvent bien longs à guérir; mais aussi je suis persuadée qu'une personne qui a du courage & de la raison, ne fait point un mauvais usage d'un penchant si malheureux, & que si elle ne peut le surmonter, au moins elle sauve toute sa gloire d'un péril si délicat.

C'étoit à-peu-près comme la Reine & Mademoiselle de Beauville se parlèrent, & peu de jours ensuite, le Comte de Dunois lui fit des propositions fort sérieuses sur son établissement. Elle reçut cet honneur avec respect. Le grand âge du Comte devoit le détourner de toutes pensées amoureuses. Elle lui répondit avec tant d'esprit & de modestie, qu'elle l'enflamma encore davantage. Enfin comme il la pressoit, en lui tenant la main, elle prit la liberté de ferrer la sienne, se sentant touchée de beaucoup de reconnoissance, & lui dit, les larmes aux yeux, en le quittant, qu'elle n'étoit pas destinée pour une si grande fortune. Le Comte fut surpris, & ne favoit qu'imaginer d'un pareil discours. Il la pressa depuis plusieurs fois de l'expliquer; mais elle qui avoit parlé trop sérieusement, s'en étant repentie, le paya de quelques mauvaises excuses.

Le Roi qui voyoit rarement la Reine, la vint voir en ce tems-là. La beauté de Mademoiselle de Beauville l'éblouit. Il l'avoua lui-même galamment. Il dit qu'il s'étonnoit qu'elle n'eût pas autant d'amans qu'il avoit de sujets. Il eut une gaieté qu'on n'avoit pas coutume de lui voir.

Il demeura même à Loches plus qu'il n'avoit résolu ; mais tout d'un coup il devint rêveur ; & un soir , en fortant de table , il parla à Durfort & à Harcourt , ensuite il s'approcha de Beauville , qui étoit au rang des autres ; il lui parla aussi quelque tems tout haut , mais abaissant la voix , & s'approchant de son oreille : tout le monde se recula. Je veux vous apprendre une nouvelle conquête que vous avez faite , aimable Beauville , lui dit-il , & que vos beaux yeux vous ont acquise depuis que je suis ici ? Est-ce encore quelque nouveau fort , Sire , lui dit-elle en riant ? Car effectivement depuis que le Roi étoit arrivé à Loches , plusieurs courtisans étoient devenus amoureux d'elle. On ne parloit d'autre chose , & même hautement. Le Roi s'en étoit plusieurs fois amusé. C'étoit donc dans cette pensée qu'elle répondit au Roi de cette sorte ? Est-ce quelque nouveau fort , Sire , reprit-elle , voyant qu'il ne répondoit pas ? C'est tellement la mode de faire semblant de m'aimer , qu'il faut se résoudre à voir encore , quelque jour , cette comédie ? Non , dit le Roi , celui qui vous aime n'est point marqué à ce caractère. Il vous aime

violemment, & plus lui seul que tous les autres ensemble ? M'en croirez-vous, aimable Beauville, quand je vous dirai que c'est moi, & que votre Roi lui-même se trouve heureux d'être au nombre de vos esclaves ? Seigneur, lui repliqua Beauville, votre Majesté veut m'embarrasser ; mais elle a dû voir que je me tire si mal de la raillerie des autres, qu'elle peut bien penser que je ne saurois soutenir celle que vous m'adressez. Vous voyez bien que je parle sincèrement, reprit le Roi ; vous avez trop de beauté & d'esprit pour douter de mes paroles. Faites-y réflexion. Vous me devez quelque attention, & mes sentimens font tels que vous y pouvez trouver de quoi vous rendre heureuse. En disant cela, il la quitta, & s'avança vers la Reine. Beauville demeura un peu confuse & très-interdite de ce que le Roi lui avoit dit. Sançerre l'aborda & lui parla. Le Roi remarqua qu'elle fut toujours distraite pour tous ceux qui lui parlèrent. Mais le Comte d'Angoulême se trouvant enfin seul avec elle, le Roi qui continuoit de l'observer, s'aperçut que tout d'un coup le nuage qui l'enveloppoit se dissipa, que ses yeux devinrent bril-

lants , que sa belle humeur revint , qu'elle s'entretenoit , avec ce Prince , dans toute la liberté de son esprit , & que leur conversation eut un enjouement extraordinaire. Ces observations furent cruelles pour le Roi , & heureuses pour le Prince. Une jalousie subite faisoit l'ame du Roi. Elle l'avoit déjà tourmenté pour la charmante Jacquelin , & elle avoit produit l'exil du Comte d'Angoulême. Celle-ci le fit finir. Il lui annonça à son coucher , & lui ordonna le lendemain de s'en retourner avec lui , qu'il étoit dorénavant libre. Et comme le Roi s'en alloit avant de dire adieu à la Reine , il s'approcha de Beauville. Je reviendrai bientôt , lui dit-il , je vous prie de songer à ce que je vous ai dit. De mon côté , je me mettrai en état de vous persuader de mes intentions : je desiré que les vôtres ne me soient pas contraires. Il dit ces mots , en passant , & n'attendit pas la réponse.

Le Comte d'Angoulême suivit le Roi , mais il ne revit pas Jacquelin. Pour Beauville , elle demeura très-affligée des discours que le Roi lui avoit tenus. Dès qu'il fut parti , elle alla , tout allarmée , en faire confidence à la Reine , qui



lui avoua que c'étoit un grand malheur pour elle; que le Roi étoit violent & vouloit être absolu; & comme Beauville lui répondit que peut-être cette fantaisie lui passeroit: il ne faut pas l'espérer, ma chere fille, lui dit-elle; je connois bien le Roi; votre sage résistance irritera sa passion, & il faut nous attendre à vous voir persécutée. Avertissez-moi de tout. Le tems, peut-être, & la bonté du Ciel nous fourniront des remèdes auxquels nous ne nous attendons pas présentement.

Beauville étoit inquiétée de l'amour du Roi; l'absence précipitée du Comte d'Angoulême l'avoit tellement étonnée, & elle s'y attendoit si peu, qu'elle ne put résister à sa douleur, & cette vive douleur lui fit trop sentir une passion infurmontable. Cette séparation la rendit encore plus piquante. Elle la trouva si sensible que pour la soulager, en quelque sorte, elle ne put résister à l'envie qu'elle eut de faire, en miniature, le portrait du Comte d'Angoulême. Elle espéra que son imagination fidèle lui en représenteroit tous les traits. Elle favoit peindre admirablement, de manière que comme elle ne pou-

voit exécuter ce dessein dans sa chambre, où couchoit Harcourt, elle alloit tous les jours dans un endroit écarté des jardins. Elle s'y plaçoit de sorte qu'elle pouvoit n'être pas surprise, en renfermant toutes ses couleurs dans une petite boîte. Elle menoit, avec elle, une fille en qui elle se confioit, avec ordre de l'avertir si quelqu'un approchoit. Elle commença donc son ouvrage, & cinq ou six heures le mirent dans une entière perfection.

La dernière fois qu'elle touchoit à ce portrait & qu'elle l'admiroit elle-même, la fille qui la suivoit dans ses promenades s'étoit endormie, & le Comte d'Angoulême ayant dit au Roi qu'il alloit dans ses terres, passa à Loches, ayant à rendre compte de quelque chose à la Reine, si bien que l'ayant entretenue, & ne devant partir que le lendemain matin, ne voyant point Beauville, qu'il estimoit, il la chercha, & ayant appris qu'elle alloit souvent dans la partie la plus reculée des jardins, il y alla. Il l'aperçut de loin, & quand il fut plus près, il la vit occupée à peindre; il s'avança, sans faire de bruit, derrière elle. Quel fut son étonnement

quand il reconnut ses traits dans l'image tracée. L'amour qui avoit conduit les pinceaux de cette fille, ouvrit tout d'un coup les yeux du Prince. Il se crut aimé, & ne songa qu'à s'en retourner doucement, pour éviter la confusion que sa présence causeroit à Beauville, quand au premier pas qu'il voulut faire, une branche toucha la broderie de ses habits, avec assez de bruit pour faire tourner la tête à Beauville.

Bon Dieu ! Que devint-elle ! Quelle douleur ! Elle poussa d'abord un grand cri ; elle le regarda ensuite, comme lui demandant merci, & un moment après elle ferma les yeux & se laissa tomber comme morte.

Le Prince effrayé courut aussi-tôt à elle, & ramassant le portrait & les couleurs, il les mit promptement dans la boîte. A tout ce bruit la fille qui s'étoit endormie se réveilla & vint au secours de sa maîtresse. On lui jetta, sur le visage de l'eau d'une fontaine qui étoit près de là, & qui la fit revenir, & en reprenant ses sens, elle se trouva dans les bras de ce Prince si chéri.

Le Comte faisant un effort sur lui-même, lui

demanda simplement comment elle se portoit ; elle soupira , & tournant la tête de l'autre côté : allez bien , lui dit-elle , pourvu que je ne vous voie plus. Vous n'avez plus long-tems à souffrir , lui dit-il , ne sachant ce qu'il disoit ; je pars demain matin. Ah ! pourquoi êtes-vous venu aujourd'hui , reprit-elle en se levant ? mais vous êtes venu continua-t-elle en le quittant , je ne puis empêcher que cela ne soit.

Le Comte d'Angoulême partit en effet comme il l'avoit dit à Beauville. Elle n'eut garde , le reste du jour , d'aller chez la Reine ; elle se mit au lit , où elle se laissa dévorer par tous ses chagrins. Le même jour le Comte de Sancerre la fit demander en mariage : la Reine trouvant cette union avantageuse pour Beauville , lui dit qu'elle la lui proposeroit , & que si elle y consentoit , elle y donnoit de bon cœur son agrément. Elle lui en parla en effet peu de jours après : Beauville qui étoit encore dans le fort de sa douleur , refusa le Comte de Sancerre ; mais elle le refusa honnêtement. Tous les adoucissmens qu'elle apporta à ce refus , ne le désespérèrent pas moins , & pour achever de combler son ennui , le Roi

arriva dans le tems qu'on s'y attendoit le moins. Ayant appris la demande du Comte de Sancerre, il lui fit défense de penser jamais à Beauville, & de ne se trouver de sa vie aux endroits où elle seroit.

Cette violence du Roi éclaira le courtisan. On connut enfin son amour, & lui-même n'en fit plus de mystère : il la servoit ouvertement, il lui fit des présens magnifiques qu'elle refusa d'abord, mais qu'elle prit enfin par ordre de la Reine. Cette Princeesse & elle, étoient bien embarrassées à ménager l'esprit du Roi & à l'empêcher de se jeter dans le dernier dérèglement. Il la persécutoit d'une façon étrange : il vouloit qu'elle laissât la Reine, qu'elle le suivît. Il sembloit n'agir que pour se rendre toujours plus haïssable.

Le Comte de Dunois qui voyoit grossir l'orage, qui favoit qu'il y avoit tout à redouter de l'humeur du Roi, & qui étoit touché de la peine de mademoiselle de Beauville, lui proposa de l'épouser pour finir tous ses embarras, & de se retirer dans quelqueune de ses maisons, sachant bien que le Roi n'oseroit lui faire violence, ni rien lui dire aussi-tôt qu'elle seroit sa femme.

Beauville soupiroit quand ce fameux Guerrier lui parloit de la sorte. Elle aimoit trop le Comte d'Angoulême pour se résoudre à se donner à un autre.

Cependant, le Roi vouloit qu'elle consentît à ses desirs, & après avoir parlé en amant, il prit enfin le ton de maître. J'ai assez attendu, lui dit-il un jour ; j'ai tout employé, prières, soins, tendresse ; rien ne m'a réussi : ceux de qui vous dépendez & qui connoissent l'obéissance qu'on doit à son Roi, consentent que vous me suiviez & que vous soyez élevée auprès de moi à un rang ou vous ferez absolue sur toutes choses comme sur mes volontés. Ah ! Seigneur, s'écria-t-elle, que me dites-vous ? ai-je des parens assez lâches pour écouter ce que vous me proposez ? & vous, Seigneur, pouvez-vous tourmenter si long-tems une infortunée & vouloir la contraindre à une chose à laquelle elle ne peut penser seulement sans frémir ? Beauville, reprit le Roi, je suis las de vos refus. Une affaire pressée m'arrache d'auprès de vous ; mais j'y reviendrai précisément dans douze jours, & songez que dans ce tems-là, je ne veux plus trouver de

résistance. Je suis maître dans mon état, je prétends être obéi. Préparez-vous donc à quitter la Reine & à venir avec moi, & ce fantôme d'honneur qui vous trompe & que vous aimez tant, s'évanouira aux yeux du public: car tout le monde vous voyant auprès de moi, ne doutera plus que vous ne soyez devenue raisonnable & que vos complaisances ne satisfassent mon amour. Beauville eut beau prier le Roi de changer de résolution, de tarder plus long-tems à revenir, rien ne le fléchit, prières, soupirs, ni larmes: il partit sans s'être adouci. Elle courut tout effrayée chez la Reine, qui pleura volontiers avec elle, & qui, après mille expédiens qu'elles cherchèrent toutes deux, n'en trouva point de meilleur que de s'adresser au Comte de Dunois: car, disoit la Reine, si vous ne l'épousez pas, comme vous dites que vous ne sauriez vous y résoudre, il faut fuir, ma chere Beauville; il n'y a ni Couvent, ni asyle en France pour vous; il faut en sortir, & le seul Comte de Dunois peut vous aider dans un malheur comme le vôtre.

Beauville ayant goûté les raisons de la Reine,

envoya dès le lendemain prier le Comte de Du-nois de le venir voir dans sa chambre ; car le Roi lui avoit fait donner un appartement. Il la trouva dans une tristesse excessive & dans un abattement qui lui fit pitié. Quand il fut assis , elle voulut parler ; mais elle ne put. Ses larmes étouffèrent sa parole. Enfin , elle lui dit avec une peine extrême au milieu de mille sanglots : vous me voyez bien malheureuse , Seigneur : mais je le fais plus encore que vous ne le savez & que vous ne pouvez vous l'imaginer. Elle s'arrêta là malgré qu'elle en eût. Le Comte la pria de lui dire en quels termes elle en étoit avec le Roi ; elle lui raconta ses menaces & le dessein inébranlable qu'il avoit fait de l'emmenet avec lui dans douze jours. Le Comte voyant les choses réduites à l'extrémité , offrit de l'épouser sur le champ & de l'affranchir par-là des persécutions du Roi ; mais Beauville que sa passion pour le Comte d'Angoulême dominoit , & qui avoit un autre dessein , demeura assez de tems sans parler ; & prenant en tumulte & sans réflexion un parti hardi & qu'elle crut nécessaire : je vais vous étonner , Seigneur , répartit-elle , mais vous connoi-



trez du moins par ma confiance, que rien ne peut être pareil à l'estime que j'ai pour vous. Je ne mérite plus la vôtre, continua-t-elle, je ne la mérite plus. Apprenez, Seigneur, les foibles d'un cœur que jusques ici vous avez cru insensible. Paise, Seigneur, & puisque je me résous à vous faire un tel aveu, je ne m'amuserai pas à vous faire une ridicule finesse, en vous faisant le nom du Comte d'Angoulême. C'est lui, Seigneur, continua-t-elle, en voyant l'étonnement & la douleur sur le visage de cet illustre Comte; c'est lui qui a su toucher mon cœur & qui n'a jamais connu une passion que je déteste. Il ne m'aime point, il ne m'aimera jamais. Ce n'est pas l'espérance d'être à lui qui me fait refuser l'honneur que vous voulez me faire. Je fais que le Comte d'Angoulême est attaché ailleurs; mais, Seigneur, il faut un cœur tout entier pour l'illustre Comte de Dunois, je ne suis plus digne de lui. Je ne vous dirai point que j'ai fait cent efforts superflus pour surmonter une inclination si funeste. Je la sentis à la première vue du Comte d'Angoulême, je l'ai vainement combattue depuis: j'ai tout appelé à mon secours,

raison , orgueil & sagesse : j'ai cédé malgré moi , Seigneur , ne me haïsses pas. Qu'un tel aveu vous fasse pitié. Plaignez-moi , Seigneur , je vous demande votre pitié.

Le Comte de Dunois fut très-touché d'un discours si peu attendu & si peu ordinaire. Il garda un long silence. Il le rompit après s'être un peu recueilli en lui-même. Madame , lui dit-il , je vous plains. Vous voulez que je vous plaigne , mais je veux vous servir aussi. Dites-moi ce que vous voulez que je fasse. Alors Beauville lui raconta que la Reine & elle avoient pensé qu'il falloit qu'elle sortît du Royaume. Vous en sortirez , Madame , reprit-il , vous en sortirez. Jamais vous ne m'avez été plus chere , jamais ma passion n'a été si violente , & je vais , puisque vous le voulez , me séparer de vous pour jamais. Je suis dans un âge qui ne me permet plus de grandes espérances , & selon toutes les apparences , nous ne nous verrons plus. Nous ne nous verrons plus , s'écria ce grand homme en se faisant quelque violence , & se levant pour cacher une foiblesse qu'il avoit peine à retenir. Je vais donner ordre à votre départ , à la sûreté & à la bienfiance de votre fuite.

En

En difant cela , il la quitta , & mit en effet fi bien ordre à tout , que le quatrieme jour , mademoifelle de Beauville fut en état de partir. Elle avoit feint d'être malade , & les meffagers que le Roi lui envoyoit , la voyoient toujours dans fon lit. Durant tout ce tems , le Comte de Dunois parut auffi tranquille qu'à fon ordinaire , & l'on n'auroit pas dit , à le voir , qu'il étoit chargé du foin d'une chofe qui lui faifoit une fi horrible peine.

La Reine qui étoit avertie de tout , vint dire adieu à Beauville ; ce ne fut pas fans répandre bien des larmes. Cette fage Princeffe lui dit les chofes du monde les plus généreufes , elle l'embraffa mille fois , & la pria de lui donner fouvervent de fes nouvelles par le moyen de fon illufre protecteur.

Beauville penfa mourir aux pieds de la Reine , & en prenant le dernier congé du Comte de Dunois. Elle partit avec une femme d'une condition & d'une vertu que tout le monde connoiffoit. Deux gentilshommes & un valet-de-chambre du Comte de Dunois , firent fon escorte & eurent foin de la conduire. Le Comte avoit choifi la Bourgogne pour la retraite de mademoifelle



de Beauville, non-seulement parce que le feu Duc & le Roi avoient toujours été en guerre, mais encore, afin que si le Roi venoit à soupçonner que le Comte de Dunois eût favorisé sa fuite, il ne pût croire qu'elle fût en Bourgogne, le Comte ayant marqué toute sa vie une haine insurmontable contre toute la maison de Bourgogne.

Mademoiselle de Beauville ne se crut, en sûreté que dans la première ville de Bourgogne. Elle y séjourna assez de tems pour y apprendre les fureurs du Roi, quand à son retour à Loches, il ne l'avoit plus retrouvée. La vertueuse Reine eut beaucoup à en souffrir. Il ne témoigna pas qu'il pensât que le Comte de Dunois eût part à cette fuite : mais il fut persuadé que c'étoit un coup de Sancerre ; & comme on ne favoit pas où il étoit, le Roi tint pour assuré qu'il avoit enlevé mademoiselle de Beauville. Au hafard de vous avoir déplu, Sire, lui dit le jeune Comte de Bigorre, une fois qu'il le trouva dans un moment plus doux, je voudrois être coupable d'un si beau crime, & puisque mon Roi ne possède pas la plus belle personne de l'univers, je voudrois en être l'heureux ravisseur. Je ne puis

souffrir que Sancerre ou quelque autre quel qu'il puisse être , en soit le maître. Le Roi qui souffroit ses faillies , lui avoit parlé très-souvent de sa douleur , & avoit donné tant de liberté à Bigorre , que l'on ne doit pas s'étonner de celle-ci.

Mademoiselle de Beauville n'avoit pu se résoudre à quitter la France sans se donner la foible consolation de faire savoir ses sentimens au Comte d'Angoulême qui devoit repasser à Loches dans deux jours. Elle lui écrivit donc , & laissa sa lettre à Victoire Pallavicini , qui étoit favorite de la Reine , & qui lui promit de ne la rendre qu'en main propre à ce Prince , ce qu'elle fit au moment qu'elle put lui parler en particulier. Voici ce qu'elle contenoit.

*Au Comte d'Angoulême.*

Je quitte mon pays , je quitte tout ce qui faisoit l'attachement de ma vie. Les persécutions du Roi m'y contraignent ; j'y pourrois trouver un remède avantageux , mais qui m'auroit été cruel , ne pouvant me donner à un autre , quoique je ne puisse espérer d'être à vous. Adieu , Seigneur , je m'explique ainsi librement pour la première &c

la dernière fois, puisque selon toutes les apparences, vous n'entendrez jamais parler de la malheureuse, BEAUVILLE.

Bien que le Comte d'Angoulême ne l'aimât point, il fut attendri de cette lettre, & se plaignit au ciel de sa destinée qui le forçoit à faire le malheur d'une personne si aimable. Il partit de Loches pour aller à Ruère, & passa sans le favoir dans la ville où étoit la pauvre Beauville, qui s'ennuyant dans un lieu si désagréable, aimoit mieux demeurer à la campagne, où elle avoit au moins la liberté de l'air & de la promenade ; mais comme elle ne vouloit pas de belles maisons de peur d'être remarquée, l'écuyer du Comte de Dunois lui fit accommoder cette charmante retraite, & la choisit près de la Cour, afin d'être plus à portée d'avoir des nouvelles de France.

Elle y passa quelques mois dans une tranquillité que rien ne troubloit que les agitations de son ame. La Reine lui faisoit souvent l'honneur de lui écrire ainsi que ses amies particulières, quoi qu'elles ne fussent pas en quel endroit de la terre elle étoit.

Elle avoit dans sa retraite tout ce qui pouvoit l'amuser ; des livres , des instrumens , & toutes les commodités imaginables : & à la solitude , & à sa passion près , elle avoit tout ce qu'elle eût pu desirer ailleurs , tant il est vrai que les soins & la magnificence du Comte de Dunois avoient su pourvoir à tout. Elle apprit par un de ses gentilshommes qui étoit allé à Ruère chercher ses lettres , que le Comte d'Angoulême y étoit & qu'il n'avoit point de fuite. Elle ne fut d'abord que penser ; mais réfléchissant ensuite sur mille choses qui lui revinrent dans l'esprit , elle s'imagina qu'il falloit qu'il fût amoureux de l'une des deux Princesses de Bourgogne , & se ressouvenant de quelques particularités , elle arrêta ses vues sur l'Archiduchesse.

A peine se fut-elle confirmée dans cette croyance , qu'il lui prit un grand desir de revoir ce Prince ; elle lui écrivit donc un mot pour le prier de la venir trouver , & en chargea le gentilhomme qui l'avoit vu. Celui-ci trouva le Comte d'Angoulême seul. Il ne le surprit pas médiocrement de lui apprendre que mademoiselle de Beauville étoit si près de lui. Il fut d'abord embar-

raffé de la prière qu'elle lui faisoit de la venir voir, mais se déterminant après une légère irrésolution, il dit au gentilhomme de l'attendre, que sur le soir ils iroient ensemble. En effet, il monta à cheval à l'heure qu'il l'avoit dit, & se rendit à la retraite de Mademoiselle de Beauville. Elle rougit d'abord qu'elle le vit; mais se remettant bientôt, après que le Prince eut assez témoigné sa surprise de la voir en ce lieu, & de le trouver si agréable, & qu'ils eurent parlé de la douleur du Roi, sur son départ, & de la générosité du Comte de Dunois, ce Prince évitant, avec adresse, de rien dire devant elle qui eût relation à la moindre apparence des sentimens qu'elle avoit pour lui: Seigneur, lui dit-elle, pour suivre sa résolution, & pour satisfaire sa curiosité, que devient la Princesse de Bourgogne? & s'apercevant que le visage du Prince se couvroit d'une rougeur éclatante, ne m'en direz-vous rien, Seigneur, continua-t-elle? De grâce, dites-moi la vérité, vous aimez cette Princesse, ne craignez pas qu'un intérêt particulier m'engage à vouloir connoître vos sentimens; je les fais. Vous savez aussi que les miens savent se régler; & si je n'ai pas été



maîtresse de les porter jusqu'où j'aurois dû, vous n'ignorez-pas aussi que c'est bien malgré moi que vous en avez eu quelque connoissance. Nos entretiens ne seront pas bien fréquens sur ce sujet, je vous promets qu'ils ne vous fatigueront guère. Accoutumée à vous fuir, je puis aller encore en des lieux où le sort ne pourra nous faire retrouver; ainsi puisque je vous vois maintenant, avouez-moi, pour me consoler de n'avoir pu toucher votre cœur, que ce bonheur étoit réservé à une Princesse que l'on dit être si parfaite. Madame, lui dit le Prince, résolu de n'avoir point recours à un lâche artifice, je ne puis mieux me justifier de ne vous avoir pas aimée, qu'en vous avouant que j'adorois la Princesse dont vous parlez. Et qui ne livre pas son ame, toute entière, aux charmes de la belle Beauville, il faut qu'il en ait déjà fait un sacrifice aux beautés de la Princesse de Bourgogne. Oui, Madame, j'avois la gloire de servir cette charmante Princesse, avant que j'eusse jamais eu le bonheur de vous voir; ainsi je ne suis pas si coupable de vous avoir résisté. Et s'il ne m'étoit pas permis d'avoir pour vous

des femimens tels que vous les méritez , je n'ai pu du moins vous refuser tout mon respect & toute mon admiration.

Beauville sentit toute la force de cet aveu ; mais comme elle s'y étoit préparée, elle cacha ce qu'il avoit de dur pour elle, au fond de son cœur ; & paroissant tranquille, elle parla, sur ce sujet, au Prince avec beaucoup de générosité ; & hors quelques regards tendres, elle se tira bien de cette conversation, à l'adieu près. Le Prince lui dit qu'il partoît le lendemain pour la France, & lui demanda si elle ne vouloit pas charger de ses commissions ? Elle lui dit qu'elle lui enverroit des lettres pour la Reine & pour le Comte de Dunois. Elle écrivit aussi à quelqu'une de ses compagnes, & le pria de ne leur dire ni l'endroit où elle étoit, ni qu'il l'eût vue. Après quoi l'adieu se fit entre les deux personnes avec une entière liberté du côté du Prince, & un saisissement si violent de celui de Beauville qu'elle ne put parler. Quelques soupirs entrecoupés marquèrent seulement ce qu'elle auroit bien voulu cacher. Dès que le Prince fut parti, elle s'abandonna à un affliction démesurée,

& la perte de ses espérances l'affligea tout autant que si elle ne s'y fût pas attendue.

Elle vivoit dans cette langueur quand la Princesse de Bourgogne s'avisa d'aller visiter son désert, dont on lui avoit raconté tant de merveilles. Beauville étoit absente, & la Princesse ayant visité ses appartemens, elle apperçut le portrait du Comte d'Angoulême dont elle s'empara. Le soir, lorsque Beauville rentra & qu'elle voulut chercher ce portrait, elle fut surprise de ne le pas trouver, elle visita par-tout, & elle remarqua un désordre dans sa chambre & dans son cabinet qui n'étoit pas ordinaire ; ses femmes en furent étonnées aussi : & comme une d'elles étoit allée pour s'informer si quelqu'un n'étoit point venu, elle apperçut une petite paysanne auprès de sa mere, qui lui montrait des rubans & des pièces d'or qu'on lui avoit donnés, en racontant ce qui s'étoit passé. Cette fille qui l'entendit, courut le dire à Mademoiselle de Beauville, qui fit venir la petite fille, & apprit d'elle toute l'aventure ; & que, suivant de loia ces belles Dames, elle en avoit vu bien d'autres & quantité d'hommes à cheval, environ à deux cents

pas de la maison. L'Ecuyer du Comte de Dunois assura qu'il falloit que ce fussent les Princesses. Beauville n'en douta pas, & passant dans son cabinet, elle se plongea dans la plus amère douleur qu'elle eût encore ressentie. Elle ne balançoit pas à croire, que le Comte d'Angoulême ne l'eût trahie, & qu'emporté par une vanité qui n'est que trop ordinaire aux hommes, il ne se fût fait un mérite, auprès de la Princesse, de l'inclination qu'elle avoit pour lui. Cette pensée dure à son amour & insupportable à son orgueil, pensa la faire mourir de dépit. Tu ne me verras point, s'écria-t-elle, odieuse Princesse, tu ne me verras point; le plaisir de ma vue ne rendra pas ton triomphe plus parfait. Je te fuirai par-tout. Tes propres Etats sont d'une assez grande étendue pour me cacher & pour me dérober aux yeux de l'inhumain qui rit de ma peine, & qui s'en fait un sacrifice avec tant d'insolence. Après quelques réflexions qui ne servoient qu'à accroître ses mortelles douleurs, elle fit appeler les gentilshommes du Comte de Dunois, & les supplia que dès le lendemain, elle pût s'en aller d'aussi bonne heure qu'il seroit possible. Ils lui parurent

tous prêts à lui obéir, & lui demandèrent en quel lieu elle vouloit aller. Elle consulta long-tems avec eux; enfin, par l'avis de l'un des deux, elle conclut que ce seroit à Gand. Cet homme lui dit qu'il avoit un beau-frère qui étoit considéré dans cette ville, & chez qui elle seroit commodément; ayant une belle maison où sa sœur rendroit sa retraite aussi agréable qu'elle le pourroit. Beauville consentit à prendre ce parti, & sans différer, dès le lendemain, toutes choses étant préparées pour son voyage, elle se mit en chemin pour se rendre à Gand. Elle s'y tint cachée dans une retraite impénétrable, & c'est-là qu'elle reçut des nouvelles de la Reine & du Comte de Dunois, qui lui apprirent que le Roi ayant enfin su le lieu où étoit le Comte de Sancerre, l'avoit fait prendre & enfermer dans une rigoureuse prison, avec menace de le faire mourir, s'il ne lui rendoit pas Beauville; que dans l'appréhension qu'en eut Mademoiselle de Budos, parente & amie de Sancerre, elle n'avoit point hésité à dire au Roi qu'il étoit innocent de la fuite de Beauville, & que si quelqu'un en étoit instruit, ce n'étoit assuré-

ment que le Comte d'Angoulême; qu'au dernier voyage qu'il avoit fait, il leur en avoit apporté des lettres. Elle montra la sienne au Roi, & l'assura certainement que c'étoit en Bourgogne qu'il étoit allé. Il n'en fallut pas davantage pour justifier le Comte de Sancerre & pour le faire mettre en liberté. Aussi la colère du Roi s'alluma étrangement contre le Comte d'Angoulême. Dès-lors il fit courir des bruits injurieux à la gloire de Beauville; il résolut de porter la guerre en Bourgogne, comme il fit quelque tems après; & ne pouvant rien apprendre par le Prince, il le menaça, le maltraita, fit chercher par-tout Beauville, & ne la trouvant point, sa fureur en prit une nouvelle violence; sa haine contre le Prince l'obligea au refus qu'il lui fit, de consentir qu'il fût l'époux de l'héritière de Bourgogne. Il ne put contribuer à faire l'élévation d'un homme qu'il regardoit comme son rival & comme son mortel ennemi.

Beauville, en apprenant ces nouvelles, fut touchée d'un sentiment de douleur d'être la cause innocente qui s'opposoit à la fortune d'un Prince qui lui étoit si cher. Mais un plus vif sentiment

de chagrin la saisit de se voir l'objet de la colere du Roi, après avoir été, malgré elle, celui de son amour. Elle avoit l'imagination si frappée, qu'elle la conduisoit insensiblement à l'égarément; car elle ne savoit quel parti prendre pour rétablir sa réputation qu'elle voyoit si injustement déchirée. Ce n'est pas qu'elle n'en eût un bien glorieux, puisque le généreux Comte de Dunois s'offroit toujours pour l'épouser, persuadé comme il l'étoit de sa vertu; & c'étoit là, pour elle, un bouclier impénétrable, contre tous les traits de l'envie & de la médisance, que d'avoir l'honneur d'être la femme du plus grand homme qui fut jamais. Elle étoit dans une perplexité qui l'empêchoit de se résoudre, lorsque dans une révolte des habitans de Gand, contre l'Archiduc, on vint l'avertir qu'on avoit vu combattre le Comte d'Angoulême à la tête des gardes de l'Archiduchesse & des sujets fidèles qui lui restoient. Cette nouvelle la troubla; elle ne put accorder sa présence en ce lieu, avec la défense que le Roi avoit faite à ce Prince, de penser à l'Archiduchesse; elle se fit un plaisir délicat de lui paroître nécessaire, & suivant les résolutions

qu'elle prit au milieu du tumulte, elle lui écrivit de se rendre en un lieu qu'elle lui indiquoit. A peine fut-il entré dans le jardin où elle l'attendoit, qu'elle s'avança vers lui avec une langueur qui faisoit assez remarquer combien elle avoit souffert d'agitations. Elle lui fit connoître qu'elle étoit instruite des bruits désagréables que le Roi faisoit courir sur elle & sur lui. Vous voyez, Seigneur, lui dit-elle, qu'il ignore mes plus grands malheurs. Mais enfin, sans en parler davantage, vous aimez la Princesse de Bourgogne, vous me l'avez avoué, le Roi s'oppose à votre bonheur; j'imagine un moyen, Seigneur, par où je puis l'y faire consentir, & réparer absolument la gloire qu'il m'a voulu ôter. C'est ce que je vous ai voulu dire dans la lettre que je vous ai écrite. Je puis donc, Seigneur, épouser le Comte de Dunois, & après cela me rendre auprès de la Reine, & obtenir du Roi qu'il consente à votre mariage avec la Princesse de Bourgogne. Je me flatte d'avoir assez de crédit sur lui, pour en obtenir ce que je voudrai; & comme je réussirai, sans doute, c'est l'unique moyen que je trouve pour me faire résoudre à épouser le Comte de Dunois.



La pensée d'avoir contribué entièrement à votre satisfaction, me consolera d'un joug qui est toujours cruel, quand le cœur ne l'a pas fait accepter ! Ah, Madame, repartit le Prince, que je suis ravi de vous voir dans la résolution de rendre justice à l'amour de ce grand homme, & de vous faire un destin si beau & si digne de vous, & qui détruira absolument tout ce que le ressentiment du Roi a pu semer contre une vertu aussi éminente que la vôtre. Faites donc, Madame, faites finir vos malheurs, retournez glorieuse en France, le Roi n'osera rien tenter contre vous. Il respectera la femme du Comte de Dunois, & ce grand nom vous mettra à l'abri de tout ce que vous en auriez à craindre. Moi, heureux dans ces climats, on m'y prépare un sort qui ne dépendra plus de ses caprices. Je vais épouser la Princesse dans peu de jours, & libre des assujettissemens que je lui dois, je pourrai soutenir son inimitié, s'il oublie que je suis en état de m'opposer à son injustice. Mademoiselle de Beauville fut frappée du discours du Prince; elle garda un assez long silence. Vous allez épouser votre Princesse, dit-elle, enfin vous l'allez épouser, &

moi je ne vais plus en France. Non il n'y a plus de patrie pour moi, de Comte de Dunois, ni de bonheur pour mes jours. Je vais les ensevelir dans un monastère. Oui, Seigneur, si j'avois contribué à votre félicité, j'aurois supporté la destinée où je me résolvois ; mais cela n'étant pas, elle seroit un fléau pour moi. Je veux éviter tout le monde ; & je veux que tout le monde m'oublie. Vivez content, tandis que je vais être infortunée. Peut-être que la bonté du Ciel, à qui je destine le reste de ma triste vie, me regardera en pitié, qu'elle aura agréable le sacrifice perpétuel que je vais lui faire, de la seule passion que mon cœur a pu ressentir ! Quelle résolution, s'écria le Prince touché de la douleur qu'il lui voyoit ! quelle résolution ! changez-la, Madame, changez-la. Songez, je vous conjure, au nom de la Reine, au nom du Comte de Dunois, au nom de toutes vos amies, songez que je les représente tous, & que je vous conjure au nom de tout ce qui doit vous être cher ! Hélas ! dit-elle, c'est tout ce que j'ai de plus cher qui m'oblige à faire ce que je veux exécuter. J'avoue qu'à la première attention que j'y

ai donnée, je me suis effrayée, & que le moment d'après, je me suis sentie attendrie; mais je repousse les foiblesses que le premier mouvement cause d'abord. La nature étonnée cède à une raison éclairée, & à une résolution affermie. Je vous souhaite un heureux destin, Seigneur, je vous le dis encore, & je le penserai éternellement. Accordez-moi un peu de part dans votre bienveillance, donnez-m'en dans votre souvenir, & ne me refusez pas votre pitié; je veux tout cela de vous. Vous aurez encore toute mon admiration, s'écria le Prince. C'est assez, Seigneur, reprit-elle, je vais me séparer de vous moins affligée. Adieu, continua-t-elle, en lui tendant la main, adieu Prince, en quelque endroit de la terre où je sois, vous y aurez une personne qui pensera toujours à vous, & qui fera des vœux pour le seul homme qu'elle a eu le malheur d'aimer.

Lorsque Beauville avoit tendu la main au Prince, il avoit vu briller quelque chose de si majestueux, sur son visage & dans son action, que pour lui témoigner un respect proportionné à ce qu'il sentoit pour elle dans ce moment, il

mit un genou en terre, & baïsa cette main avec une espèce d'affection qu'il ne pouvoit lui refuser, Je donnerois une partie de mon sang, lui dit-il, pour vous ôter de l'esprit vos funestes desseins; mais puisqu'on ne peut vous persuader présentement, si vous changez, Madame, & que mon service vous soit utile, appelez-moi, je volerai à vos ordres, & je les suivrai contre le Roi & contre toute la terre. Beauville suffoquée par la douleur, fit signe au Prince de se retirer. Il le fit de peur de l'inquiéter. Quelques jours après elle entra dans le cloître le plus rigoureux. De grandes sommes d'argent firent qu'on lui donna incessamment l'habit. Elle fut, le jour qu'elle le prit, la mort du Comte de Dunois, & cette nouvelle ne servit pas peu à l'exécution de ses desseins, Comme elle pria qu'on ne lui fit voir personne, & qu'on ne lui rendit aucune lettre durant toute l'année de son noviciat, elle ne put rien apprendre de ce qui se passoit dans le monde. Enfin elle fit ses vœux avec beaucoup de fermeté, & sa piété & sa vie retirée édifioient tout le couvent. Cependant l'Archiduchesse étoit incommodée, depuis quelques jours, d'une chute

qu'elle avoit faite ; elle languit quelque tems & parvint bientôt à son dernier terme.

Le Comte d'Angoulême garda toujours un précieux souvenir de ces deux femmes , & ce ne fut qu'avec une grande répugnance que quelques années après il obéit aux ordres du Roi, qui vouloit qu'il épousât Louise de Savoye. Il eut de ce mariage François I. l'amour & les délices de son peuple ; grand par une foule de belles qualités. Ce fut sous cet admirable Prince que fleurirent les Belles-Lettres & les Beaux-Arts ; ce fut sous son règne qu'on n'eut plus de honte d'avoir des connoissances. Il aimoit les Savans & les récompensoit. Il faisoit lui-même beaucoup, & s'il ne fût né qu'un simple particulier, il auroit été le plus aimable & le plus parfait des hommes.





# NOUVELLES

*FRANÇAISES.*

TOME II, No. X.





A L E X I S ,

NOUVELLE FRANÇAISE.



*A P A R I S ,*

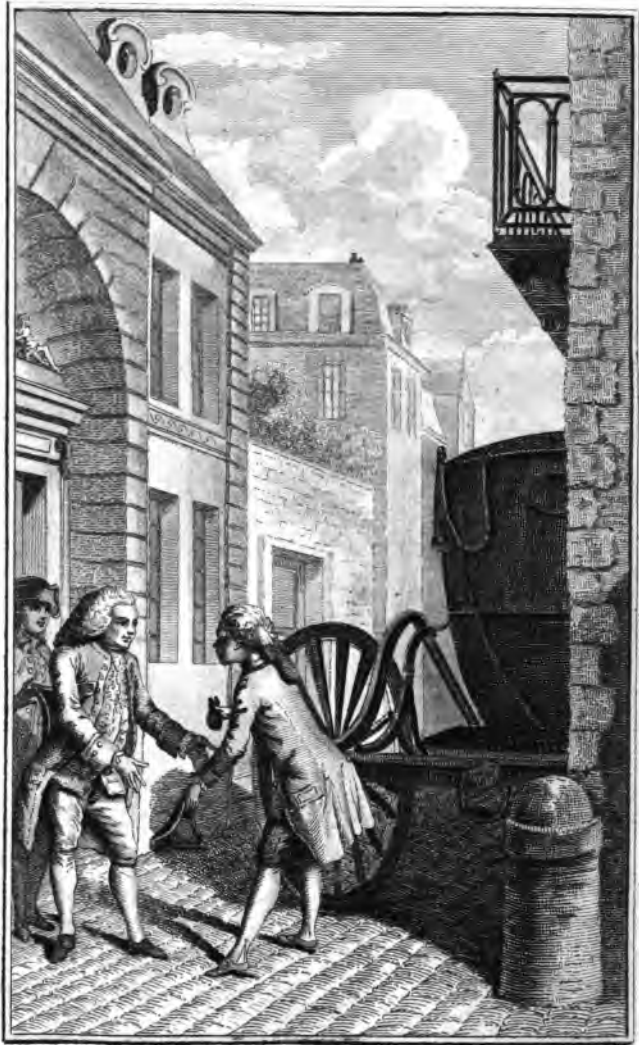
Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, Cloître  
S. Jacques de la Boucherie.

---

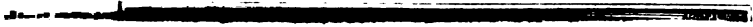
M. DCC. LXXIX.













## ALEXIS.

**I**L y a grande apparence que le sort avoit voulu fixer mon séjour dans un petit village de Picardie , aux environs de Notre-Dame de Liesse; car c'est-là que je suis né , il y a environ quarante ans. Que ne m'a-t-il été aussi facile de découvrir mon origine & mes parens , que le lieu de ma naissance ! Mon origine est donc un my-

A iij

tere , mais il étoit connu du curé de mon village.

Les anciens de la Paroisse prétendent que ce bon Curé n'a jamais altéré la vérité ; ainsi je dois m'en rapporter à ce qu'il m'a dit & me croire le fils d'un de ses freres. A peine je fus susceptible de distinguer les objets , qu'il me recommanda de regarder Dame Nicole , sa gouvernante , comme ma mere : & je le fis sans peine , car la bonne femme n'a jamais cessé de me donner des marques d'une véritable tendresse.

Le Curé ne se donna pas moins de peine pour orner mon esprit. J'avois tant de dispositions , qu'à l'âge de vingt ans j'en favois autant que lui. Je lisois & écrivois passablement ; j'avois même assez de latin pour comprendre un peu de bréviaire, dont je m'amusois à traduire quelques légendes. Parvenu à ce point de science, le bon Curé me prit un jour en particulier & me fit cette leçon, que je n'oublierai de ma vie : « mon cher Joseph , j'ai toujours eu pour principe que les sciences donnent de la vanité à l'homme ; que loin de leur inspirer l'amour de la vertu , elles remplissent sa tête de fumée , & laissent du vuide dans son cœur. D'après ces observations , j'ai beaucoup



plus cherché moi-même à bien vivre qu'à beaucoup apprendre. J'ai fait consister ma gloire à remplir scrupuleusement les fonctions de mon ministère ; j'ai placé l'honneur dans la probité, & le bonheur dans la paix d'une conscience sans reproche. J'ai senti que le témoignage intérieur valoit bien les opinions publiques ; aussi ne ferai-je des efforts jusqu'à la fin de ma carrière que pour y arriver inconnu à la louange & au blâme. Mon enfant, borne tous tes soins à fermer à la fausseté les portes de ton ame, & à éloigner le mensonge de ta bouche. *Droiture & vérité* : voilà la devise de l'honnête-homme ». L'heure du souper étoit celle qu'il choisissoit ordinairement pour me donner ces précieuses leçons, & le dessert ne finissoit qu'avec elles. Un soir que dans l'ivresse de sa joie il redoubloit ses instructions & les rasades, & que Dame Nicole étoit retenue dans son lit pour une légère indisposition, nous fortîmes de table fort tard. La chaleur de son discours & le sommeil avoient engourdi ses sens ; je l'engageai respectueusement à se coucher ; mais le moyen de gagner son lit ! Je le pris dans mes bras, le portai ; mais hélas ! le poids triompha

de mes forces , il échappa de mes bras & tomba lourdement sur le carreau. Je veux le relever , mais en vain ; Nicole est hors d'état de venir à notre secours. Je n'avois d'autre parti à prendre que de bien couvrir le pauvre Curé & de lui laisser passer la nuit dans cet état. Mon oncle qui se croyoit au lit , me souhaita le bon soir , & je me retirai en priant le ciel de le protéger & de ne pas permettre qu'il essayât de se relever , attendu qu'une seconde chute pourroit lui fermer les yeux pour jamais. Hélas ! mes craintes n'étoient que trop fondées. Aurai-je la force de le dire ! mon oncle fit une seconde chute & ne s'en releva jamais. Le matin , à la vue de ce corps inanimé , je ne pus me défendre d'un secret reproche qui me disoit que j'étois un parricide ; car malgré les soins qu'il avoit pris pour éloigner de moi certaines idées confuses , je m'étois accoutumé à le regarder comme mon pere ; & la calomnie ne l'avoit jamais empêché de me prodiguer les marques d'une tendresse paternelle.

Qu'on entende les cris lamentables de l'incon-solable Nicole , lorsqu'elle apprit ce triste événement. Bientôt les mêmes alarmes gagnèrent

la demeure de chaque paroissien. Les bons villageois s'empressent en foule autour de dame Nicole, qu'ils étoient accoutumés de considérer, attendu la dignité de sa place. Il auroit fallu entendre les femmes se dire les unes aux autres : ah commere ! ah cousine ! quel pasteur nous avons perdu ! Femmes, votre douleur est juste, interrompit un nommé Gros-Jean : ce pasteur étoit le foutien de nos familles & le pere de nos enfans.

Enfin on préside aux funérailles du bon Curé ; & les sinceres regrets & les larmes de ses paroissiens forment à son convoi une pompe glorieuse : l'orgueil & le luxe n'y étoient pour rien ; elle étoit l'ouvrage de la vertu. La pauvre Nicole sur-tout exhaloit sa douleur par de profonds gémissemens. Cependant avec le tems, il-fallut se consoler, & elle se consola en effet, parce qu'on ne peut pas toujours pleurer. Elle rassemble tout ce qu'elle peut de la succession, si modique, que personne ne songea même à la lui disputer, & chercha un second maître qui pût la consoler de la perte du premier.

Arrive le moment de songer à mon fort. Il

eût été cruel pour moi d'enfvelir dans la retraite d'un village mes talens & mes heureufes difpofitions. Je me hâtai donc de faire le voyage de Paris, afin de me pouffer dans le monde.

La bonne Nicole, après avoir bien examiné une foutane du Curé, m'en fit faire un habit, & trouva dans le refte de la fuccelfion de quoi compléter mon trouffeau. J'emportai une douzaine de chemifes, autant de mouchoirs bleus, deux cravattes de taffetas noir, trois paires de bas de laine, une large culotte de mon oncle, fon grand chapeau, & fes bottes. Aux bottes près, je mis le tout dans une ou deux ferviettes, marquées aux armes du Presbytere, dont je fis deux paquets, plaçant l'un dans une de mes bottes, & l'autre dans la feconde. La généreufe Nicole avoit eu la précaution de payer ma place au carroffe de Laon; car elle ne voulut pas me laiffer faire le voyage à pied. Pendant que j'avois été enfant de chœur, je m'étois fait un petit revenu des profits qu'on retire quelquefois de cet emploi. Nicole avoit été mon trésorier. A mon grand étonnement, je la vois s'avancer à moi portant d'une main mon petit

fac d'argent, & de l'autre un vieux mouchoir dans lequel elle avoit enveloppé ses épargnes. Elle en tire quatre louis, les joint à mon petit capital; & après l'avoir solidement cousu dans le pan de mon habit, elle m'embrassa avec un douloureux soupir : « adieu, mon pauvre Alexis, me dit-elle; il est tems que tu songes à te faire un sort. Ta bonne éducation & tes connoissances ne manqueront pas de te procurer un bel état; ainsi ne m'oublie pas; elle m'embrassa une seconde fois; & me dit les larmes aux yeux : ne perds jamais de vue les bonnes leçons de notre digne Curé. Mon enfant, tu fais qu'il t'a toujours dit que sans la franchise & la probité, on ne sauroit être heureux ».

Le cœur bien ferré, je prends mes bottes & les place à califourchon sur mes épaules; je détourne la tête pour cacher mes larmes à Nicole; je me mets en marche, & j'arrive au bureau du carrosse, avant de m'être, pour ainsi dire, apperçu que j'eusse été en chemin.

Deux négocians, deux capucins, un gascon & moi remplîmes la voiture; & quatre gros chevaux nous traînerent pesamment vers la capi-

tale. La bonne Nicole m'avoit recommandé en partant, de faire ordinaire avec le cocher pour ménager mon argent. Il fait cher vivre en route, m'avoit-elle dit; & à ton arrivée, tu seras bien aise d'avoir peu dépensé. Je le lui promis; car j'étois bien disposé à suivre en tout les conseils de Dame Nicole. Mais comment résister aux sollicitations de mes compagnons de voyage? Les deux commerçans sur-tout, me pressoient d'une manière si engageante, que je n'eus pas la force de les refuser.

Le dîner n'eut rien de remarquable: c'est le gascon qui fit les frais de la conversation, les capucins se signalèrent par leur bon appétit; & moi je ne fis usage que de mes oreilles & de mes yeux. On m'avait à peine offert du premier mets, que le cocher vint nous dire qu'il étoit tems de partir. Le souper fut plus long & plus gai. Je me dédommageai de ce que j'avois perdu le matin. Le gascon nous amusoit infiniment par ses failles & son adresse à nous faire des espiégleries. Tantôt il mettoit en pièces son assiette & son verre qu'il rétablissoit l'instant d'après en leur entier; tantôt il avaloit son couteau, sa four-

chiette, sa cuiller; & à chaque mouvement qu'il faisoit, mes yeux devenoient plus grands; je croyois manger avec un forcier: enfin, je me hafarde à lui demander d'une voix timide, si effectivement il avoit avalé son couteau. Si je l'ai avalé, me répondit-il, brusquement? Je vous avalerois bien aussi vous-même. J'avoué que cette réponse me fit une peur horrible; mais après m'être assuré par mes yeux, qu'il s'en falloit de la moitié qu'il fût aussi gros, aussi grand que moi, & me ressouvénant d'avoir lu quelque part qu'il falloit que le contenant fût de toute nécessité, plus grand que le contenu, je me rassurai, & lui répondis hardiment que je n'avois pas peur. Bon, répliqua-t-il, voulez-vous parier cent louis? J'aurois bien voulu gagner cent louis, mais n'étant pas possesseur d'une somme aussi forte, je lui dis que j'en pariois huit très-volentiers; il y acquiesça, & je me mis à décroûdre le pant de mon habit. Cet homme, me disois-je pendant ce tems-là, ne dit pas la vérité: donc il ne peut pas avoir raison. Notre argent sur table, le Gascon se met en devoir d'exécuter sa proposition: il me saisit par le bras, fait travailler

sa mâchoire & me mord jusqu'au sang : ahie ! ahie ! Monsieur , vous me faites mal ; vous me mordez. — De par tous les diables ! croyez-vous que je vous avalerai sans vous mâcher. A cette réponse de l'adverfaire glouton , tout le monde partit d'un grand éclat de rire , & le Gascon mit mes huit louis dans sa poche : j'étois consterné par la honte & la douleur , & ne m'avifai seulement pas de lui disputer mon argent. Les convives témoins de mon embarras , représentèrent au Gascon, que n'ayant pas mis son argent au jeu ; il n'étoit pas naturel qu'il s'emparât du mien : on en appella de part & d'autre à l'avis des capucins ; & ceux-ci conclurent que si je consentois à faire venir deux bouteilles de Champagne , je devois être quitte de toute trufferie.

Nous continuâmes notre route fort gaiement , le Gascon faisant toujours les frais de nos plaisirs , quand il n'y avoit point d'argent à déboursfer. Nous étions à quatre lieues de Paris , lorsque nous aperçûmes près de nous une très-belle voiture renversée dans un fossé : la Dame tristement appuyée sur sa femme de chambre , venoit de-



mander du secours à notre cocher. Ce seroit avec le plus grand plaisir du monde, répondirent les Commerçans, mais il est tard. A quelle heure arriverions-nous ? Nous avons affaire à la Douane : allons, fouette cocher. La jeune Dame, peu satisfaite de l'incivilité de cette réponse, s'en retourne consternée vers sa voiture. Pour moi, je fus si touché de son embarras, que je suivis le premier mouvement de mon cœur. Charger mes bottes sur mes épaules, ouvrir la voiture, sauter à bas, fut l'affaire d'un clin d'œil. Je cours vers la voiture renversée ; j'étois jeune, vigoureux, je prêtai du secours aux gens de la Dame, & la voiture fut relevée. Nous avons employé beaucoup de tems à remettre les choses en état, & le carrosse de Picardie étoit déjà loin ; je me mis en marche pour le rejoindre ; mais la Dame bienfaisante me rappella, & me força de prendre place auprès d'elle. Une fois en marche on entama la conversation. Il ne fut pas difficile à la Dame de deviner, à mon extérieur & à mes manières toutes franches, que j'allois à Paris pour la première fois : elle me questionna, en me donnant le titre d'abbé, sur le

motif de mon voyage ; y allez-vous pour affaire , me dit-elle , ou seulement par curiosité , pour voir la capitale ? elle ajouta , comme par parenthèse , que ce n'étoit pas par curiosité qu'elle me faisoit ces questions , mais pour me donner des marques de sa reconnoissance ; elle m'appelloit toujours M. l'abbé : vraisemblablement je devois ce nom à mon long habit noir , à mon grand chapeau , & à mes cheveux coupés en rond. Je répondis de mon mieux à toutes ses politesses , & j'assurai la Dame que je n'étois point abbé. Je lui racontai avec la franchise que mon oncle m'avoit inspirée , toute l'histoire de ma vie , ainsi que les raisons qui m'avoient déterminé à entreprendre le voyage de Paris. Je l'avois vu sourire à plusieurs endroits de mon récit. Elle parut extrêmement satisfaite d'apprendre quels étoient mes projets , & elle ne le fut pas moins de ma candeur. Je m'applaudis , me dit-elle , du hasard qui m'a procuré votre connoissance : je retournois exprès à Paris , pour y trouver quelque jeune homme à talent & bien élevé , que je pusse employer tous les matins à transcrire mes observations de la veille. Je cherchois dans ma tête

tête à faire un compliment à la Dame, lorsque j'aperçus mes compagnons de Picardie, allant à pied tristement, pour alléger leur voiture embourbée. Je passai fièrement à côté d'eux, gai de trotter dans une bonne berline, tandis qu'ils cheminoient au milieu du plus mauvais chemin. Qu'on se représente la joie que je dus éprouver, en me voyant dans un magnifique carrosse, faire mon entrée dans Paris. Je m'imaginois que chaque passant m'examinait, & que je lui paroissais tout aussi extraordinaire que ce que je voyois me le sembloit à moi-même. Arrivé à la demeure de Madame de Fronsi, je pris sa maison pour un palais enchanté: Julie, femme de chambre de Madame, m'introduisit dans mon appartement: il étoit petit & commode. Je me flatte, me dit gracieusement Julie, que vous y ferez à votre aise, & que nous ferons contentes de vous. Ma maîtresse est du meilleur caractère du monde, quoique riche veuve, & bel-esprit. Je compris à merveille ce que c'étoit qu'une riche veuve; mais je n'entendois rien au mot de bel-esprit. Ce n'est pas ici le moment, ajouta Julie, de vous parler de l'étendue des connoissances de ma maî-

B

tesse , de son profond jugement , & des avantages qu'elle retire de la société des Savans les plus célèbres , & des bons auteurs qu'elle reçoit chez elle ; car vous saurez que nous donnons à manger quatre fois la semaine , à un certain nombre de ces Messieurs ; ils instruisent Madame de ce qu'il y a de nouveau dans les Sciences ; ils diffèrent les ouvrages nouveaux , & leur assignent la place qu'ils doivent occuper dans l'estime des hommes : on classe les beaux esprits , les philosophes , & les généraux , dans un couplet de table ; & puis on fait des recherches si abstraites sur la Métaphysique , qu'on ne s'en tireroit jamais si quelque faiseur d'épigrammes , qui se trouve dans le nombre , n'éclaircissoit la question , par un mot aussi satyrique que plaisant. Le lendemain ma maîtresse couche sur le papier , les traits qui l'ont le plus frappée , & vous êtes l'heureux mortel qu'elle a choisi pour transmettre ses œuvres à la postérité.

Il n'y avoit que quelques jours que je remplissois la pénible fonction de secrétaire de Madame , lorsque je me sentis accablé du poids qu'il entraînoit : ma besogne me déplaçoit beaucoup ,

parce que Madame & moi n'entendions rien à nos ouvrages , & puis , ma conscience se trouvoit alarmée de sa conduite : je croyois devoir l'avertir que de certaines prétentions lui donnoient une certaine réputation , qui n'étoit pas trop avantageuse. J'avois appris , par-ci - par - là , que ma jeune veuve avoit des parens qui n'étoient point dans l'aifance , & je crus qu'il étoit de mon devoir de lui en rappeler le souvenir ; je ne tardai pas à lui proposer une réforme. Un beau matin qu'elle m'eut fait écrire ses observations de la veille , je pris la liberté de lui faire les miennes , avec toute la franchise dont j'étois capable. Vous n'êtes qu'un sot , Monsieur le villageois , de vous croire fait pour me donner des leçons , & un petit impertinent de vous aviser de me parler de ce qui ne vous regarde pas & fachez , mon pauvre Alexis , que je vous ai pris pour écouter mes observations , les écrire , & non pour recevoir les vôtres. Je demeurai consterné en voyant ma franchise si mal accueillie ; & quelques jours après , mon zele fut encore plus mal récompensé , car je fus mis à la porte.

En sortant de la maison avec mes bottes sur l'épaule, comme à mon ordinaire, l'un des savans de Madame, qui me rencontra, jugea, à mon accoutrement, que je déménageois ; il m'adresse la parole, me demande pourquoi je fors avec tout mon équipage ; je lui raconte naïvement mon aventure ; après m'avoir écouté attentivement, il me dit que si j'avois dit la vérité, il me prendroit auprès de lui, & me donna son adresse, pour me trouver le lendemain chez lui : je n'eus garde d'y manquer ; j'arrivai à l'heure indiquée, & au premier coup d'œil la demeure du savant me rendit moins stupéfait que celle de Madame de Fronfi ; mon cher Alexis, me dit-il, j'approuve la franchise de ton caractère, & je suis déjà tout disposé à t'accorder mon amitié, parce que tu as eu le courage de donner un bon conseil ; les femmes, mon ami, ne sont que frivolité ; pour moi qui passe ma vie à la recherche de la vérité, tu m'obligeras, en me la mettant sous les yeux, toutes les fois qu'elle se présentera aux tiens. Les passions de l'homme n'ont jamais maîtrisé mon cœur : je ne connois d'autre empire que celui de la sagesse & de la raison ; je ferois

d'ailleurs peu de cas de mes vertus, si la modestie ne les surpassoit encore.

Le ciel soit béni! me dis-je, de m'avoir fait rencontrer un honnête homme. Je m'efforce, ajouta le philosophe d'acquérir quelque renommée, par le peu de talent que la nature m'a donné. Je travaille depuis quinze ans à un roman philosophique, duquel les mœurs & le gouvernement pourront tirer un grand avantage: j'y donne des conseils aux Rois, j'instruis les Ministres; mais comme je n'ai qu'une fortune très-médiocre, & comme il est inutile de mourir de faim pour acquérir l'immortalité, je fais à mes instans de loisir, de petits ouvrages, tantôt en vers, tantôt en prose, qui alimentent en même tems l'auteur, les libraires & les journalistes: tous mes amis les trouvent excellens; les grands auxquels je les lis, m'en promettent beaucoup de gloire, & j'ose dire sans blesser la modestie, que dans ce siècle-ci, il est peu d'auteurs qui en méritent autant: ce sont ces écrits qu'il faut que vous me transcriviez. Comme vous ne me paroissez pas sans esprit, vous me ferez plaisir de m'en dire votre sentiment, mais sans aucune considération,

je vous prie. Oubliez que vous êtes à mon service, mon cher Alexis, & ne voyez en moi que votre ami.

Je n'avois pas compris tout ce que le favant m'avoit dit ; mais j'étois transporté d'une joie si vive, d'avoir pour maître un homme d'un tel caractere, que je lui jurai d'observer ponctuellement tout ce qu'il venoit de m'ordonner. Je restai chez lui assez long-tems, sans rencontrer une occasion de montrer, d'une maniere qui me fût défavantageuse, mon amour pour la vérité : il ne m'avoit encore donné à copier que quelques passages de différens livres qu'il parcouroit rapidement : enfin, il met la dernière main à une tragédie, à laquelle il travailloit depuis long-tems ; je la lui avois entendu réciter souvent. La première fois qu'il me la déclama, je fus saisi d'une telle frayeur, que je n'osai l'envisager. A ses mouvemens convulsifs, je le crus possédé de quelque esprit malin, ou atteint d'un violent accès de fièvre. Il me présente à la fin cette œuvre précieuse, tel qu'un pere qui m'auroit confié son enfant chéri. Il me recommande de la transcrire avec la plus scrupuleuse attention. Je le lui promets, il sort



de chez lui avec confiance , pour aller dîner chez mon ancienne maîtresse. Depuis que j'étois chez mon savant maître , j'avois lu quelques livres , qui en développant mes idées , m'avoient donné assez de goût; je me mis à même de transcrire ce chef-d'œuvre ; je commençois à lire la première scène , qui me parut si plaisante , que je me mis à éclater de rire comme un fou ; je pensois que mon maître s'étoit trompé , qu'il m'avoit donné une parodie , par distraction , & l'imagination ainsi égayée , je ne pus passer la troisième scène.

Courage , le compagnon de mes travaux , s'écria le savant , en arrivant ; tu dois avoir eu bien du plaisir ! La besogne est-elle avancée ? Monsieur , répondis-je , en lui montrant ce que j'avois fait , je n'ai pu aller plus loin ; je ne fais si c'est une plaisanterie , ou si c'est sérieusement que vous avez fait parler vos personnages d'une manière si grotesque ; mais avec toute la bonne volonté du monde , je ne saurois écrire ce que je ne comprends pas. C'est-à-dire , reprit le philosophe , en pâlisant de colère , que cette tragédie n'est pas honorée de votre suffrage ? Il laisse tomber sur moi un regard de mépris : misérable , que j'ai tiré de la

B iv.

boue, pauvre barbouilleur, il te sied bien, avec ta lourde tête, de juger des beautés sublimes d'un ouvrage immortel ! Va, crains ma juste colère, retourne à la charrue, & dérobe-toi à mon ressentiment. Il n'eut pas besoin de m'en dire davantage, je courus prendre mon paquet, c'est-à-dire mes bottes, & je fortis.

J'avois peu de connoissances à Paris ; cependant je ne fus pas tenté de m'embarquer de nouveau avec d'autres philosophes. Je me rappelai heureusement, que le Seigneur de mon village demouroit à Paris, & qu'il m'avoit très-bien accueilli un jour de grand'fête où je lui avois présenté un bouquet : je pensai qu'il voudroit bien me recevoir ; il occupoit l'une des premières places dans la magistrature ; je trouvai sa demeure sans peine ; j'y allai le matin & ne le trouvai point : il étoit parti à cheval de grand matin, & ne devoit rentrer qu'à l'heure du dîner ; j'y retournai après le dîner, mais j'arrivai trop tard. Le lendemain je ne fus pas plus heureux : il donnoit une fête à une de ses maisons de campagne : j'y allai encore deux autres jours de suite, mais en vain : la veille, il étoit arrivé de la campagne ; le

lendemain il y alloit encore ; & le surlendemain il y retournoit pour jouer une comédie nouvelle. De pareilles occupations me sembloient devoir être si éloignées de celles d'un Magistrat, que je soupçonnai le Suisse d'avoir voulu s'égayer à mes dépens ; en conséquence je demandai tout uniment à parler à un certain Picard que je connoissois, & qui devoit être à son service : on me dit que ce Picard étoit avec son maître, & que je ne pourrois le voir qu'un certain jeudi, mais de très-bonne heure. Je ne manquai pas de m'y rendre ; l'audience étoit très-nombreuse, mais celui qui devoit la donner n'avoit point encore paru ; tout-à-coup les portes d'un cabinet s'ouvrent, tout le monde se leve : ce n'étoit que Picard. Il me reconnut sur le champ, & me demanda le motif de ma visite : nous passons dans une antichambre, & là je lui fais le récit de mes aventures, en lui demandant si je pouvois espérer quelque chose de M. le Président. Je ne doute pas, me répondit Picard, que tu n'aies lieu d'être content de lui ; il aime à rendre service, mais je te conseille de revenir une autre fois, car dans ce moment il est enfermé avec un escamoteur,

qui lui apprend à jouer des gobelets. Quoi ! repliquai-je avec surprise , les occupations d'un Magistrat consistent à monter à cheval , à donner des fêtes à sa petite maison ? Quel pays ! — En vérité , mon cher Alexis , ton étonnement me cause plus de surprise , que tout cela ne m'en donne ; un plus long séjour ici t'aura bientôt familiarisé avec tout cela.... Au reste , reviens demain matin , tu verras mon maître , je l'aurai disposé à t'écouter ; mais garde tes réflexions pour toi seul. Le bon Picard me tint parole , & le Président me fit l'accueil le plus gracieux : il exigea que je lui racontasse mes aventures avec le poète qu'il connoissoit très-bien ; pendant mon récit , je croyois qu'il alloit étouffer de rire , moins , il est vrai , de la chose en elle-même , que de la manière dont je la lui racontois. Les circonstances de la mort de mon oncle , ne lui parurent pas moins plaisantes ; & après s'être bien amusé de ces événemens , il me dit qu'il avoit déjà des vues pour me procurer un fort , en me plaçant chez son futur beau-père : ce futur étoit un gros financier , riche d'environ cent mille écus de rentes. Il est bon de remarquer que ce riche finan-

cier avoit une partie de sa famille , qui vivoit du travail de ses mains , dans un village distant seulement de quatre lieues du mien. Il devoit les commencemens de cette immense fortune , à une tante , qu'une petite circonstance avoit attirée à Paris , où elle avoit parfaitement réussi ; une fois en bon chemin , il fut aisé au financier , qui ne manquoit pas d'esprit , d'aller le plus loin possible. Il venoit d'acheter à son père une charge qui devoit l'ennoblir. Je tiens toutes ces particularités de la bouche du Président lui-même , en s'égayant sur les cent mille écus qu'il alloit épouser. Il me prédit que je me ferois un fort brillant , si j'avois l'art de profiter de la belle perspective qui s'offroit à moi. M. le Président ignoroit quels étoient les principes dont mon oncle avoit nourri ma jeunesse. Il me donna une lettre de recommandation pour son beau-père ; je pénétrai sans peine jusqu'à lui , lorsque j'eus prononcé le nom de M. le Président. La taille de ce Monsieur étoit au dessous de la médiocre ; il étoit gros , son ventre ramassé & rond comme une boule , sa voix élevée & son expression commune ; ses manières étoient lourdes & quelque chose d'ignoble régnoit sur toute sa personne.

Corbleu ! mon ami , me dit-il , en passant sa main entre sa perruque & sa tête , j'admire ton étoile ; elle t'amene dans un bon moment ; je viens de chasser mon troisieme secretaire : c'étoit un faïnéant : je t'en donne la place , sur la parole de M. le Président , mon cher gendre , à qui je n'ai rien à refuser ; au même instant j'entrai en fonctions ; je continue , fais toujours mieux , & enfin si bien , qu'au bout de trois mois je reçus une gratification honnête , ce qui redoubla mon zele : tout alloit bien , jusqu'au moment où je reçus un billet d'un compatriote , qui me donna un rendez-vous : j'y vais & trouve Laurent Ferreux , qui , à ce qu'on présumoit , étoit , ainsi que moi , neveu d'un curé de village. Les mêmes raisons qui m'avoient déterminé à venir à Paris , avoient donné lieu à son voyage. Son oncle étoit mort , & il avoit été obligé de chercher fortune ailleurs.

Ce Laurent avoit un avantage dont j'étois privé : il étoit cousin-germain de mon maître , qui n'avoit jamais voulu le reconnoître. Tu vois , me disoit le pauvre Laurent , que dans ce pays-ci , ce n'est pas toujours aux siens qu'on fait du bien , puisqu'il est au mieux chez mon cousin , & que

moi je ne puis seulement trouver le moyen d'arriver jusqu'à lui : je promis à mon compatriote de parler de lui, & dès le lendemain je satisfis à ma promesse, en remettant à mon maître la copie d'un mémoire qu'il m'avoit fort recommandé la veille ; à mon début peu recherché, je vis le front du traitant se rider & s'animer. Il m'ordonna de rapporter de sa part, à l'insolent qui avoit l'audace de l'appeller son cousin, qu'il le feroit enfermer, s'il continuoit ses mauvais propos : le pauvre jeune homme fut inconsolable ; lorsque je lui rendis la réponse cruelle de son parent ; & moi, en voyant toute sa peine, je l'invitai à partager le petit revenu que me faisoit son cousin, jusqu'à ce que nous eussions trouvé quelque chose qui lui convînt. A cette proposition, je commençai à croire que le financier avoit raison, & que Laurent n'étoit pas du même sang que lui, car il m'embrassa avec transport, & me donna des marques d'une véritable sensibilité, & d'une sincère reconnoissance : il jouissoit de toute mon amitié, & sembloit de jour en jour la mériter davantage.

Plusieurs mois s'écoulerent dans cette intime

liaison, & à nous donner des marques de ce sentiment tendre, qui naît des mêmes penchans & du même goût pour la vertu : nous étions presque heureux l'un & l'autre, lorsqu'un jour le traitant me dit d'une voix roque : mon ami, tu te déranges; & si tu n'y prends garde, je te chasserai. j'étois déjà trop fatigué de sa vue, pour entendre un pareil compliment sans y répondre : je lui repartis donc, avec beaucoup de fermeté, que j'aurois peu de regret de n'être plus à lui, si l'argent que je gagnois à le servir, ne m'étoit utile pour donner du pain à son parent, qu'il abandonnoit d'une manière si scandaleuse, & qui feroit dans la plus horrible misère, sans les secours qu'il tenoit de mon humanité. A cette réplique, vous auriez vu le financier rester interdit, immobile. Je me flatte de pouvoir tirer quelque avantage du changement que je remarque, & je continue ma harangue, pour sortir de l'incertitude où j'étois. Ah! mon cher maître, lui dis-je, convenez qu'il est honteux à vous, d'abandonner ainsi vos parens, tandis que vous vous livrez à une prodigalité sans borne, dès qu'il s'agit de satisfaire vos goûts; un seul mets de votre



table suffiroit pour nourrir toute une semaine votre famille entiere. Si vous ne craignez la vengeance du ciel, redoutez du moins la haine publique. Jamais l'amour de la vérité ne m'avoit entraîné si loin; je voyois mon traitant, tantôt rougir, tantôt pâlir; & moi de me féliciter de mon courage, à faire valoir les bonnes maximes de feu mon oncle. Allons, mon cher maître, continuai-je, allons, un instant de retour sur vous-même; une petite mortification pour l'amour-propre, est bientôt oubliée, & vous le sacrifierez sans peine, si vous voulez réfléchir à la gloire qui en résultera.

Pendant tout ce discours, mon homme avoit gardé le silence: je croyois l'avoir entraîné par le torrent de mon éloquence, lorsque tout-à-coup il me fit entendre ces mots, en me saisissant au col: infame coquin! je ne fais qui m'arrête & m'empêche de te jeter de ma fenêtre, sur mon boulingrin!

Jamais je ne fus plus surpris qu'en voyant la mauvaise tournure que prenoit cette affaire; je me gardai bien de repliquer, & la colere de mon maître se changea en mépris: il prit dans son

tiroir un petit sac , & le jettant à mes pieds , il me dit : prenez cet argent , docteur ; par considération pour M. le Président , je veux bien vous faire grace ; vous trouverez dans ce sac quatre fois plus que vous ne méritez ; prenez-le ; sur le champ sortez de ma maison & n'y paraissez plus ; gardez-vous sur-tout de vous vanter jamais d'avoir demeuré chez moi ; car sur ma parole tu t'en repentirois , ainsi que ton confrere , & je ferois en sorte qu'il vous resteroit à l'un assez de tems pour faire des fables , & à l'autre pour prêcher de la morale. Une pareille injonction me parut si précise , que je ne crus pas qu'il fût nécessaire d'y répondre ; en conséquence je gagnai mon appartement pour prendre mon paquet , & j'allai retrouver le compagnon de mes infortunes.

L'honnête jeune homme fut pénétré de la plus vive douleur , en apprenant qu'il étoit la cause de mon malheur.... Inutilement je lui représentai tout ce que mon amitié me suggéroit de consolant : il se livra à une sorte de désespoir , qui me faisoit oublier que j'étois moi-même sans appui ; le lendemain il disparut sans que je fusse ce qu'il étoit devenu : quelques jours après il m'écrivit  
pour

pour me dire qu'il alloit partir pour l'Amérique, & que si le sort fecondoit son courage & ses vues, il tâcheroit de me dédommager du tort qu'il m'avoit fait, en me donnant des preuves d'une éternelle reconnoissance. Je n'eus pas plutôôt fini de lire sa lettre, que je sortis de chez moi pour l'aller chercher, non pas dans la vue de le détourner de son dessein, mais pour lui faire accepter la moitié de l'argent que son parent m'avoit donné... Je vais par-tout le cherchant, & le rencontre enfin au moment où il me dit qu'il alloit partir; je ne pus jamais le déterminer à me suivre à ma nouvelle demeure, & je le forçai à prendre deux louis que j'avois sur moi: nous nous séparons, après nous être tendrement embrassés, nous être juré une amitié éternelle, & souhaité beaucoup de bonheur dans le nouveau & dans l'ancien monde. Pour moi qui demourois dans l'ancien, je commençois à voir que l'héritage de mon cher oncle ne me vaudroit jamais tout ce que je m'en étois promis sur sa parole.

Cependant je m'en retournai chez moi, & mon premier soin fut de visiter mon sac; mais, quelle fut ma surprise, quand au lieu de 4 ou 500 liv.

C

que je croyois trouver , je le vis rempli d'or ; je pensai d'abord que mes yeux m'abusoient ; je renverse mon sac , je compte , & trouve cinq cens doubles louis d'or.

Se pourroit-il , me disois-je , qu'un homme aussi avare , & si courroucé contre moi , ait eu l'intention de me donner une somme aussi forte ? Auroit-il mis à profit les remontrances , en congédiant le sermonneur ? Cela ne me paroissoit pas invraisemblable , & il ne feroit pas le premier , me disois-je , qui se feroit corrigé sans avoir voulu convenir qu'il eût tort. Peut-être ne demande-t-il pas mieux que de faire du bien à ses parens , si une vanité blâmable ne l'empêchoit d'aller les chercher dans l'état obscur où ils sont placés. Ces réflexions ( car on en fait toujours , quand on est malheureux ) me paroissoient fondées , & je résolus d'aller en faire part à mon ami , s'il en étoit tems encore , & de lui porter la moitié de l'or contenu dans le sac ; mais ma douleur & mes regrets furent extrêmes , lorsque j'appris qu'ayant trouvé des compagnons de voyage , il s'étoit mis en route avec eux. Alors il me vint quelques soupçons , sur les

véritables intentions du financier ; & sans perdre un instant je me rendis à sa demeure ; mais quelques raisons que je pusse alléguer , il me fut impossible de vaincre l'obstination du portier , qui me refusa constamment la porte. J'écrivis au traitant que j'avois une affaire de la plus grande importance à lui communiquer , & ma lettre resta sans réponse : cependant je ne me rebutai point , & me présentai si souvent à sa porte , que je trouvai l'occasion de le joindre une fois , au moment où il alloit monter en voiture. D'où te vient la hardiesse de paroître encore en ma présence , me dit-il ? Chassez-moi ce drôle-là. Moi , sans faire attention à ses menaces , je m'approche de plus près & lui dis : si vous saviez , Monsieur , la raison de mon audace , vous ne me traiteriez pas avec tant de mépris. Je viens pour vous demander si ce n'est pas par méprise que vous m'avez donné un sac contenant une somme.....--- Je fais bien que tu as reçu infiniment plus que tu ne vaux ; mais c'étoit un pur effet de ma générosité , & je te conseille de n'en pas abuser plus long-tems. — Ah ! Monsieur , la maniere humiliante dont vous me traitez , ne sert qu'à me persuader de plus en

plus, que c'est par mégarde que vous m'avez donné les mille louis; & en même tems je tirai le sac de ma poche. — Que dis-tu? mille louis! Oui, Monsieur, ce sac les contient. A ces mots vous eussiez vu mon homme demeurer stupéfait, les bras tombans, les doigts écartés, le visage alongé & la bouche béante. La surprise tenoit son corps à quelque distance du mien; mais par leur penchant naturel, ses bras s'allongèrent jusqu'au sac. Moi, je le délie aussi-tôt, pour le rendre témoin du fait; & après l'avoir convaincu: Va, dit-il, en m'embrassant, tu es le plus honnête homme de la terre; ce sac fera ta fortune, je te le prédis, & en disant ces mots, il s'en empare, monte dans sa voiture, en me recommandant de revenir chez lui dans trois jours.

Je m'en retournai en m'applaudissant de la tournure qu'avoit pris cette affaire, regrettant cependant de n'avoir pu aider mon cher Laurent: je résolus donc d'attendre patiemment quelle seroit l'issue de cette aventure; mais l'heure du souper étant venue, je me rappelai que je n'avois pas un sol pour aller à l'auberge. Toutes réflexions faites, une nuit n'est pas si longue, me dis-je,

& je m'endormis dans l'espérance qu'un heureux hasard dédommageroit le lendemain mon estomac : je m'étois mis au lit, aussi content, aussi gai, que si j'avois fait le meilleur repas du monde. Je m'écriai même : ah ! mon oncle , mon cher oncle , je vois bien maintenant que vous aviez raison , lorsque vous me disiez que tôt ou tard la vertu étoit récompensée ; cependant l'appétit me réveilla dès la pointe du jour. Le besoin se fait moins sentir à l'instant où l'on va être heureux , & je me déterminai sans peine à vendre une partie de mes hardes , pour me procurer de quoi vivre , jusqu'au retour de mon protecteur , que j'avois vu partir pour la campagne.

Je ne manquai pas de me présenter chez lui au jour indiqué ; mais il ne jugea pas à propos d'être aussi exact que moi. Le lendemain , on me dit qu'une légère indisposition l'avoit encore retenu à la campagne , & que vraisemblablement il arriveroit bientôt. Il tint parole en effet , car le même soir on m'apprit qu'il étoit mort d'une petite indigestion , pendant laquelle on lui avoit fait une saignée mal-à-propos.

Jamais on ne regretta plus sincèrement la mort

C iij

d'un traitant, que je regrettai celle-là : je le pleurai avec toute la franchise de mon cœur ; je le pleurois pour lui-même ; car j'espérois que ses héritiers ne feroient pas la moindre difficulté de me tenir les promesses du défunt. M. le Président avoit épousé sa fille, & depuis une huitaine de jours il étoit allé dans une de ses terres, se délasser des fatigues de son travail. Je lui écrivis pour lui peindre ma situation ; mais je n'en reçus aucune réponse. Quel parti prendre ? Point d'argent, plus de protecteur, & plus rien dans mes bottes. Je résolus d'aller trouver la jeune veuve, ma première bienfaitrice ; mais on me dit qu'elle s'étoit retirée en province pour rétablir ses affaires, que l'amour des sciences & des arts avoit considérablement endommagées. Quand on n'a plus d'espoir, on tente tout : je me rendis chez mon philosophe, non pas pour lui demander de l'argent, mais des conseils. O malheur ! j'appris qu'il avoit été mis à la Bastille, pour quelque chef-d'œuvre philosophique nouvellement sorti de sa plume. Il ne me restoit plus rien ; j'avois vendu jusqu'à mes bottes : je ne pouvois espérer de secours que de la commifération des ames chari-



tables, à qui je peindrois ma misère. J'allai trouver le curé de la paroisse sur laquelle je demeurais : avez-vous, me dit le pasteur, quelques lettres de recommandation de personnes distinguées ? — Non, Monsieur, je suis abandonné de l'univers entier ; cela étant, je ne puis rien faire pour vous ; au moins vous êtes né sur cette paroisse ? Non, Monsieur. — Y a-t-il long-tems que vous êtes mon paroissien ? — Il n'y a qu'un mois. — Eh, mon ami, pourquoi donc vous adresser à moi ? Vous voyez bien vous-même que je ne puis rien faire pour vous. Dans un an nous verrons à vous soulager. — Mais, Monsieur, il y a trois jours que je n'ai mangé, & dans deux je mourrai de faim. — Je crois bien que cette situation est fort triste ; mais nous avons nos usages ; allez, mon ami, recommandez-vous au ciel : il est l'unique consolation des malheureux. Je le vois bien, lui répondis-je, en m'en allant ; je ne le vois que trop !

La nuit avoit doublé l'horreur de ma situation ; & j'étois incertain si je demanderois la charité aux passans : enfin, je m'y déterminai ; mais j'annonçois mes besoins avec tant de timidité & si

Civ

bas, qu'à peine je pouvois me faire entendre: enfin, soit que je n'eusse pas un ton propre à émouvoir la pitié, soit que je manquasse d'assez de courage, pour presser ceux qui donnent plutôt pour se débarrasser des importunités d'un malheureux, que pour faire une action charitable, je ne pus rien obtenir. Je m'éloigne tout honneux, & précipite mes pas sans savoir où mon désespoir les conduit, lorsque je vois sortir d'un superbe hôtel, un homme dont les vêtemens n'annonçoient que l'opulence; je m'adresse à lui, & il me refuse comme les autres, sous le prétexte qu'il n'a rien: je m'obstine à le suivre, il s'opiniâtre à me refuser; nous en venons aux injures, & il se met à crier au secours. Misérable, m'écriai-je alors, quel secours appelez-vous contre un infortuné qui meurt de faim, & qui est sans doute moins en état que vous, de commettre une action honteuse. Barbare! c'est l'honneur qui m'a mis dans l'état de désespoir où tu me vois, & que tu peux calmer avec un morceau de pain: il tenoit une canne à la main; la faim & l'indignation me pressent toujours davantage; elles me donnent des forces; je saute sur la canne; la garde

arrive, on s'empare de moi, & sur le champ je me vois plongé dans un horrible cachot. On m'apporte un morceau de pain, & je le fais avidement, en bénissant la main qui me le présente.

Lorsque j'eus dévoré mon pain, la première de mes pensées fut pour le bon curé qui m'avoit élevé.

Oh ! mon oncle, si vous viviez ! combien vous seriez surpris en voyant jusqu'où m'ont conduit vos admirables principes ; mais ne pourrois-je pas avoir tort d'attribuer à ces belles vertus le malheur où je suis ? Ma destinée, est sans doute l'effet de ce qui m'arrive, & dussai-je avoir été le plus grand scélérat, je n'en aurois été ni plus heureux ni plus estimé.

Le jour suivant je fus interrogé, & quelque chose qui dût m'arriver, je ne pus me résoudre à déguiser la vérité. On me renvoie en prison, on m'y laisse tranquillement l'espace de quinze jours : j'eus tout le tems de réfléchir sur la récompense qu'obtenoit la probité, & sur la reconnaissance de ceux à qui on disoit la vérité, lors même qu'ils ont paru l'exiger de nous.

Enfin, on me tire pour la seconde fois de mon infernal cachot ; mais quelles furent ma surprise & ma joie, lorsque je vis à la tête de mes juges, M. le Président, mon ancien protecteur ! Eh ! mon pauvre Joseph, me dit-il, en me voyant, comment est-il possible que tu te sois rendu coupable du crime dont on t'accuse ? Toi qui es la probité même. Messieurs, en s'adressant aux autres Juges, je suis garant de son innocence, & il leur raconta sur le champ, comme quoi j'avois remis à son beau-pere un sac rempli d'or ; circonstance dont il paroissoit être fort bien instruit. On lui répondit que, d'après mes propres dépositions, j'étois coupable, & que si j'y persistois, on ne pourroit se dispenser de me condamner ; ce qui me faisoit comprendre qu'il ne dépendroit que de moi de me tirer de ce mauvais pas, en disant que tout ce que j'avois dit précédemment n'étoit que l'effet de l'effroi que m'avoit causé un interrogatoire ; mais l'habitude de dire la vérité étoit trop bien enracinée en moi, pour qu'il me fût possible de l'altérer, & je fus condamné à mort. A ce terrible arrêt, je sentis mon courage renaître, & sans me troubler ; mais, Messieurs,

de quoi m'accuse-t-on ? D'avoir attaqué un homme dans la rue , de lui avoir volé sa canne , & d'avoir eu dessein de l'assassiner. Il est vrai que je lui ai pris sa canne , mais mon intention n'étoit pas de voler cet homme , & bien moins encore de l'assassiner : je n'avois pas mangé depuis trois jours , je mourois de faim ; je voulois un morceau de pain , que tous ceux que j'avois rencontrés m'avoient refusé , & cet homme qui avoit de l'or sur son habit , m'a paru faire un trop grossier mensonge , quand il m'a dit qu'il ne pouvoit me donner un sol ; & pressé par la faim , je me suis jetté sur la canne , qu'il m'a facilement abandonnée , dans l'intention sans doute que je m'en achetasse du pain ; car il n'est pas possible que tous les hommes soient des tigres : celui-là avoit peut-être plus de peur que de mauvaise volonté , & je ne vois pas qu'à cause de cela je sois un criminel qu'il faille condamner à mourir.

Cependant l'arrêt étoit prononcé ; on jugea qu'on ne pouvoit , sur des raisons aussi simples , le révoquer , & M. le Président , pour terminer de la manière qui le satisferoit le plus , demanda un délai de trois jours : ce qui fut arrêté. Pen-

dant ce tems-là il raconta mes aventures au Ministre , qui parut prendre intérêt à mon sort, & demanda à me voir : le Président me présenta lui-même, & toutes les réponses pleines de franchise, que je fis aux diverses questions du Ministre , le confirmèrent dans tout ce que mon protecteur lui avoit dit de moi; après s'être égayé de la naïveté de mes discours , il me prit la main avec une bonté qui me pénétra jusqu'aux larmes. Joseph, mon ami , croyez qu'il y a encore d'honnêtes gens , qui aiment la vérité, & qui savent récompenser la vertu : soyez tranquille , je me charge dès ce moment de votre bonheur. Ah ! Monsieur, je suis donc perdu sans ressource ? Lorsque mon ancien protecteur m'a dit la même chose , mon malheur a commencé : en vérité, Joseph , interrompt gaiement le Président, vous avez tort d'attribuer vos infortunes à mon beau-pere, je gage que ce n'a pas été sa faute s'il ne vous a pas tenu parole. J'espère, reprit le ministre, que la même raison ne m'empêchera pas de tenir celle que je vous donne ; nous le desirons tous, reprit avec vivacité le Président , ainsi que toute la France, qui perdrait en vous son plus ferme appui.

Point de plaifanterie, M. le Préfident. Nous prendrions mal notre tems pour faire des complimens dans le moment que je veux difpofer cet honnête jeune homme à demeurer avec moi , uniquement pour jouir une fois en ma vie , du plaifir d'entendre la vérité. Une pareille propofition paroîtra extraordinaire & nouvelle , mais elle auroit pu dater de plus loin , s'il fe fût trouvé des gens capables d'en remplir l'objet. Il eût fallu pour cela , reprit le Préfident , qu'il y eût des Miniftres capables d'ériger un pareil emploi. Monsieur , repliqua mon nouveau protecteur , ce font les bons Princes qui font les bons Miniftres ; mais laiffons ces réflexions qui nous conduiroient trop loin.

Je ne fais comment ces Meffieurs arrangerent mon procès , mais on me déclara que j'étois libre , que je n'avois plus rien à craindre de mes accufateurs ni de mes Juges , & que j'étois au fervice du Miniftre. Je n'eus pas de peine à m'appercevoir que je gagnois de jour en jour la confiance & l'eftime de mon maître : c'est bien autre chofe , me difois-je quelquefois , que tout ce que j'ai vu jufqu'à préfent. Oh ! mon oncle , que vous aviez bien raifon , lorsque vous me difiez que rien n'étoit

si beau que la probité. Mon maître ne cessoit de me recommander de ne lui rien cacher de tout ce que j'entendrois dire contre lui, & il me le disoit avec tant de cordialité, avec tant de bonhomie, & si peu d'emphase, que je croyois tout bonnement qu'il étoit sincère, puisqu'il n'employoit pas pour me le dire, le même ton que mon prétendu philosophe. Je remplis avec fidélité, & facilement, les fonctions d'un emploi qui m'étoit familier; je me livrai d'autant plus à mon penchant naturel, que je m'appercevois que ceux qui se plaignoient le plus du Ministre, étoient précisément ceux à qui il étoit le plus favorable. On avoit grand soin de lui dissimuler qu'il avoit fait telle ou telle faute, par l'assurance qu'on avoit, qu'il s'en corrigeroit sur le champ.

Il fera aisé de se faire une idée de l'excellence du caractère de cet homme rare, lorsqu'on saura que quelque pouvoir qu'une femme eût sur son cœur, son esprit restoit indépendant. Il rendoit hommage à la beauté, sans jamais lui donner le droit de lui faire commettre une injustice.



Mon maître ne redoutoit rien tant que la censure du public, qui pourroit lui reprocher d'abuser de son pouvoir. Ne pouvant à lui seul faire le bien général, il supportoit avec peine l'idée qu'on lui attribuerait le mal de ses concitoyens : peu accoutumé à la candeur d'un ami, il me regardoit comme un être précieux, qu'on ne pouvoit trop ménager ; aussi employoit-il tous ses soins à faire disparaître toute apparence d'inégalité : une simplicité sans étude, jointe à un cœur ouvert & à beaucoup de douceur, annonçoient sa grandeur ; & lorsque dans nos entretiens je paroissais en être surpris ( car, je pouvois juger par comparaison ), il me disoit qu'on n'avoit jamais l'air plus petit, que lorsqu'on faisoit des efforts pour paroître grand ; au reste, mon cher Joseph, que dit-on ? Qu'apprends-tu de tous ceux que tu rencontres ? Je fais que tu vois beaucoup de monde de différens états. Ah ! Monseigneur, lui dis-je, en soupirant, qu'on est injuste ! Ce début parut exciter sa curiosité : il m'engagea avec beaucoup d'aménité à m'expliquer plus clairement. Monsieur, qu'exigez-vous de moi — ! Parlez, Joseph ; vous savez que nous sommes deux amis, & il

faut me montrer que je suis aussi digne de votre estime & de votre confiance, que vous l'êtes vous-même de ces sentimens de ma part ; mais, Monsieur, je vois bien qu'il n'y a pas un mot de vrai de ce qu'ils disent, car je vous en aurois déjà fait des reproches moi-même : ce sont tous des menteurs. Ciel ! que devins-je, lorsque tout-à-coup je vis le Ministre mon maître, se lever sans me répondre, se promener haut & bas dans ma chambre, dans l'attitude d'un homme qui réfléchit profondément : il se met enfin à mon bureau, toujours sans rien dire, il prend une plume & écrit. Pendant ce tems-là j'étois sur la braise ardente. Je suis perdu, me disois-je, tout bas. Funeste vérité ! Pourquoi ai-je si souvent obéi à ta voix ? Dans le trouble qui m'agitoit, je ne savois si je demeurerois ou si je prendrois la fuite. Je me contentois de faire la ferme résolution, au cas que j'échappasse heureusement cette fois, de ne jamais retomber dans une pareille faute. J'étois encore tout occupé de mes combinaisons, lorsque le Ministre se leva, me prit par la main, me remit deux papiers, en me disant d'en faire la lecture, & d'exécuter ce qu'ils contenoient.

Un

Un épais brouillard avoit obscurci mes yeux ; je croyois qu'un fort magique m'avoit transplanté dans un autre monde , après m'être assuré que l'un de ces écrits , étoit un congé bien signé , pour une femme que mon maître aimoit beaucoup , & que l'autre étoit un ordre à son intendant , de me remettre à moi une somme de 1200 l. en y spécifiant que ce n'étoit qu'une foible récompense de la fidélité de mes services. Il ajouta en me les donnant , ce n'est rien que cela mon cher Joseph : un ami tel que toi , ne peut jamais être assez récompensé. Presque immobile d'un procédé auquel j'étois si peu accoutumé , je me jette aux pieds du Ministre , en laissant tomber quelques larmes de sensibilité & de reconnaissance. Ah ! Monsieur , lui dis-je , d'une voix timide , ce n'est pas le bienfait qui tombe sur moi qui me touche & excite mon admiration , mais l'excellence des qualités rares d'où il part , qui me pénètre jusqu'au fond de l'ame. Notre zele ne naît pas toujours des bienfaits , je sens qu'il peut avoir une autre cause. Oui , je le crois , répond mon maître , tu en es une preuve con-

D

vainquante. Un homme peut mériter un ami ; on ne l'achete jamais.

L'amitié peut par les bienfaits de l'amitié seule ; satisfaire aux vifs transports de la reconnoissance ; en fournissant un aliment durable , à une âme pénétrée de ce sentiment ; mais un cœur généreux & sensible ne tente point de se débarrasser d'une dette qu'un sentiment pur acquitte & nourrit toujours.

Un instant de conversation avec toi , incomparable jeune homme , m'a plus éclairé , que beaucoup d'années de commerce , avec des hommes de tous les rangs & de tous les états. Plus je cherchois la vérité , plus elle a fui devant moi. Je cherchois un ami ; je l'ai trouvé : mon bonheur ne commence que de ce moment.

On jugera aisément qu'un pareil caractère ne pouvoit rester long-tems à la Cour ; non pas qu'il ne puisse y avoir , là comme ailleurs , des hommes vertueux ; mais entraînés par des vues qui se croisent & s'entrechoquent sans cesse , ils sont peu éclairés sur leur véritable intérêt , & le défaut de lumière parmi vous , disois-je quel-

quelquefois à mon maître, causé presque seul le défaut de vertu.

Je continuai encore quelque tems à servir le Ministre au gré de ses vœux ; mais ce fut en vain. L'instant fatal arrive : mon maître m'annonce lui-même sa disgrâce & sa retraite : il avoit l'air serein, & je me mis à lui en faire des reproches. Quoi, Monsieur ! vous ne vous mettez pas seulement en colere ? Vous garderez le silence ? Croyez-moi de la franchise. Dites-leur les choses comme elles sont. Pourquoi ces gens-là ne seroient-ils pas bien aise d'entendre la vérité ? je vous l'ai bien dite à vous , & vous ne vous en êtes pas fâché. — Le Ministre sourit de ma naïveté, & me prenant par la main : je vois bien que tu crois que ton bon curé & son presbytere & sa franchise, & ses paroissiens, sont établis ici : tu te trompes ; ta probité & ta franchise n'y seroient pas en sûreté.

Je ne veux point te ravir à tes amis , à ton village, où tu pourras faire du bien , en faisant cultiver la terre ; il m'en coûte sans doute pour me séparer de toi, mais il ne m'en coûte rien de

sacrifier mes plaisirs au bonheur de mes semblables. J'aimois mon maître , & je l'aimois assez pour ne point m'opposer à ce qu'il desiroit de moi.

Après qu'il m'eut donné personnellement de nouvelles preuves de sa généreuse amitié , il me recommanda à quelques amis , pour le tems que j'avois encore à rester à Paris , où je mis ordre à mes affaires , & ils répondirent parfaitement à la confiance qu'il avoit eue en eux , & si bien que je restai encore quelques années à Paris , pour mettre à profit les conseils qu'on m'avoit donnés , touchant les moyens d'agrandir ma fortune. Je ne m'appercevois pas dans les premiers tems , que la facilité que je trouvois à accroître mon revenu , augmentoit aussi mon ambition , & ce ne fut que lorsque je réfléchis profondément aux grandes qualités de mon bienfaiteur , & à mon attachement pour sa personne , ainsi qu'aux avis qu'il m'avoit donnés en partant, que je m'aperçus du danger auquel je m'exposerois , si je ne mettois des bornes à l'ambition qui m'avoit gagnée malgré moi.

Un hafard heureux me déterminâ tout-à-coup : je dis heureux , parce que , d'après toutes mes observations , je sentis qu'il n'y avoit qu'un certain état où l'homme fût maître de conferver toute la pureté des mœurs.

Mon ami Laurent Terreux , étoit revenu de fes voyages d'Amérique ; fon premier foin fut de me chercher , pour me faire part , & me faire partager fa fortune , qui confiftoit en 150000 liv. & moi de lui oppofer avec la même franchise , la mienne qui pouvoit aller à cent mille écus. A la maniere loyale avec laquelle il m'avoit offert de partager ce qu'il poffédoit , je n'eus pas de peine à deviner que fon cœur n'avoit point changé ; ta fortune eft donc à moi , mon ami , je l'accepte , mais à condition que tu en feras autant de la mienne : des larmes de joie & d'attendriffement fe mêlèrent à nos embraffemens , & il fut arrêté fur le champ , que nous retournerions dans notre village , aider nos amis , & d'honnêtes laboureurs indigens , à foutenir leurs familles ; que nous nous choifirions chacun pour femme , la fille la plus fage & la plus laborieufe ; que nous nous

54 NOUVELLES FRANÇAISES.  
acheterions de bons terrains, où nous ferions  
bâti de bonnes métairies, que nous cultiverions  
gaiement nos terres, & que nous donnerions le  
plus que nous pourrions, de robustes citoyens à  
l'état : ce qui fut ponctuellement exécuté.







920724







